

James Hadley

CHASE

Partie fin

Gallima

Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

James Hadley

CHASE

Partie fine

Traduit de l'anglais par J. Witta

Ken tenait le briquet au-dessus de sa tête. La flamme diminuait progressivement. Dans un instant, elle allait s'éteindre. Il avança, scrutant l'obscurité de la pièce. La fille était couchée en travers du lit, les bras levés au-dessus de la tête, entièrement nue. Un mince filet de sang coulait entre ses seins et formait une flaque sur le sol. Ken demeura paralysé, les yeux rivés sur elle, incapable de faire un mouvement. La flamme dansante du briquet s'éteignit tout à coup.

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5007 5600 0



9 782070 498406



98-VI A 49840 ISBN 2-07-049840-9 catégorie

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

Parutions du mois

46. PARTIE FINE

47. UN BEAU MATIN D'ÉTÉ

JAMES HADLEY CHASE

Partie fine

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR J. WITTA

nrf

GALLIMARD

Titre original :

NIGHT OUT

© *James Hadley Chase, 1953.*

© *Éditions Gallimard, 1954, pour la traduction française.*

PREMIÈRE PARTIE

I

Ken Holland ressentit une vive amertume, en voyant le train emporter Anne. Il fit de la main un geste d'adieu. Elle répondit d'un signe, puis disparut à sa vue.

Il se mit à marcher lentement vers la sortie.

Puisque sa mère lui avait proposé de l'emmener avec elle à Londres, elle aurait eu tort de laisser échapper une pareille occasion, se disait-il. La première réaction d'Anne avait été de refuser : elle ne pouvait laisser à Ken le soin de la maison. Il lui avait fait observer que Carrie, leur femme de ménage mulâtresse, venait tous les jours et que, en mettant les choses au pire, il irait prendre son repas au restaurant, si, un soir, elle se trouvait empêchée.

Mais Ken allait être seul et Anne s'effrayait de cette solitude. Belle façon de remplir ses devoirs conjugaux que d'aller se baguenauder en Angleterre, pendant que son pauvre époux trimerait comme un mercenaire dans une banque lugubre.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'aller à Londres, avait-il répliqué.

Et quant à être seul, il avait l'intention de se payer du bon temps, pendant son absence. Il reverrait ses vieux copains, irait dans une boîte de nuit, au théâtre,

se saoulerait peut-être et rentrerait à la maison aux heures qui lui plairaient.

Anne avait écouté avec le sourire ces belles déclarations. Elle connaissait son Ken. Il serait malheureux comme les pierres, rentrerait à la maison à l'heure habituelle, bricolerait au jardin jusqu'à l'heure des émissions télévisées et dînerait d'une boîte de conserve.

Il l'avait finalement convaincue d'accepter et, maintenant qu'elle était partie, il se sentait perdu, délaissé.

Il monta dans sa vieille Lincoln, actionna le starter et se dirigea vers la banque.

Il se demandait ce qu'il allait faire ce soir. Paul Wilson ou Bud Bailey qu'il fréquentait beaucoup avant son mariage seraient-ils contents de le retrouver? Il n'avait pas vu Wilson depuis quatre ans. De temps à autre il apercevait Bud Bailey, mais ils n'avaient plus rien de commun et, lorsqu'ils se rencontraient, un petit salut de la main et un sourire leur suffisaient amplement. Il conclut que ni l'un ni l'autre ne bondirait de joie à l'idée de sortir en sa compagnie et puis, à quoi bon aller à leur recherche pour les laisser tomber dès le retour d'Anne?

Il n'y avait rien d'intéressant au programme de la télévision ce soir-là, mais le mieux serait encore de rentrer à la maison. Pourquoi changer ses habitudes sous prétexte que sa femme s'absente pour une semaine?

Parker, qui travaillait au guichet voisin, accueillit Ken avec un sourire averti :

— Ça vous plaît d'être redevenu garçon? lui demanda-t-il en ouvrant d'un tour de clé le tiroir de sa caisse. Que ne donnerais-je pour que ma femme prenne une semaine de vacances! Ça fait quatorze ans que je n'arrête pas de l'avoir sur le dos.

Ken s'efforçait de faire écho aux lourdes plaisanteries de Parker, mais sans grand succès.

Parker, à quarante-cinq ans, se laissait gagner par

l'embonpoint et la calvitie. A toute occasion, il évoquait son passé de joyeux drille et ses bonnes fortunes.

— Si vous voulez changer un peu d'ambiance, Holland, poursuivit Parker en ouvrant sa caisse, je vous conseille de passer la soirée à la Cigale. Je n'y suis jamais allé, malheureusement, mais le vieux Hemmingway y est tout le temps fourré. C'est drôlement chouette, paraît-il : bonne nourriture, consommations pas chères et des poules à gogo. Il faut les payer naturellement, mais avec une femme qu'on paye, on ne risque pas d'ennuis. La variété a du bon. Nous autres, maris fidèles, nous nous enlisons. Ça ne fait de mal à personne de changer de femme de temps à autre.

— Changez de femme si vous voulez, dit Ken en riant. La mienne me convient parfaitement.

Pourtant dans la matinée, il fut en proie à une agitation croissante, aussi inaccoutumée qu'inexplicable. Depuis qu'il était marié, il éprouvait un vif plaisir, une véritable satisfaction à retrouver sa femme chez lui en rentrant le soir. Mais à présent l'idée de rentrer dans le pavillon vide lui causait une vive répugnance.

Et s'il ne revenait pas à la maison au sortir de la banque, où irait-il ?

Il pouvait naturellement se faire inviter par un des amis du ménage, mais il préférait voir ces gens-là avec Anne et, à dire vrai, il avait envie ce soir d'un changement complet.

La conversation qu'il avait eue avec Parker lui revint en mémoire. La Cigale. Il était passé souvent devant cette boîte de nuit, voisine de Main Street, rutilante de chrome et d'éclairages au néon, avec, de part et d'autre de la porte, des photos en couleurs de femmes aux trois quarts nues.

Ce n'était guère l'endroit à fréquenter pour un employé de banque respectable et marié. Quand il referma le tiroir de sa caisse pour aller déjeuner, il était fermement

résolu à renoncer à la Cigale. Pas d'histoires. Il avait des responsabilités à présent. D'ailleurs, il aimait Anne plus que tout au monde.

Il rentrerait chez lui, se dit-il en gagnant le vestiaire du personnel pour y prendre son chapeau.

Lorsque Ken entra, Parker se lavait les mains.

— Ah! vous voilà, dit Parker, en prenant une serviette pour s'essuyer. Alors vous êtes décidé pour ce soir : le vin, l'amour et les chansons — ou seulement l'amour?

— Je resterai chez moi; il faut que je tonde ma pelouse.

Parker fit la grimace.

— Eh bien! Vous êtes plus embourbé que moi, on dirait! Tondre la pelouse... quand votre femme n'est pas là! Moi, je sais bien ce que je ferais! Sérieusement, Holland, vous avez des devoirs envers vous-même. Ce que ne voit pas l'œil ne blesse pas le cœur. C'est peut-être la dernière chance qui vous est offerte, avant de vous retrouver vieux et gâteux.

— Oh! Ça va comme ça, fit Ken exaspéré. Ce qui est inquiétant dans votre cas, c'est que vous resterez toujours gamin.

— Et je m'en félicite! fit Parker. Quand je ne trouverai rien de mieux pour me distraire que de tondre ma pelouse, c'est que je serai bon pour la grande pirouette.

Ken s'éloigna sans en écouter davantage et gravit l'escalier qui aboutissait à la sortie des employés.

L'insistance de Parker commençait à l'agacer. L'air préoccupé, il suivit le trottoir brûlant en direction du restaurant où il déjeunait chaque jour.

Il ne pouvait s'empêcher de penser que Parker avait raison. Peut-être s'enfonçait-il dans l'ornière depuis son mariage? Vieux et gâteux? « Bah! Je n'aurai peut-être jamais d'autre occasion de m'en payer une bonne tranche. Il se passera sans doute des années avant qu'Anne

ne s'absente de nouveau. Mais ai-je franchement envie de m'amuser? »

Une grande blonde svelte, en robe d'été blanche, marchait devant lui. Il attachait son regard au léger balancement de ses hanches et sentit monter en lui une bouffée de désir.

Il détourna vivement les yeux. Jamais il n'avait regardé une femme de la sorte depuis qu'il avait épousé Anne.

« Qu'est-ce qui me prend? se demanda-t-il. Je deviens comme Parker. »

Il se remit à regarder la blonde en se disant qu'une nuit avec elle, ce serait du tonnerre.

« On ne souffre pas de ce qu'on ignore », avait prétendu Parker. C'était vrai. Anne ne saurait jamais. Après tout, quel est l'homme marié qui ne fait pas un petit écart de temps en temps? Pourquoi, lui, devrait-il faire exception à la règle?

Décision prise : il sortirait ce soir. Il irait prendre un verre à la Cigale et peut-être bien qu'une blonde — comme celle qui marchait devant lui — lui donnerait un peu de bon temps, sans complications.

Pas à hésiter. Une dernière bonne petite virée. Son chant de cygne, quoi!

L'après-midi se traîna en longueur. Pour la première fois de sa vie son travail l'ennuya et il se surprit plus d'une fois à regarder l'heure à la pendule.

L'air vicié et recuit venant de la rue, le vrombissement des voitures et les visages congestionnés des clients l'irritaient.

— Une soirée idéale pour couper le gazon, déclara Parker avec un sourire ironique, comme le planton fermait les portes de la banque. Vous allez suer comme un bœuf.

Ken ne répondit pas et se mit à vérifier sa caisse.

— Vous manquez d'organisation, Holland, poursuivit Parker. Vous trouveriez sans difficulté un homme de peine pour pousser la tondeuse, pendant que vous iriez vous amuser.

— N'insistez pas, je vous en prie, dit Ken d'un ton sec. Vous n'êtes même pas drôle.

Parker le considéra pensivement, soupira et secoua la tête :

— Laisser échapper une occasion pareille! Ah! si j'étais à votre place.

Ils travaillèrent en silence jusqu'à ce qu'ils aient, tous deux, terminé leur vérification. Parker reprit :

— Si vous avez votre voiture, vous pourriez me déposer chez moi.

Parker demeurait près de chez Ken, et bien que ce dernier ne fût guère enchanté de la compagnie de l'autre, il ne put refuser.

— Entendu, dit-il en rangeant sa caisse et ses livres, mais faites vite, je commence à en avoir assez de cet endroit.

Dans la voiture, qui suivait le flot d'une circulation intense, Parker jeta un coup d'œil au journal et commenta les dernières nouvelles.

Ken ne prêtait à ses propos qu'une oreille distraite.

Sur le chemin de la maison, sa prudence naturelle reprenait le dessus. Quel idiot d'avoir imaginé qu'il pouvait découcher! Un faux pas risquait de compromettre le bonheur de son ménage et de ruiner sa carrière.

— Ne vous donnez pas la peine de me reconduire chez moi, dit soudain Parker. Je veux me dégourdir les jambes. Déposez-moi devant votre porte et je ferai à pied le bout de chemin qui reste.

— Ça ne me dérange pas de vous ramener chez vous.

— J'aime autant marcher. Et puis vous allez m'offrir

un verre. Je suis à court de whisky en ce moment.

Ken fut tenté de dire qu'il n'en avait pas non plus, mais il se retint. La circulation devenant plus facile, il accéléra et, au bout de quelques minutes, stoppa devant un joli petit pavillon, semblable à tous ceux de la rue.

— Ma foi! Votre pelouse a bien besoin d'être tondue, dit Parker en sortant de la voiture. Ça va être un drôle de boulot.

— Il n'y en aura pas pour longtemps, dit Ken en remontant l'allée.

Il ouvrit la porte d'entrée et ils pénétrèrent dans le petit vestibule.

L'atmosphère sentait le renfermé. Ken courut dans le salon ouvrir toutes grandes les fenêtres.

— Pff! Elles ont été fermées toute la journée, n'est-ce pas? demanda Parker en lui emboîtant le pas.

— Tout l'après-midi, répliqua Ken en enlevant son veston et en se laissant tomber dans un fauteuil. Notre femme de ménage ne vient que le matin.

Déjà le bruit des pas et l'accueil chaleureux d'Anne lui manquaient. Le pavillon lui paraissait singulièrement morne et vide.

Ken alla préparer deux grands verres de whisky. Puis les deux hommes allumèrent des cigarettes et prirent leur verre.

— En vitesse, dit Parker. Ma femme va me demander pourquoi je suis en retard. Je ne peux pas faire un mouvement, ces temps-ci, sans qu'elle m'accable de questions.

— Vous voilà dans un beau pétrin, dit Ken en souriant.

— Ça pourrait être pire. Ce que ne voit pas l'œil... En réalité, j'ai une petite amie dont je me garde bien de lui révéler l'existence. Ça n'est pas toujours facile, mais je m'arrange pour faire une virée au moins une fois par mois, quand ma femme va voir sa mère.

Ken, ébahi, demanda :

— Comment?

Parker le regarda du coin de l'œil.

— C'est comme ça. Le vieil Hemmingway m'a mis en relation avec la fillette. Tout est très discret, on ne risque pas d'être vu : elle s'occupe de tout.

Il sortit son portefeuille et griffonna quelque chose sur une de ses cartes de visite qu'il posa sur la table.

— Voilà son numéro de téléphone. Elle s'appelle Fay Carson. Vous n'avez qu'à l'appeler, lui dire que vous voulez la voir et elle vous donnera rendez-vous. Elle demande cher, mais elle vaut son prix.

— J'en ai pas besoin, dit Ken avec véhémence.

— Qui sait? dit Parker qui vida son verre et se leva. Je lui ai promis de la recommander à mes amis : je tiens toujours mes promesses.

Ken, d'un revers de main, fit tomber la carte devant la cheminée.

— Gardez ça, dit Parker. On ne sait jamais. La gosse est formidable. Je n'irais pas vous recommander une Marie-couche-toi-là. C'est une fille bien à tous les points de vue.

— Je n'en doute pas, fit Ken d'un ton bref. Mais ça ne m'intéresse pas.

— Vous avez tort. A demain. Merci pour le verre.

Parker montra d'un signe de tête la carte par terre devant la cheminée :

— Et ne laissez pas traîner ça. Mettez-la de côté pour une autre fois.

— J'aime mieux que vous la repreniez, fit Ken en se baissant pour ramasser la carte.

— Allons donc! Au revoir. Je file. Pas besoin de me raccompagner, je connais le chemin.

Et Parker, franchissant le vestibule, gagna la porte d'entrée, et disparut dans l'allée.

Ken, la carte à la main, déchiffra le numéro de télé-

née, et vit l'image d'un grand garçon brun, d'une trentaine d'années, assez beau. Dans ses yeux noirs brillait, ce soir, un grain de folie. Il se sourit avec fatuité.

Il leva son verre, se portant un toast à lui-même.

— Je sors, dit-il tout haut. Je peux toujours y aller voir. Tout plutôt que de traîner ici.

Il vida son verre, le posa sur la table et suivit le couloir jusqu'à sa chambre.

Il retira sa chemise et en sortit une propre d'un tiroir. En l'enfilant, il se dit qu'il serait peut-être plus prudent de téléphoner à la petite amie de Parker que de risquer de se faire voir à la Cigale. « Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras », se dit-il en constatant avec le sourire que Parker n'était pas le seul à user de proverbes.

En boutonnant sa chemise, il revint au salon.

Quel était donc ce numéro? Il ferma les yeux pour essayer de se le rappeler et s'aperçut qu'il était plus ivre qu'il ne l'imaginait.

Riverside 33344.

« Tout va dépendre de sa voix et de ce qu'elle va répondre, se dit-il. Si elle a une voix épouvantable, je raccroche. Si elle ne répond pas, je tondrai ma pelouse. »

Il composa le numéro, prêta l'oreille à la sonnerie, le cœur battant.

« Elle n'est pas là », se dit-il au bout d'un instant.

Il se sentit soulagé et déçu. Il hésitait néanmoins à raccrocher. Soudain il entendit un dé clic au bout de la ligne et une voix féminine dit :

— Allô!

— Je suis chez Miss Carson?

— Oui. Qui est à l'appareil?

Il entendait presque sourire sa voix pétillante et gaie.

— Vous ne me connaissez pas. Un des amis...

Il s'arrêta, car il sentait qu'il allait patauger lamentablement.

— Ah bon! dit-elle en riant gentiment. Allons! pas de timidité. Vous voulez venir chez moi?

— C'était dans mes projets. Mais vous n'êtes peut-être pas libre?

— Si, si. Dans combien de temps serez-vous ici?

— Je ne sais pas où vous demeurez.

La fille rit encore :

— 25, Lessington Avenue. Vous voyez où c'est?

— Passé Grandbourne Street, non?

— C'est ça. Je demeure tout en haut. Au-dessus de moi, il n'y a que le ciel. Vous avez une voiture?

— Oui.

— Ne la laissez pas devant la porte. Il y a un parc gardé au coin de la rue.

Lessington Avenue était à l'autre bout de la ville. Il lui faudrait vingt minutes pour y arriver. La pendule sur la cheminée marquait un peu plus de huit heures.

— Je serai chez vous à neuf heures, dit-il.

— Je vous attends. La porte d'entrée sera ouverte. Vous n'aurez qu'à monter.

— Entendu.

— A neuf heures alors. Au revoir.

Elle avait raccroché. Lentement, il raccrocha à son tour.

Il sortit son mouchoir et s'essuya la figure. « Rien n'est encore fait, pensa-t-il. Je ne sais pas si je vais y aller. J'ai encore quarante minutes pour me décider. »

Il retourna dans sa chambre, où il finit de s'habiller. En mettant sa cravate, il se rappela le son de sa voix. Il essaya de se l'imaginer. Était-elle blonde? Était-elle grande? Sa voix paraissait jeune. Parker avait dit qu'elle était formidable. Elle devait être rudement bien pour que Parker en parlât de cette façon.

Ken mit sa veste, sortit de la chambre et revint au salon où, debout, il resta un long moment, hésitant.

« Je peux toujours y aller voir, se dit-il. Si c'est trop moche, je n'entrerai pas. »

Il prit son portefeuille, vérifia son contenu. Ses mains tremblaient un peu et il sourit ironiquement.

En sortant, il se força à ne pas regarder la photo d'Anne, dans son cadre d'argent, sur le bureau.

II

Il n'y avait que quatre voitures dans le grand parc de stationnement, à l'entrée de Lessington Avenue.

Le gardien, un vieux bonhomme en blouse blanche, sortit de sa baraque et fit signe à Ken de se ranger auprès d'une Buick rutilante.

Comme Ken coupait l'allumage et descendait de la voiture, le gardien lui demanda :

— Vous en avez pour longtemps, monsieur?

— Je ne sais pas fit Ken avec prudence. Cela dépend des amis que je vais voir. Je peux vous la laisser combien de temps?

— Oh! toute la nuit, si vous le désirez. Les autres vont rester là jusqu'à demain matin. C'est le quartier qui veut ça! dit le gardien avec un sourire entendu, tandis que Ken, un peu gêné, payait son ticket.

Le gardien rentra dans sa cabane et Ken s'engagea dans Lessington Avenue. La nuit était tombée à présent et il ne risquait pas d'être vu. En outre, sur chaque trottoir, une rangée d'arbres très touffus formait écran. Les maisons paraissaient propres et respectables et il n'y avait pas un chat dans la rue.

D'après Parker, le coin était particulièrement discret. Jusque-là il paraissait avoir dit vrai.

Ken regarda avec circonspection des deux côtés de l'avenue avant de gravir prudemment les marches extérieures du numéro 25. Il tourna le bouton de la porte et entra rapidement dans le vestibule.

Au bas de l'escalier, s'alignaient sur le mur les boîtes à lettres; chacune portait, sur une carte de visite, le nom de sa propriétaire.

Il lut : *Mary Christie, Gay Hodern, Eve Barclay, Glorie Gold, Fay Carson.*

« Une jolie brochette, pensa-t-il, mal à l'aise. Où suis-je venu mettre les pieds? »

Il hésita à monter, se demandant s'il ne ferait pas mieux de retourner à sa voiture. Puis il se persuada qu'il serait un peu idiot de repartir, sans même savoir comment était la fille.

Le whisky lui donnait du courage et il s'engagea dans l'escalier.

Au troisième étage, une musique douce jouée à la radio, passait au travers d'une porte peinte en laqué rouge. Il continua de monter. Il allait atteindre le quatrième étage, lorsqu'il entendit une porte s'ouvrir, puis claquer. Des pas résonnèrent sur le palier et un homme apparut en haut de l'escalier. Il tenait à la main un chapeau mou aux bords fatigués qu'il roula contre sa cuisse, en s'arrêtant pour dévisager Ken. Malgré sa calvitie, il ne devait pas être beaucoup plus vieux que Ken. Son apparence douceuse avait quelque chose de répugnant : on eût dit un vieux gâteau à la crème. Il avait de grands yeux noirs globuleux dont le blanc était injecté de sang; la bouche mince et vilaine, un petit nez crochu et des oreilles pointues plaquées contre la tête. C'était un des personnages les plus extraordinaires que Ken eût jamais vus.

Il portait un costume crasseux et tout déformé et des taches de graisse maculaient sa cravate quadrillée orange et bleu.

Sous le bras gauche, il tenait un pékinois roux dont les poils soyeux et longs témoignaient qu'il avait subi des heures de brossage et de soins. Le chien était aussi immaculé que le maître était sale.

Le gros homme recula.

— Passez, monsieur, dit-il d'une voix douce et efféminée. Je ne croise jamais personne dans un escalier. Par le plus heureux des hasards, viendriez-vous me voir?

Le regard noir se promena sur Ken, lui donnant l'impression désagréable que son interlocuteur se gravait en mémoire les moindres détails de sa personne.

— Non, je vais plus haut, dit Ken, en montant quatre à quatre les marches qui le séparaient du palier.

— Il nous faudrait un ascenseur, gémit le gros bonhomme. Cet escalier me fatigue le cœur. Léo le déteste aussi. (Il gratta la tête du chien, de son index boudiné.) Quel superbe animal, vous ne trouvez pas? (Il avança un peu le chien comme pour inciter Ken à l'examiner.) Vous aimez les chiens, sans doute!

Ken contourna l'indiscret personnage.

— Oh! oui. C'est une très belle bête, dit-il, excédé.

— Il a remporté des prix, vous savez, poursuivit le gros homme. Ce mois-ci encore, il a obtenu une médaille d'or.

Le chien considérait Ken avec les mêmes yeux que son maître : noirs, globuleux et injectés de sang.

Ken continua à grimper l'escalier. Parvenu tout en haut, il s'arrêta. En montant, il avait prêté l'oreille au bruit qu'aurait dû faire le gros homme en descendant l'escalier, mais il n'avait rien entendu.

Il s'approcha doucement de la rampe, pour regarder à l'étage en dessous. Immobile, le bonhomme l'observait, la tête tournée vers le haut. Leurs regards se rencontrèrent et l'autre sourit. D'un sourire curieux, sournois, entendu, qui fit peur à Ken. Le pékinois, lui aussi,

regardait en l'air, avec un museau noir et plat, stupide d'indifférence.

Ken recula bien vite et se retourna vers la porte peinte en vert à l'extrémité du palier. Son cœur battait et il avait les nerfs à fleur de peau.

La rencontre avec le gros homme l'avait impressionné et, s'il n'avait eu la certitude que ce dernier était encore à son point d'observation sur le palier du dessous, Ken serait reparti sans demander son reste, mais il ne se sentait pas le courage d'affronter sa curiosité une fois de plus. Regrettant la folie qui l'avait amené dans cette maison, Ken appuya timidement sur le bouton de sonnette.

La porte s'ouvrit presque aussitôt.

La fille qui l'avait ouverte était brune, vive et jolie. Elle avait tout au plus vingt-trois ou vingt-quatre ans. Ses cheveux, tombant jusqu'à ses épaules, étaient d'un noir aile de corbeau. Ses yeux bleus, sa grande bouche généreuse, peinte en rouge, s'éclairèrent d'un sourire amical qui remit d'aplomb les nerfs ébranlés de Ken.

Elle portait une robe d'été bleu pâle et la silhouette qui se dessinait sous la robe fit battre le cœur de Ken à grands coups.

— Bonsoir, dit-elle en s'effaçant de côté. Entrez donc!

Il sentit qu'elle étudiait rapidement son visiteur et qu'il lui plaisait, car elle le gratifia d'un second sourire éblouissant, tandis que, sans assurance aucune, il pénétrait dans un salon large et spacieux.

Devant la cheminée vide, trônait un divan massif recouvert de cuir. Trois fauteuils profonds, un appareil de radio et de télévision, une grande armoire à liqueurs en noyer, et une table placée devant la baie vitrée, complétaient l'ameublement.

Des vases de fleurs ornaient la table, le poste de radio, et la cheminée.

La jeune fille referma la porte et alla à l'armoire à liqueurs. Elle marchait d'un pas assuré, l'observant par-dessus son épaule, pour voir sa réaction.

Ken réagissait à fond. Il la trouvait sensationnelle.

— Mettez-vous à votre aise, dit-elle. Je suis absolument inoffensive et je ne vois pas pourquoi vous auriez peur de moi.

— Je n'ai pas peur de vous, dit Ken, avec chaleur. Je ne suis gêné que par le manque d'habitude.

Elle rit.

— Ça ne m'étonne pas. Vous êtes assez beau garçon pour n'avoir pas besoin d'une fille comme moi. Qu'est-ce qui vous arrive, Coco? Votre copine vous a laissé tomber?

Ken rougit.

— Pas exactement.

Elle apporta les verres près du divan et s'assit à côté de lui.

— Pardon, ça m'a échappé. Généralement je ne pose pas de questions. Mais vous ne ressemblez pas à mes clients ordinaires. Le plus souvent je tombe sur des gros sacs ou sur des vieux schnocks aux épouses frigides. Ce soir j'ai de la veine! (Elle lui tendit un des deux verres.) A nos amours!

Ken trouva la boisson excellente. Il n'avait rien imaginé de pareil. L'endroit n'était pas le moins du monde sordide. La pièce avait plus d'élégance que son propre salon. La fille faisait penser, en plus joli, aux employées de sa banque : elle n'avait pas du tout l'air de ce qu'elle était.

— Etes-vous pressé de repartir? demanda-t-elle en croisant les jambes et en rabattant soigneusement sa jupe sur son genou.

— Ma foi non.

— Tant mieux! J'ai horreur des types qui s'amènent en coup de vent, font l'amour et repartent illico. Ils agissent presque tous comme ça. Leur femme doit les tenir en laisse. Vous voulez passer la nuit ici?

Ken allait dire non, mais à l'idée de retrouver sa maison vide, il s'arrêta.

— Cela ne vous gênerait pas? demanda-t-il prudemment.

— Bien sûr que non, sans cela je ne l'aurais pas proposé.

— Eh bien! d'accord. (Il se balançait un peu sur son siège.) Il n'y a qu'une question embarrassante... celle de vos honoraires...

La fille sourit et lui tapota les genoux.

— Ne vous tracassez pas pour ça! Vingt dollars, ça vous paraît exorbitant?

Ken sourcilla, puis se hâta de secouer la tête en signe de dénégation.

— C'est très bien.

Elle tendit la main.

— Alors, débarrassons-nous des questions gênantes et n'y pensons plus.

En rougissant, Ken sortit rapidement son portefeuille, compta vingt dollars et les mit dans la main de la fille.

— Merci, Coco, dit-elle en se levant.

Elle alla les ranger dans la pièce à côté, revint aussitôt et se planta en souriant devant lui :

— Voilà, maintenant, je suis tout à vous. Qu'est-ce que vous voulez faire? Rester ici, aller vous amuser dehors, ou passer dans la pièce à côté?

Elle montrait la chambre d'où elle venait.

Par la porte entrouverte, Ken apercevait un grand lit-divan.

— Il est encore tôt, dit-il en consultant sa montre. Je sortirais volontiers, mais je n'aimerais pas qu'on me voie.

— Ne vous en faites pas. Je vous emmène à la Rose Bleue. Jamais aucun de vos copains n'a mis les pieds dans une boîte pareille. On s'y amuse et on ne risque pas d'être empoisonné avec ce qu'on y boit. Il faut que je me change. Voulez-vous venir par là, pendant que je m'habille.

Ken parut déconcerté.

— Non. Je reste ici.

— Vous êtes marrant, vous! D'habitude, c'est tout juste s'il ne faut pas prendre un abusier pour obliger mes clients à se tenir tranquilles. Je vous intimide à ce point-là?

— Ça va très bien, murmura Ken, sans la regarder.

Elle eut un regard étonné, secoua la tête et passa dans sa chambre, en laissant la porte grande ouverte.

Ken, en bagarre avec sa conscience, ne bougea pas. Le tour personnel que prenaient leurs relations le déconcertait. Ce n'était pas l'âpre petite putain qu'il s'était attendu à trouver, mais une individualité qu'il lui fallait considérer comme telle et, bien qu'il la préférât ainsi, il se sentait d'autant plus déloyal envers Anne et cela le tourmentait.

La fille apparut à la porte de la chambre.

— De grâce, Coco, ne prenez pas cette tête d'enterrement. Qu'est-ce que vous avez? Froid aux pieds?

Il leva la tête et demeura coi. Elle était vêtue en tout et pour tout d'un slip et d'un soutien-gorge blancs d'un effet sensationnel. Il la considéra. Ses scrupules s'évanouirent aussitôt. Son cœur se mit à battre et le désir qui l'avait taquiné toute la journée, l'envahit irrésistiblement.

— Ça va mieux! dit-elle en le regardant. C'est beaucoup mieux comme ça.

Elle s'approcha, lui retira le verre des mains, s'agenouilla devant lui et dit, les yeux brillants, la voix un peu étranglée :

— Nous avons tout le temps. Nous sortirons plus tard. (Elle lui passa les bras autour du cou.) Embrasse-moi, Cocol

Il la prit dans ses bras et écrasa ses lèvres sur les siennes.

Il était plus de dix heures et demie quand ils quittèrent l'appartement. Ils ne rencontrèrent personne dans l'escalier et ils arrêtaient un taxi en maraude qui passait devant la maison.

— A la Rose Bleue! dit la fille au chauffeur. Cent-vingt-deuxième Rue.

Dans la solitude obscure du taxi, elle se serrait contre Ken et lui tenait la main.

— Vous me plaisez bien, Coco, dit-elle. Vous ne savez pas à quel point vous me changez des types que je fréquente habituellement.

Ken lui sourit sans rien dire. Il se sentait heureux, détendu. C'était une nuit hors série. Il appréciait la chance qu'il avait eue de rencontrer une fille comme Fay pour vivre avec elle ces heures exceptionnelles. Demain cet épisode de son existence appartiendrait au passé et il en garderait un heureux souvenir jusqu'à la fin de ses jours. Il se jurait bien de ne plus jamais recommencer. Mais puisqu'il y était, il aurait été fou de ne pas tirer le maximum de plaisir à chaque seconde.

Il regardait Fay, éclairée de temps à autre par les enseignes lumineuses que le taxi dépassait sur sa route. Il la trouvait extraordinairement séduisante dans sa longue robe bleu électrique dont l'échancrure avantageait ses épaules d'un blanc crémeux. A son cou un collier de perles de verre bleu-noir faisait ressortir le bleu de ses yeux.

Il oubliait qu'il lui avait payé vingt dollars le plaisir

de sa compagnie. Il avait l'impression bizarre d'être remonté cinq ans en arrière, à l'époque où, jeune homme, il sortait avec une amie, comme il l'avait fait si souvent avant de rencontrer Anne.

— Savez-vous danser, Coco? demanda-t-elle soudain.

— Bien sûr. Et vous?

— J'adore ça. J'ai été danseuse. C'est comme ça que je gagnais ma vie et puis les choses sont allées de travers. Mon partenaire m'a quittée. Je n'en ai pas retrouvé d'autre. Alors, j'ai abandonné. Nous faisons un numéro dans le programme de la Rose Bleue. Vous verrez, c'est un gentil petit club: je suis sûr qu'il vous plaira.

— Qu'est-il arrivé à votre partenaire? demanda Ken, surtout pour alimenter la conversation.

— Oh! il est parti. Il aimait le changement, dit-elle, les traits légèrement tendus.

Sentant que c'était un point douloureux, Ken fit dévier l'entretien.

— Qu'est-ce que c'est que ce gros homme qui habite au-dessous de chez vous? Le propriétaire du pékinois.

Elle tourna la tête vers lui.

— Ah! vous l'avez vu?

— Je l'ai rencontré dans l'escalier.

Fay fit la grimace.

— C'est un effroyable pouilleux. On ne sait de quoi il vit. Il s'appelle, à ce qu'il paraît, Raphaël Sweeting. Il m'arrête tout le temps dans l'escalier. Son cabot lui sert de prétexte pour engager la conversation.

Le taxi ralentit et stoppa devant une maison noire et basse.

Ils descendirent de la voiture et Ken paya le chauffeur.

— C'est là? demanda-t-il en regardant la maison.

— Au bout de l'allée, dit Fay en passant son bras

sous le sien. Ne craignez pas de rencontrer quelqu'un de connaissance. Les admissions sont strictement limitées et les habitués ne sont pas de votre monde.

Ken la suivit le long du passage étroit. Arrivés au bout, ils se trouvèrent devant une lourde porte de chêne, munie d'un judas. Sur le fronton, des tubes de néon formaient une grosse rose bleue, d'un dessin assez joli. Les garnitures métalliques de la porte envoyaient de faibles reflets bleus. Fay appuya sur le bouton de sonnette.

Pendant qu'ils attendaient, le grondement du tonnerre roula au loin.

— Vous entendez ça? dit Ken.

— J'ai espéré tout l'après-midi un orage qui rafraîchirait l'air.

Le judas glissa. De l'autre côté apparut un visage pâle et mince, au regard dur, puis la porte s'ouvrit.

— Bonsoir, Miss Carson.

L'homme qui venait d'ouvrir était petit, épais, avec une chevelure blonde abondante et bouclée. Il fit à Ken un bref salut de la tête, après l'avoir dévisagé soigneusement.

— Hello, Joe, dit Fay en souriant. Il y a du monde?

— Encore assez, répliqua Joe. Mais votre table est libre.

Elle opina de la tête et, précédant Ken, traversa le vestibule et longea un couloir, jusqu'à une lourde porte qu'elle poussa. Une musique d'orchestre parvint à leurs oreilles.

Ils descendirent un escalier à tapis rouge au bas duquel la préposée au vestiaire s'empara du chapeau de Ken. Ils pénétrèrent dans un grand bar luxueux.

Il y avait là grande affluence et Ken se sentit très gêné. Mais il vit tout de suite qu'il n'avait pas à s'inquiéter. Fay avait dit vrai : ces clients n'étaient pas de son monde. Les femmes étaient déflurées, voyantes,

bruyantes, les hommes affranchis et d'allure sportive. Quelques-uns étaient en tenue de soirée. Aucun ne prit garde à Ken. Des habitués saluèrent Fay puis portèrent leur attention ailleurs.

Le barman s'approcha, essuya avec un torchon le comptoir étincelant.

— Bonsoir, Miss Carson.

— Deux martinis, Jack.

Elle se jucha sur un tabouret, Ken resta debout près d'elle.

Le barman leur versa deux martinis puis s'éloigna pour servir un grand Noir qui venait d'entrer.

Ken regarda le Noir avec curiosité.

C'était un homme massif mesurant plus de deux mètres, avec des épaules larges comme une porte de hangar. Il avait la tête rasée de près et une cicatrice en zigzag qui commençait au-dessous de l'œil droit et descendait en petites crénelures jusqu'à la bouche.

Il portait un veston de velours bleu lavande, un pantalon noir, une chemise blanche en nylon. Piqué dans sa cravate mauve, un diamant étincelait à chacun de ses mouvements.

— Hello Sam! dit Fay en levant la main et en agitant les doigts vers l'homme noir.

Il lui adressa un sourire lent, épanoui, découvrant une mâchoire abondamment garnie de superbes dents en or.

— Bonne soirée, ma jolie, dit-il d'une voix riche et profonde.

Ses yeux noirs s'attardèrent un instant sur Ken qu'il salua d'un léger mouvement de tête. Il prit son verre et alla s'asseoir près d'une mulâtresse au visage fin, en robe du soir verte, très décolletée, qui tenait un fume-cigarette de trente centimètres de long. Elle vit Kay et agita la main en signe de bienvenue.

— C'est Sam Darcy, dit Fay à Ken, le propriétaire de la boîte. Il m'a donné ma première chance. C'est un

brave type. Et, avec lui, c'est Claudette, sa femme.

— Il se pose un peu là, dit Ken, impressionné.

— Il a été longtemps le sparring-partner de Joe Louis. Il a monté ce club avec rien. Quand j'ai dansé ici pour la première fois, c'était une cave humide avec quelques tables et un pianiste. En cinq ans, voilà ce que c'est devenu.

Elle vida son verre de martini et descendit de son tabouret.

— Allons manger. J'ai faim.

Ken régla les consommations, traversa le bar et pénétra à sa suite dans la salle de restaurant.

Quelques couples dansaient et presque toutes les tables étaient occupées.

Le maître d'hôtel, un Italien très brun, à l'œil d'épervier, se précipita sur eux, salua Fay avec effusion et les mena à une table, près du mur.

Ils finissaient de manger une excellente omelette aux champignons, lorsque Ken vit entrer une fille dont la beauté éblouissante attirait tous les regards.

Elle était grande et souple, avec des boucles blondes ramassées au sommet d'une tête de forme parfaite. Sa robe du soir vert d'eau découvrait largement des épaules d'une telle blancheur que Ken en fut abasourdi. Elle avait des yeux immenses, vert émeraude, et des cils recourbés dont l'extrémité atteignait presque les sourcils.

C'était moins à son visage que les regards de Ken s'attachaient, qu'à sa silhouette, qui aurait bouleversé un vieillard de quatre-vingts ans. Elle bouleversa Ken.

— FFFFu! Qui est cette fille? demanda-t-il en se tournant vers Fay.

— Elle est sensationnelle, hein? s'exclama Fay. (Et il s'étonna de l'expression dure que prenait son visage.) Vous avez devant vous la plus grande putain du pays.

— Pas de parti pris! dit Ken en riant et en reportant

ses regards sur la blonde. (Cette dernière, sans s'intéresser à lui, jeta un coup d'œil à Fay, fit demi-tour et ressortit du restaurant.) Dites-moi au moins son nom?

— Elle s'appelle Gilda Dorman, dit Fay. Autrefois, nous habitions le même appartement. Elle est chanteuse, à présent. Avec son allure, sa mentalité et sa voix, moi aussi j'aurais fait carrière.

L'amertume agressive de son intonation embarrassa Ken. Il repoussa son siège en disant :

— Allons danser!

Fay fit un effort et se força à sourire.

— Excusez-moi, je commençais à respirer et il a fallu que cette putain s'amène. Je la hais comme du poison. C'est elle qui a fichu mon numéro de danse par terre. (Elle se leva.) Allons sur la piste.

La montre de Ken marquait minuit vingt, lorsqu'ils revinrent au bar.

— Un verre en vitesse et on rentre, dit Fay. A quelle heure vous levez-vous demain matin? Ne m'annoncez pas ça trop brutalement!

— A huit heures, dit Ken. C'est trop tôt?

— Assez, mais on se fera une raison. Monsieur prendra son petit déjeuner complet ou juste un café?

— Un café, ce sera parfait. (Il commanda deux doubles scotchs.) J'ai passé une excellente soirée.

— Excellente, jusqu'à maintenant, fit-elle avec un petit sourire moqueur. (Elle se pencha vers lui.) Dites-moi, Coco, c'est la première fois que vous trompez votre femme?

Son saisissement fut tel qu'il ne put le dissimuler.

— Comment?

— Vous êtes marié et votre femme est en voyage. Je ne me goure pas, hein?

— Ça se voit tant que ça? demanda Ken, ennuyé d'avoir été catalogué si facilement.

Elle lui tapota le bras.

— Rentrons. Je n'aurais pas dû vous poser de questions. Mais vous m'intéressez, Coco. J'ai passé une si bonne soirée en votre compagnie. Quelle différence avec ceux que je vois d'habitude. Un vrai bain de fraîcheur. Je voulais m'assurer que vous n'étiez pas libre, parce que, dans le cas contraire, j'essaierais de vous mettre le grappin dessus.

Ken rougit.

— Je ne suis pas libre, en effet, dit-il.

Fay haussa les épaules en souriant :

— Ah la la!... Tous les bons ont un fil à la patte! (Elle passa son bras sous le sien.) Allons-nous-en!

Sam Darcy se trouvait dans le vestibule, lorsque Ken reprit son chapeau.

— Tu t'en vas de bonne heure, mon chou, dit-il doucement à Fay.

— Pour moi, c'est tard, Sam. Je reviendrai demain.

— Entendu.

Joe le portier ouvrit la porte et s'effaça :

— Bonne nuit, Miss Carson.

— Bonsoir, Joe.

Ils sortirent dans la nuit chaude et calme.

— Quelle fournaise! dit Fay en prenant le bras de Ken.

Ils marchèrent jusqu'à la rue où ils s'arrêtèrent pour attendre un taxi.

— Il va en venir un tout de suite, assura Fay qui prit un paquet de cigarettes dans son sac et en offrit une à Ken.

Ils les allumèrent et se mirent à fumer.

Sur le trottoir d'en face, Ken vit déboucher d'une allée un homme qui s'arrêta brusquement et sortit bien vite de la lumière du réverbère pour rentrer dans

l'ombre. Pour autant que Ken pût le voir, il était grand, mince, nu-tête et beau garçon. Ken n'y fit guère attention sur l'instant, mais il devait s'en souvenir par la suite.

Un taxi déboucha au coin de la rue, Fay lui fit signe.

Assis côte à côte dans l'obscurité sur les coussins de la voiture, ils se tenaient la main. Fay se serrait contre Ken, la tête sur son épaule.

« Aussi extraordinaire que cela paraisse, se disait-il, j'ai l'impression de la connaître depuis des années. »

Il se sentait très à l'aise en sa compagnie et il songeait qu'il lui faudrait lutter contre la tentation de la revoir.

— Ça fait combien de temps que vous faites ce tapin?

— Un an à peu près. (Elle leva la tête vers lui.)

Coco chéri, n'essayez pas de me remettre dans le droit chemin. Cette plaisanterie a perdu toute saveur : cela me fatigue d'entendre les hommes me donner des conseils de vertu.

— N'êtes-vous pas fatiguée plutôt par ce genre de vie? Je me mêle sans doute de ce qui ne me regarde pas, mais j'ai l'impression que vous avez tout pour réussir dans ce que vous entreprendrez. Vous dansez très bien. Il n'y a rien à faire de ce côté-là?

— Je ne veux plus danser. Sans mon partenaire, cela n'a plus aucun intérêt. Et vous? Quel est votre métier?

Il sentit le danger. Il n'y avait que trois banques dans toute la ville. Elle pouvait donc le retrouver facilement. Il avait en mémoire trop d'histoires de chantage pour lui révéler ses occupations.

— Je travaille dans un bureau, dit-il avec circonspection.

Elle le regarda et se mit à rire en lui tapotant la main.

— Ne prenez pas cet air affolé. Je vous l'ai dit : je suis absolument inoffensive. (Elle s'écarta un peu pour

mieux le voir.) Vous vous êtes exposé à un terrible risque, ce soir, Coco. Vous vous en rendez compte?

Il rit gauchement :

— Oh! vous croyez...

— Parole! Vous êtes heureux en ménage, vous avez une situation à préserver. Et puis tout à coup, pris d'une inspiration, vous décrochez le téléphone et vous appelez une fille dont vous ne savez rien, que vous n'avez jamais vue et vous prenez rendez-vous. Vous auriez pu tomber sur une des pouffiasses qui demeurent dans ma maison, une harpie qui se serait accrochée à vous; et vous auriez eu toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise.

— N'exagérons rien. Vous m'étiez recommandée par un ami.

— Drôle d'ami, dit-elle avec le plus grand sérieux. Mon paternel, pour m'enseigner la prudence, disait : « Prends garde! C'est peut-être un tigre que tu tiens par la queue. » Pensez-y, Coco, et, à partir de demain, oubliez moi. Si vous avez envie de revenir me voir, inutile de m'appeler : je ne marcherai pas. (Elle prit sa main et la caressa.) Je ne veux pas vous causer d'ennuis.

Il fut touché.

— Drôle de fille. Vous êtes beaucoup trop bien pour faire le tapin.

— Elle secoua la tête.

— Ma bonté de ce soir est exceptionnelle. C'est vous qui m'attendrissez. (Elle se mit à rire.) Si nous continuons, nous allons nous mettre à sangloter sur l'épaule l'un de l'autre. Heureusement, nous sommes arrivés.

Ken paya le taxi. Ils gravirent les marches extérieures de l'immeuble, ouvrirent la porte, puis s'engagèrent dans l'escalier.

Etait-ce parce qu'elle avait souligné le risque qu'il courait et qu'il n'ignorait nullement, bien qu'il ne vou-

lût pas en tenir compte? Toujours est-il qu'en montant l'escalier il ne pouvait se défendre d'une certaine appréhension. Il aurait dû la reconduire à sa porte et garder le taxi pour rentrer chez lui. Après cette soirée formidable et, son désir physique apaisé, il n'y avait aucun sens à poursuivre cette escapade.

« Tu tiens peut-être un tigre par la queue » avait-elle dit. Et si le tigre allait s'éveiller?

Il avait beau se répéter tout cela, il n'en continuait pas moins à grimper derrière elle.

Arrivés au quatrième étage, ils se trouvèrent nez à nez avec le pékinois roux qui les surveillait immobile, de ses yeux en boules de loto, injectés de sang. Il lança soudain un jappement aigu qui fit sursauter Ken.

Comme il n'attendait que ce signal, Raphaël Sweeting, ouvrant aussitôt sa porte, apparut sur le palier, vêtu d'une robe de chambre de soie élimée, sur un pyjama noir. Une cigarette non allumée était collée à sa lèvre inférieure, humide et épaisse.

— Léo, dit-il sévèrement. Tu me fais honte. (Il jeta à Ken le même coup d'œil sournois et complice que la fois précédente.) Mon pauvre petit ami se prend pour un chien de garde. C'est bien de l'ambition pour un moucheron de cette espèce, ne croyez-vous pas?

Il se pencha et prit le chien dans ses bras.

Ni Fay ni Ken ne dirent mot. Ils continuèrent de monter, sachant parfaitement que Sweeting ne cessait de les observer et sentant sa curiosité intense leur brûler le dos comme la flamme d'un chalumeau.

Ken fut baigné de sueur. Ce gros homme sordide avait, à ses yeux, quelque chose d'alarmant et de menaçant, bien qu'il ne pût expliquer pourquoi.

— Sale mouchard! dit Fay en ouvrant d'un tour de clé sa porte. Toujours à traîner sur le palier, quand on n'a pas besoin de lui. Mais il est inoffensif.

Ken ne partageait pas cette opinion, mais il se tut.

Il ressentit un véritable soulagement quand la porte de Fay se referma sur eux.

Il jeta son chapeau sur une chaise et s'approcha de la cheminée, se trouvant soudain embarrassé.

Fay le rejoignit, lui passa les bras autour du cou et lui offrit ses lèvres.

Il hésita un instant, puis l'embrassa. Elle ferma les yeux, se serrant contre lui, mais il n'éprouvait plus pour elle le même désir.

Elle s'éloigna en souriant.

— Je suis à vous dans deux secondes, Coco. Versez-vous à boire et à moi aussi.

Elle passa dans la chambre et ferma la porte derrière elle.

Ken alluma une cigarette, et traversa la pièce vers l'armoire à liqueurs. Il était maintenant convaincu qu'il avait eu tort de revenir chez elle. Il ne savait pourquoi, mais la soirée avait perdu tout attrait pour lui. Il eut honte de lui-même, en pensant à Anne. A peine avait-elle le dos tourné, qu'il la trompait. Un tel manque de loyauté était inexcusable, infâme. Si jamais Anne apprenait ce qu'il avait fait, il n'oserait plus la regarder en face.

Il se versa un verre de whisky sec et en avala la moitié.

« Le moins que je puisse faire, se dit-il en arpentant lentement la pièce, le verre à la main, c'est de rentrer. » La pendule de la cheminée marquait une heure moins le quart. Et fier du sacrifice qu'il s'imposait en prenant cette décision — et auquel bien des hommes n'auraient pas consenti — il s'assit et attendit.

Un brusque roulement de tonnerre tout proche le fit sursauter.

Il y avait une trotte de l'appartement de Fay au parc où était garée sa voiture. Il souhaita voir Fay revenir rapidement. Il n'avait pas envie de se faire mouiller.

Un éclair illumina les rideaux blancs qui voilaient les

fenêtres. Puis le tonnerre éclata, violemment, tout près.

Il se leva, écarta le rideau et regarda dans la rue.

A la lumière des réverbères, il vit le trottoir déjà tacheté de pluie. Un éclair en zigzag éclaira les toits et un violent craquement de tonnerre ébranla l'air une fois encore.

— Fay! cria-t-il en s'éloignant de la fenêtre. Vous venez?

Aucune réponse ne lui parvint de la chambre. Il se dit qu'elle devait être dans la salle de bains et revint à la fenêtre.

La pluie tombait à présent et le trottoir brillait à la lueur des réverbères. Les rigoles se croisaient en losanges sur la vitre, obscurcissant sa vue.

« Je ne vais pas affronter l'averse, se dit-il. J'attendrai une éclaircie... » Et sa détermination de ne pas passer la nuit avec Fay commença de faiblir.

Le mal était fait, pensa-t-il en écrasant sa cigarette. A quoi bon se faire tremper? Et puis elle comptait passer la nuit avec lui. En partant, il la contrarierait. D'ailleurs il serait plus raisonnable de ne pas rentrer chez lui à une heure aussi tardive. Mme Fielding, sa voisine immédiate, entendrait sûrement sa voiture et se demanderait ce qu'il avait fait. Elle ne manquerait pas, au retour d'Anne, de lui raconter qu'il était rentré à des heures indues.

Il finit son whisky et alla à l'armoire à liqueurs s'en verser un autre.

« Elle en prend un temps! » pensa-t-il en regardant la porte de la chambre.

— Dépêchez-vous Fay! cria-t-il. Qu'est-ce que vous faites donc?

Le silence qui suivit son appel l'intrigua. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien fabriquer? Il y avait plus de dix minutes qu'elle était enfermée à côté.

Il tendit l'oreille, mais n'entendit rien que le tic-tac régulier de la pendule sur le dessus de la cheminée et le battement de la pluie contre les carreaux.

Soudain les lumières s'éteignirent, le plongeant dans une obscurité chaude et noire comme l'encre.

Un instant, il eut peur, puis pensant qu'un fusible avait dû sauter, il chercha la table à tâtons et y posa son verre.

— Fay! cria-t-il en élevant la voix. Où sont les plombs? Je vais les réparer.

Il crut entendre grincer une porte que l'on ouvre furtivement.

— Avez-vous une lampe de poche? demanda-t-il.

Le silence qui suivit fit courir un frisson le long de son échine.

— Fay! Vous m'entendez?

Toujours pas de réponse. Mais il avait la certitude d'une présence dans la pièce. Il plongea la main dans sa poche pour prendre son briquet. Une planche du parquet craqua tout près de lui.

Epouvanté tout à coup, il recula vivement, se cognant à la table. Il entendit son verre de whisky se briser par terre.

— Fay, à quoi jouez-vous? demanda-t-il d'une voix rauque.

Il entendit nettement un pied heurter une chaise dans le noir. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

Il sortit son briquet, mais sa main tremblait si fort qu'elle le laissa échapper. Au moment où il se baissait pour le ramasser, il entendit jouer le pêne de la serrure et la porte s'ouvrir.

Il regarda de tous ses yeux dans la direction de la porte d'entrée, mais ne vit rien dans l'obscurité.

Puis la porte claqua, le faisant violemment tressaillir et il perçut distinctement le bruit de pas qui descendaient l'escalier quatre à quatre.

— Fay!

Cette fois il était sérieusement alarmé.

En tâtonnant il trouva le briquet, l'alluma. Cette lumière minuscule lui suffit pour constater que la pièce était vide.

Était-ce Fay qui venait de quitter l'appartement, ou un visiteur importun?

— Fay!

Le silence absolu, effrayant auquel se heurta son appel le terrorisa.

Abrutant de la main la flamme du briquet, il se dirigea vers la porte de la chambre.

— Vous êtes là, Fay?

Il tenait le briquet au-dessus de sa tête. La flamme diminuait progressivement. Dans un instant, elle allait s'éteindre.

Il avança, scrutant l'obscurité de la pièce. Il regarda vers le lit. Ce qu'il vit lui coupa le souffle.

Fay était couchée en travers du lit, les bras levés au-dessus de la tête, entièrement nue. Un étroit filet de sang courait entre ses seins, et passant sur ses côtes arquées formait une flaque sur le sol.

Ken demeura paralysé, les yeux rivés sur elle, incapable de faire un mouvement.

La flamme dansante du briquet s'éteignit tout à coup.

III

Un éclair, déchirant le ciel, illumina la pièce d'une intense lumière bleue et le craquement de tonnerre qui suivit ébranla les vitres.

Dans ce bref instant, Ken aperçut une torche électrique sur la table de nuit, s'en saisit et l'alluma.

Le cercle de lumière tomba directement sur Fay étendue sur le lit.

Ken se pencha sur elle. Ses yeux entrouverts le regardaient fixement sans le reconnaître. Le sang qui avait jailli d'une plaie d'un bleu noirâtre au-dessus du sein gauche ne s'écoulait plus que goutte à goutte. Ses lèvres bougèrent, puis un spasme la parcourut tout entière, elle arqua le dos, les poings crispés à en faire craquer les jointures.

— Fay, mon Dieu! balbutia Ken.

Une expression de terreur passa dans son regard voilé, puis les yeux se révoltèrent, les muscles se relâchèrent. Un soupir paisible s'exhala, malgré les dents serrées. Fay, alors, sembla se rapetisser et prendre tout à coup l'apparence d'une poupée et non plus d'un être humain.

Tremblant de la tête aux pieds, Ken la considérait avec stupeur. Tenant d'une main vacillante la lampe de poche, il posa l'autre main sur le sein gauche de

Fay et sentit le sang qui la maculait. Le cœur avait cessé de battre.

— Fay! cria-t-il d'une voix enrouée.

Il recula sur le point de vomir, et ferma les yeux pour vaincre sa nausée. S'étant maîtrisé, il s'écarta du lit, d'un pas hésitant, et toucha du pied un objet dur qu'il éclaira avec sa lampe : c'était, sur le tapis, un pic à glace, à manche bleu et dont la pointe courte et aiguisée était maculée de sang.

Il le regardait, le souffle coupé.

Un assassinat!

Cette fois, c'en était trop. Il sentit ses genoux faiblir et s'assit précipitamment.

Le tonnerre ne cessait de gronder et la pluie redoublait de violence. Il entendit une voiture s'approcher de la maison. Il retint son souffle pour écouter. Elle passa bruyamment sans s'arrêter et il respira de nouveau.

Un crime!

Il se remit debout.

« Je perds du temps, pensa-t-il. Il faut que j'appelle la police. »

Il ramena sur Fay le rayon de la torche électrique. Il avait peine à croire qu'elle fût morte. Il se pencha sur elle, toucha l'artère du cou, ne sentit aucune pulsation et dut encore une fois lutter contre l'envie de vomir.

En reculant, son pied glissa et il frissonna de la tête aux pieds : il avait marché sur la flaque de sang qui maculait le tapis blanc et bleu. Il essuya sa chaussure sur le tapis et revint au salon.

Cette obscurité noire et chaude, traversée seulement par le rayon de sa lampe, le faisait suffoquer. Il s'approcha de l'armoire à liqueurs, se versa un whisky bien tassé et l'avalait d'un trait. L'alcool remit d'aplomb ses nerfs ébranlés.

Il promena le faisceau de la lampe sur la pièce, cher-

chant l'appareil téléphonique. Il le vit sur une petite table près du canapé. Il fit un mouvement dans sa direction, puis s'arrêta.

Et si la police refusait d'accepter son histoire? Si on l'accusait du meurtre de Fay.

Son sang se glaça à cette idée.

Et même s'ils le croyaient et s'ils attrapaient l'assassin, il serait le principal témoin à charge dans un procès d'assises. Comment expliquer sa présence dans l'appartement au moment du crime? La vérité se saurait. Anne l'apprendrait. Et la banque. Et tous ses amis.

Il se sentit la bouche sèche.

Il verrait son nom s'étaler en première page des journaux. Tout le monde saurait que, sitôt Anne partie, il s'était précipité chez une fille de joie.

« Va-t'en d'ici! se dit-il. Tu ne peux rien faire pour elle puisqu'elle est morte. Pense à toi et fuis rapidement. »

Il se dirigea vers la porte et s'arrêta net.

Avait-il, dans cet appartement plongé dans l'obscurité, laissé des indices qui permettraient à la police de le retrouver? Il ne fallait pas se livrer aveuglément à la panique et se précipiter au-dehors, sans avoir effacé ces traces. Mais pour cela il lui fallait de la lumière.

Il entreprit une recherche systématique du tableau des fusibles et le trouva finalement dans la cuisine. Il y avait des plombs sur la boîte. Une fois le fusible changé, il remit l'interrupteur et la lumière s'alluma dans la cuisine.

Il essuya soigneusement avec son mouchoir tout ce qu'il avait touché et revint au salon.

Son chapeau se trouvait sur la chaise où il l'avait jeté en entrant. Il avait oublié son chapeau. Si, tout à l'heure, il avait cédé à la panique, il l'aurait abandonné là, avec son nom gravé à l'intérieur!

Pour être sûr de ne plus l'oublier, il le mit sur sa tête.

Il ramassa les débris du verre cassé, les enveloppa dans un journal et les réduisit en poussière à coups de talon. Puis, il alla jeter le tout dans la boîte à ordures. Muni d'un chiffon qu'il avait trouvé sur l'évier, il alla au salon essuyer le verre qu'il venait d'utiliser et la bouteille de whisky. Il prit dans le cendrier ce qui restait des cigarettes qu'il avait fumées, mit ces mégots dans sa poche et essuya le cendrier. Il se rappela avoir touché aussi le téléphone et frota soigneusement l'appareil.

Il n'avait plus rien à faire dans cette pièce. Il prit son courage à deux mains et retourna dans la chambre à coucher remettre la torche électrique là où il l'avait prise, non sans l'avoir essuyée auparavant. Il était certain de n'avoir rien touché d'autre dans la chambre. Il vit sur le tapis le pic à glace à poignée bleue. D'où venait-il? Si l'assassin avait amené son arme, il l'aurait remportée. Mais comment le meurtrier s'était-il introduit dans l'appartement? Sûrement pas par la fenêtre. Il devait posséder une clé ou en avoir fait faire une.

Peu importait, pensait Ken. Le temps passait. Sûr à présent de n'avoir pas laissé d'empreintes, il décida de s'en aller. Mais auparavant il allait enlever le sang qu'il avait aux mains et jeter un coup d'œil à ses vêtements.

Il passa dans la salle de bains, actionnant l'interrupteur avec son mouchoir, soucieux de ne pas laisser de traces. Il lava le sang séché sur ses mains, s'essuya avec une serviette et alla se placer devant la grande glace, pour inspecter ses habits.

Son cœur fit un bond lorsqu'il vit une tache rouge au poignet et à l'intérieur de sa manche gauche et une autre tache de sang au revers de la jambe gauche de son pantalon.

Il considéra ces taches avec épouvante. Si quelqu'un le voyait!

Il ouvrit tout grand le robinet du lavabo et, à l'aide d'une éponge trouvée dans le filet, tamponna fiévreusement les endroits maculés. La couleur tourna au marron sale, mais les taches demeurèrent. Il rinça l'éponge, en se disant qu'il ne pouvait faire mieux, vida l'eau qui s'était teintée de rose, et remit l'éponge en place.

Il éteignit la lumière, traversa la chambre à grands pas, arriva au salon. Il était temps de partir.

Il jeta un dernier coup d'œil autour de lui.

La tempête avait cessé. L'orage ne grondait plus qu'à distance, mais la pluie battait encore contre les vitres.

Il avait fait de son mieux pour se mettre à l'abri des recherches. La pendule marquait deux heures moins vingt. Avec un peu de chance, à cette heure-là, il ne croiserait personne dans l'escalier. Il alla à la porte d'entrée, éteignit la lumière, mit la main sur la poignée de la porte. Et s'il rencontrait quelqu'un... Il dut faire un effort pour faire jouer le pêne dans la serrure. Alors, il entendit, de l'autre côté de la porte, un bruit qui le frappa de terreur et le mua en statue.

On grattait contre le panneau de la porte.

Il retint son souffle, le cœur battant.

Son oreille tendue perçut un halètement. Un chien reniflait de l'autre côté : et il pensa aussitôt au pékinois roux de Raphaël Sweeting.

Il avait oublié Sweeting.

Sweeting l'avait vu revenir avec Fay et l'avait examiné, comme pour se mettre en mémoire chaque détail de sa personne. Quand la police allait découvrir le corps de Fay, Sweeting assurément fournirait le signalement de Ken

Ken ferma les yeux, luttant contre une panique envahissante.

« Ne te démonte pas ! se dit-il à lui-même. Il y en a

des milliers qui te ressemblent. Et même s'il donne ta description à la police, comment la police te retrouvera-t-elle? »

Appuyé à la porte, il écoutait le chien fureter avec insistance au bas du panneau.

Puis Ken entendit craquer les marches de l'escalier.

— Léo! Viens ici!

Le chien furetait toujours près de la porte.

Ken attendit. Son cœur battait avec tant de violence qu'il craignit que Sweeting ne l'entendît.

— Si tu ne descends pas, je vais monter te chercher, dit Sweeting. Tu es bien désobéissant, Léo!

Entendant d'autres marches craquer, Ken recula d'un pas, retenant son souffle.

— Viens donc, Léo! Qu'est-ce que tu renifles, comme ça? demanda Sweeting.

Il y eut un long silence angoissant, puis Ken entendit des pas légers derrière la porte. De nouveau le silence, et Ken eut l'horrible impression que Sweeting écoutait de l'autre côté, l'oreille collée au panneau.

Le chien ne furetait plus. Ken ne percevait que les battements de son cœur et le bruit de la pluie contre la fenêtre.

Puis un bruit le glaça d'effroi. La poignée de la serrure commençait à tourner. Et comme la porte s'entrouvrait, il pressa son pied contre le bas du panneau qui claqua en se refermant. Il mit la main sur la porte et appuya de tout son poids, cherchant désespérément le verrou.

La pression légère qu'il sentait de l'autre côté se relâcha au bout d'un instant.

— Viens, Léo, dit Sweeting, en élevant légèrement la voix. Nous allons descendre. Nous pourrions réveiller Miss Carson.

Ken, appuyé au chambranle, sentait la sueur inonder son visage. Il entendit Sweeting redescendre à l'étage

inférieur. Alors, juste au moment où ses nerfs commençaient à se détendre, la sonnerie du téléphone retentit au-dessus de sa tête.

Le tonnerre s'était tu et hors la sonnerie du téléphone perçante, hennissante, l'immeuble semblait plongé dans le silence.

« Toute la maisonnée doit entendre cette sonnerie, pensait Ken, éperdu. Qui peut bien appeler à cette heure? »

Il attendit, les nerfs à fleur de peau, tandis que le timbre continuait de résonner. Il va s'arrêter, pensa-t-il. Il ne va pas sonner éternellement... »

Mais la sonnerie reprenait de plus belle, perçante, insistante, si bien que Ken ne put la supporter plus longtemps.

Il alluma l'électricité, se précipita sur le téléphone, prit le récepteur.

— Fay? C'est Sam.

Ken reconnut la voix profonde et riche de Sam Darcy, l'immense nègre qu'il avait vu à la Rose Bleue.

— Ecoute, mon chou, poursuivit Darcy rapidement. On a vu Johnny en ville. Il te cherche. On m'a dit qu'il t'avait demandée au Paradise-Club.

Ken tenait le récepteur serré contre son oreille, plongé dans ses pensées.

Qui était Johnny? Était-ce Johnny qui avait tué Fay?

— Fay? (Et la voix de Darcy se fit plus impérative.) Tu m'entends?

D'une main qui tremblait, Ken reposa le récepteur.

Darcy allait rappeler; cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Il fallait empêcher le téléphone de sonner.

Il ramassa un journal sur une chaise, en déchira une demi-page, la plia en un petit tampon qu'il inséra entre le timbre et le battant. Il avait à peine terminé

que le battant s'agita de nouveau avec un doux bourdonnement.

Il jeta un dernier coup d'œil à l'appartement, éteignit la lumière, entrouvrit la porte. Il inspecta le palier. Il était désert. Il pensa à essuyer la poignée de la porte avec son mouchoir, puis referma le battant derrière lui.

Il s'arrêta, l'oreille tendue. La maison était silencieuse. Allant sur la pointe des pieds jusqu'à la cage de l'escalier, il se pencha sur la rampe, regarda le palier du dessous, désert, lui aussi; mais la porte de Sweeting demeurait entrebâillée. Cela indiquait que Sweeting était aux aguets. Il devait être assis dans l'ombre de son vestibule, à surveiller le palier. Il fallait prendre l'escalier pour sortir : il n'y avait pas d'autre issue.

Ken hésita. Allait-il attendre que Sweeting se soit retiré ou descendre? Il eût préféré attendre, mais le risque était trop grand. Il entendait le léger frémissement de la sonnerie du téléphone. Sam Darcy pourrait se décider à venir voir pourquoi Fay ne répondait pas à ses appels incessants.

Ken devait s'éloigner de cette maison, avant que l'on découvrit le corps de Fay.

Il devait être possible de se glisser sans faire de bruit jusqu'à l'étage inférieur et de passer devant la porte béante sans se faire voir ni entendre de Sweeting.

C'était son unique espoir.

Il se mit à descendre, collé au mur, loin de la rampe qui risquait de craquer s'il s'y appuyait, marche après marche, sans le moindre bruit. Parvenu au palier, il s'arrêta, l'oreille tendue, dissimulé au regard par le battant de la porte. Si Sweeting était assis dans l'ombre de son vestibule, il verrait passer Ken, mais si par chance, il s'était assoupi, Ken pouvait traverser sans être vu.

Prenant son courage à deux mains, il allait se lancer, lorsque le pékinois roux sortit de l'appartement de son

maître et s'immobilisa, les yeux fixés sur lui. Ken se figea, plus effrayé qu'il ne l'avait jamais été de sa vie. Lui et le chien se dévisagèrent pendant un long moment angoissant. Puis la porte s'ouvrit toute grande et Sweeting sortit sur le palier.

— Viens, Léo, dit-il doucement. Il est l'heure pour les petits chiens d'aller au lit.

Il lança à Ken un regard sournois et sourit.

— Vous n'avez pas idée, monsieur, dit-il de la difficulté que j'ai à faire coucher mon petit ami.

Ken ne dit rien. Il en était incapable : il avait le gosier desséché.

Sweeting ramassa le pékinois, en scrutant Ken de ses yeux noirs.

— Je crois que la pluie a cessé, dit-il en caressant doucement la tête de son chien. Quel affreux orage!

Puis, consultant la montre bon marché qui ornait son gros poignet velu :

— Je ne me rendais pas compte qu'il était si tard. Deux heures du matin.

Ken fit un effort énorme pour vaincre la terreur panique qui s'emparait de lui et traversa le palier. L'autre lui emboîta le pas, en disant :

— Excusez-moi... Je parle trop. C'est un travers d'homme solitaire. Sans Léo, je serais tout seul.

Ken poursuivit son chemin, luttant contre l'envie grandissante de dévaler quatre à quatre l'escalier et de s'enfuir à toutes jambes.

— Entrez donc prendre un verre! demanda Sweeting en retenant Ken par la manche. Vous me ferez plaisir. Je n'ai pas si souvent l'occasion d'avoir de la visite.

— Non, merci, dit Ken, en dégageant son bras d'une secousse pour continuer de descendre.

— Vous avez une tache à votre costume, monsieur, lui cria Sweeting, penché sur la rampe. Vous la voyez?

Une tache brune. J'ai ce qu'il faut pour l'enlever, si vous voulez.

Ken, sans se retourner, accéléra son allure et, arrivé au troisième, ne pouvant se freiner davantage, dégringola quatre à quatre le reste de l'escalier. Il traversa le vestibule mal éclairé à la vitesse d'un projectile, ouvrit la porte en coup de vent et percuta dans une fille qui entrait.

Cette rencontre inattendue le saisit à tel point qu'il fit un bond en arrière.

— Tu me fais du rentre-dedans, chéri! dit la fille en remettant d'aplomb sur sa tête un ravissant petit bibi.

Elle allongea le bras, actionna un interrupteur qui inonda le hall d'une lumière crue.

C'était une blonde aux formes opulentes, avec des yeux de granit. Sa robe noire accentuait ses rondeurs.

— Salut! dit-elle avec un sourire étincelant, tout professionnel. T'es bien pressé!

— Excusez-moi, dit Ken, d'une voix éteinte, je ne vous avais pas vue.

Il fit un pas en avant, mais elle lui bloquait le passage.

— Eh bien! tu me vois, à présent! Tu veux t'amuser, mon joli? (Elle lui désigna une porte, voisine de la porte d'entrée.) C'est là. Viens prendre un verre.

— Je regrette! Je suis pressé.

— Allons, beau gosse, ne fais pas le Jacques. (Elle vint se coller contre lui.) Ne me raconte pas qu'un grand gars comme toi n'a pas envie d'un peu d'amour...

— Laissez-moi passer! dit Ken avec désespoir, en la repoussant de son bras.

— Non mais dis donc! Tu vas pas me brutaliser, peigne-cul! cria la fille.

Et comme Ken gagnait la rue au pas de course, elle l'injuria à grands cris.

Sous la pluie, Ken suivait d'un pas rapide le trottoir brillant. L'air était frais et dans le ciel, les nuages noirs de la tempête se dispersaient. La lune apparaissait de temps à autre dans une déchirure pour se recouvrir aussitôt de nuages poussés par un vent vif.

Ken pensait : « Ces deux-là me reconnaîtront. Ils vont donner mon signalement à la police. Demain, tous les journaux publieront mon signalement.

« Mais qui pourrait penser à établir un rapprochement entre moi et Fay? Je n'avais aucune raison de la tuer. La police se guide sur les motifs. Sans motif, ils ne peuvent pas aboutir. L'assassinat d'une prostituée est toujours un cas difficile à résoudre. Mais si Sweeting ou la fille venaient par malheur à la banque? » Il pâlit à cette idée. « Me reconnaîtraient-ils sans chapeau? Il va falloir faire attention. Si je les vois entrer, je quitte mon guichet et je vais m'enfermer quelque part. *Il va falloir me tenir sur le qui-vive.* »

Il vit avec horreur l'avenir qui se dessinait devant lui : l'obligation de se tenir perpétuellement sur ses gardes, de crainte de rencontrer une de ces deux personnes. Et ce n'était pas l'affaire d'une semaine ou d'un mois, sa vigilance ne devait pas se relâcher pendant tout le temps qu'il resterait à la banque.

Et pas seulement à la banque! Tant qu'il demeurerait dans cette ville. La vue d'un gros homme avec un pékinois, ou d'une blonde aux yeux durs, l'obligerait à fuir. Il n'aurait plus de liberté d'esprit. Pour sortir de cette situation impossible, il lui faudrait se faire muter dans une succursale de province. Ou lâcher la banque et battre le pavé, à la recherche d'un autre emploi.

Qu'en penserait Anne? Il n'avait jamais rien pu lui cacher. Quand quelque chose allait mal pour lui elle le sentait confusément. Ainsi cette erreur de quarante dol-

lars dans sa caisse qu'il avait dû compenser avec son argent personnel, il n'avait pas réussi à la lui dissimuler.

Quel idiot il faisait! Pourquoi n'était-il pas rentré chez lui, après avoir ramené cette fille à sa porte?

Il vit bouger une silhouette dans la rue et se rejeta précipitamment dans l'ombre. Sa gorge se dessécha, lorsqu'il distingua la casquette plate et les boutons étincelants d'un agent.

Il se contraignit à prendre une allure normale. L'agent le regarda d'un air soupçonneux et il dut faire appel à toute son énergie pour ne pas courir. Il poursuivit son chemin sans regarder en arrière, s'attendant à chaque seconde à être interpellé. Rien ne se produisit. A trente pas au moins, il se risqua à regarder par-dessus son épaule. L'agent poursuivait sa route, en balançant son bâton à bout de bras et Ken poussa un long soupir de soulagement.

Cette rencontre lui fit comprendre l'horreur de ce qui l'attendait à l'avenir. Maintenant, chaque fois qu'il rencontrerait un agent, il aurait peur.

Ne ferait-il pas mieux d'en finir tout de suite, d'aller raconter à la police ce qui s'était passé?

« Allons, du cran, dégonflard! se dit-il avec colère. Pense à Anne. Si tu gardes ton sang-froid, il ne t'arrivera rien. Personne ne te soupçonnera. Tire-toi d'ici, rentre chez toi et tu seras à l'abri du danger. »

Il se redressa, pressa le pas. Il arrivait au parc à voitures.

Mais là une autre idée le fit verdir de peur.

Le gardien avait-il pris le numéro de sa voiture? Certains tenaient un registre dans lequel ils inscrivaient au fur et à mesure le numéro de toutes les voitures qui venaient stationner chez eux.

Si le gardien avait son numéro, il était fichu. La police viendrait sûrement interroger le gardien et lui demander le signalement de Ken. Le gardien se souvien-

drait de lui, il n'aurait qu'à tourner une page de son livre pour donner le numéro de la voiture et la police viendrait sonner à sa porte une demi-heure plus tard.

Atterré à cette pensée, Ken s'engagea dans une allée sombre, en essayant de réfléchir à ce qu'il allait faire. Il apercevait nettement l'entrée du parc à voitures et la cabane du gardien, tout près des portes. Une lumière brûlait dans la cabane et il distinguait vaguement près de la fenêtre la silhouette du gardien penchée sur un journal.

Il lui fallait savoir s'il avait un livre d'entrées dans la cabane. Il ne pouvait songer à partir, sans acquérir auparavant la certitude que le gardien ne possédait pas son numéro minéralogique. Si ce livre existait, il devait d'abord le détruire.

Adossé au mur, il surveillait la cabane. Peut-être quelqu'un viendrait-il chercher sa voiture, ce qui obligerait le gardien à sortir et permettrait à Ken de se glisser à l'intérieur. Mais il était deux heures et quart. Il y avait peu de chances pour que quelqu'un vînt chercher sa voiture au milieu de la nuit. Le temps passait. Il ne pouvait pas se permettre d'attendre.

Rassemblant tout son courage, il traversa la route et pénétra dans le parc.

Il entra dans la cabane par la porte restée ouverte. Le vieux gardien leva la tête, le dévisagea et le salua un peu surpris.

— Vous venez tard, monsieur.

— Oui, dit Ken, en parcourant du regard l'intérieur de la cabane.

Il y avait une table près de la fenêtre. Entre une pile de vieux journaux, une casserole, un réchaud à gaz, des récipients de porcelaine sales et un essuie-mains plus sale encore, il vit un carnet ouvert, corné et maculé.

Ken s'approcha.

— Quel orage! dit-il. J'ai attendu qu'il passe.

Ses yeux parcoururent la page du carnet. Il y vit, écrit avec une grande netteté, des numéros de voitures, et reconnut le sien : le troisième, en partant du bas.

— Il pleut encore, dit le vieux, occupé à allumer une pipe qui empestait. Il faut en prendre son parti. Vous avez un jardin?

— Oui, dit Ken, en s'efforçant de raffermir sa voix. Et ça ne fera pas de mal, il n'est pas tombé une goutte d'eau depuis dix jours.

— C'est vrai, dit le gardien. Vous avez des rosiers?

— Je ne fais pousser que ça : des roses et du gazon, dit-il, en se déplaçant de façon à se trouver le dos à la table.

— Au jardin, c'est à peu près aussi tout ce que je sais faire pousser, dit le vieux en se levant avec raideur et en allant à la porte contempler les nuages gonflés de pluie.

Ken s'empara du livre et le cacha prestement derrière son dos.

— Personne ne vient vous relever? demanda-t-il, en rejoignant le vieux à la porte.

— Je m'en vais à huit heures. Quand vous aurez mon âge, vous n'aurez pas besoin de beaucoup de sommeil.

— Je veux bien vous croire. Allons, bonsoir. Je vais tâcher de profiter de la vie autant que je peux.

Ken sortit dans la nuit obscure, sentant la pluie baigner son visage en sueur.

— Attendez que je vous barre sur mon livre, dit le gardien. Quel est votre numéro?

Le cœur de Ken s'arrêta, puis battit la chamade.

Il répéta d'une voix blanche :

— Mon numéro...?

Le vieux bonhomme était revenu à la table et repoussait les journaux.

— Où ai-je bien pu le mettre, murmura-t-il. Je l'avais à l'instant.

Ken enfouit le carnet dans sa poche revolver. Il regarda l'arrière d'une Packard garée près des portes.

— Mon numéro, c'est TXL 3345, dit-il, en déchiffrant la plaque minéralogique de la Packard.

— J'avais ce satané registre à l'instant. Vous ne l'avez pas vu, monsieur?

— Non. Il faut que je m'en aille. (Ken donna au vieux un demi-dollar.) Au revoir.

— Merci, monsieur. Redites-moi donc votre numéro?

Ken le répéta et vit le vieux inscrire le numéro qu'il lui donnait sur le bord d'un journal.

— J'égare tout.

— Bonsoir, dit Ken, en se dirigeant d'un pas rapide vers sa voiture.

Il y monta, mit le moteur en marche et, sans allumer ses lumières, gagna la sortie à toute allure.

Le vieux gardien vint au seuil de la cabane, lui faire signe d'arrêter.

Ken, toutes lumières éteintes, appuya à fond sur le champignon et franchit les portes.

Il ne remit ses lumières que sur la grand'route.

Puis, conduisant à une allure modérée, il prit le chemin de sa maison.

IV

Le vacarme strident du réveil tira Ken d'un profond sommeil. Il arrêta machinalement la sonnerie, sans ouvrir les yeux, puis se retourna de l'autre côté pour profiter encore des quelques minutes qui lui restaient à dormir.

Il allongea le bras vers Anne, mais, saisissant un oreiller vide, il se rappela qu'Anne était à Londres. Il ouvrit alors les yeux et promena un regard circulaire dans sa chambre aux couleurs gaies et familières. Puis dans son esprit encore engourdi par le sommeil, les événements de la nuit précédente se dessinèrent avec netteté et il fut aussitôt réveillé, en proie à un sentiment de frayeur maladive.

Il regarda le cadran qui marquait un peu plus de sept heures.

Rejetant drap et couvertures, il posa les pieds par terre, enfila ses pantoufles et passa dans la salle de bains.

Il avait mal à la tête et, tout en se rasant devant la glace, il se vit pâle, les traits tirés, les yeux congestionnés et cernés.

Une fois rasé et douché, il eut meilleur air, mais la migraine persistait.

Pendant qu'il s'habillait, il se demandait combien de

temps se passerait avant la découverte du corps de Fay. Il avait avantage à ce qu'il ne soit pas trouvé immédiatement. Les souvenirs du gardien et de la blonde seraient moins nets dans quelques jours. Quant à Sweeting, malheureusement, Ken ne se faisait pas d'illusions : sa mémoire devait être infallible. Il se jura de prendre bien garde de les repérer le premier, si jamais il devait les rencontrer.

Dans la cuisine, tout en mettant de l'eau à bouillir, il se demanda comment il allait faire pour enlever les taches de sang sur son costume. Ce costume, il l'avait acheté tout récemment. S'il s'en débarrassait, Anne s'apercevrait de sa disparition et, par contre, si la police le découvrait chez lui, il se trouverait en bien mauvaise posture.

Il se fit du café, emporta sa tasse dans sa chambre et la posa pour examiner les taches qui maculaient de façon alarmante l'étoffe gris clair de son complet. Son soulier gauche aussi était taché : il allait falloir se débarrasser des chaussures également.

Il s'assit sur le rebord du lit et but son café.

Il avait par bonheur acheté ce complet prêt à porter dans un grand magasin et l'avait payé comptant. Les chaussures aussi. Il y avait peu de chances pour que le vendeur le reconnût. En songeant à ce magasin, il lui vint une idée. Il irait acheter un complet semblable, le même exactement et, tandis que le vendeur serait occupé à faire le paquet, il pendrait le complet taché — qu'il aurait apporté sous son bras dans un paquet — à un cintre au milieu de centaines d'autres exposés. On ne le découvrirait pas avant des semaines, et il serait alors impossible d'établir un rapport entre ce costume et lui.

Ses souliers aussi étaient presque neufs. Il emploierait pour les souliers le même procédé. Ainsi Anne n'y verrait que du feu.

Il fit un colis du costume, un colis des chaussures et les mit dans l'entrée. Il allait retourner dans la chambre lorsqu'il aperçut le marchand de journaux. Dès que le journal fut dans la boîte à lettres, Ken s'en empara, les mains moites et le cœur battant, et parcourut tous les titres, l'un après l'autre. Nulle part il n'était question de Fay. Il s'y attendait d'ailleurs. Si on avait découvert quelque chose, seuls les journaux du soir, pourraient en rendre compte.

Il était temps de partir pour la banque. Ken prit son chapeau, se chargea des deux colis, ferma sa porte, laissant la clé sous le paillason pour Carrie. Dans l'allée, avant d'arriver à la porte du jardin, il entendit une voiture freiner brutalement et stopper devant sa porte.

Il sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Il eut envie de faire demi-tour et de courir à toutes jambes s'enfermer chez lui. Néanmoins, il se domina et se contraignit à regarder.

De l'intérieur de la voiture, Parker, rouge et jovial, lui faisait des signes.

— Salut, ami! Je suis venu vous chercher. Un service en vaut un autre. Allez! Montez!

Ken ouvrit la porte du jardin et s'avança vers la voiture, les jambes encore flageolantes. Il ouvrit la portière et s'installa.

— Merci, murmura-t-il. Je ne savais pas que vous preniez votre voiture ce matin.

— Je ne l'ai su moi-même qu'hier soir en rentrant à la maison, dit Parker, devenu maussade, en offrant une cigarette à Ken. Ma belle-mère vient passer quelques jours avec nous. Pourquoi ce vieux chameau ne peut pas prendre un taxi et pourquoi il faut que ce soit moi qui me tape la balade jusqu'à la gare pour la chercher, ça, ça me dépasse. Et n'allez pas croire qu'elle soit fauchée, oh non, mais elle se comporte toujours comme si elle vivait de la charité publique. Je demande sans

arrêt à Maisie de ne pas l'inviter, mais ma femme fait toujours exactement le contraire de ce que je veux.

Ken alluma au briquet de Parker la cigarette qu'il venait d'accepter.

— Tiens, dit l'autre en levant les sourcils. La pelouse n'a pas été tondue, en fin de compte!

— Non, dit précipitamment Ken, qui avait oublié la pelouse. Il faisait trop chaud.

Parker démarra et, donnant un grand coup de coude dans les côtes de Ken :

— Vous avez eu mieux à faire, hein, mon cochon! Bonne soirée?

— Excellente, dit Ken, en essayant de raffermir sa voix. J'ai arraché les mauvaises herbes et me suis couché de bonne heure.

Parker rit à gorge déployée.

— Allez raconter ça à votre grand-mère! Vous vous êtes vu dans la glace, ce matin? Ben, mon vieux! Vous êtes complètement lessivé. Comment va ma petite amie?

— Quelle petite amie? demanda Ken, les yeux fixés par-delà le pare-brise, sur la file des voitures qui les précédaient. -

— Allons, Holland, pas de cachotteries! Vous savez bien que je la bouclerai et que vous pouvez compter sur moi. Elle vous a plu?

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez, dit Ken d'un ton vif.

— Mais, bon Dieu! Je vous ai donné son numéro de téléphone. Vous l'avez appelée, non?

— Je vous ai déjà dit que j'étais resté à la maison à désherber ma plate-bande de rosiers.

Parker leva les yeux au ciel.

— Bon, bon, si vous voulez! Mais vous ne me le ferez pas. Enfin, puisque c'est moi qui vous ai refilé le

tuyau, admettez tout de même qu'elle vaut le déplacement!

— Ça va comme ça! rugit Ken. Je suis resté chez moi hier soir. Vous ne pouvez pas vous mettre ça une fois pour toutes dans le ciboulot et cesser de me chamber?

— Je vous taquinai, dit Parker un peu ébranlé par la rage qui perçait dans la voix de Ken, histoire de rigoler un brin. Mais si vous êtes assez abruti pour ne pas avoir profité du tuyau, alors c'est la fin des haricots. Fay est vraiment sensationnelle. Quand Hemmingway m'a mis en cheville avec elle, il m'a sauvé la vie. J'ai couru un risque, d'accord, mais je suis loin de le regretter. C'est une fille adorable et, croyez-moi, avec elle on en a pour son argent.

— Vous ne pourriez pas changer de sujet de conversation? demanda Ken. Il n'y a donc que cela qui vous intéresse?

— Vous connaissez des sujets plus intéressants, vous? fit Parker en rigolant. Enfin, si ça peut vous faire plaisir, dites-moi donc ce que vous transportez dans ces deux paquets.

Ken avait prévu cette question de Parker et il avait une réponse toute prête.

— Des affaires qu'Anne m'a demandé de porter chez le teinturier.

— Je ne sais pas pourquoi les femmes s'ingénient à vous dénicher des courses à faire. Maisie m'a donné une liste de commissions longue comme le bras. J'espère trouver une dactylo au bureau pour s'en charger à ma place.

Parker conduisit pendant quelques centaines de mètres sans dire mot, l'air pensif.

— Je crois que je vais faire un saut chez Fay à l'heure du déjeuner. Je n'aurai pas beaucoup d'occasions de la voir quand ma belle-mère sera à la maison. C'est un

vieux furet et si je rentre en retard elle aura vite fait de mettre la puce à l'oreille de ma femme.

Ken sentit un frisson lui courir le long de l'échine.

— Après déjeuner! Elle consent à vous voir si tôt dans la journée?

— Ce n'est pas si tôt que ça, rétorqua Parker en riant. Il m'est arrivé d'y aller à huit heures du matin.

A l'idée que Parker allait monter à cet appartement pour se trouver nez à nez avec la police, Ken fut glacé d'effroi.

— Vous ne lui téléphonez pas d'abord?

— Oh! si. Elle pourrait être occupée. Mais à l'heure du déjeuner on a des chances de la trouver seule.

Ken respira de nouveau.

— J'aurai cru que c'était risqué d'aller à un endroit pareil dans la journée.

— Pensez-vous! Rien à craindre. Il y a un parc à voitures à proximité et la rue est enfouie sous les arbres. Vous feriez bien d'essayer un jour, si vous ne l'avez pas déjà fait, espèce de faux jeton!

— Faites donc plutôt attention à votre direction. Vous avez manqué emboutir ce gros camion, dit Ken d'une voix pincée.

Un peu après dix heures et demie, quand le premier coup de feu matinal fut passé, Parker ferma son guichet, et, d'un coup d'œil complice, avertit Ken qu'il allait téléphoner à Fay.

— J'en ai pour cinq minutes au plus. Ayez l'œil sur mes affaires.

Ken le vit traverser le hall de la banque et s'enfermer dans la cabine publique réservée à la clientèle.

Le cœur de Ken battait à grands coups pendant que s'écoulaient les minutes, puis la porte de la cabine s'ouvrit et Parker ressortit.

Parker avait perdu son aplomb et sa gouaille. Il était pâle et agité. On eût dit qu'il se hâtait de venir se mettre à l'abri, derrière la grille protectrice de son guichet.

Ken feignit de ne pas avoir remarqué l'agitation de Parker. Il était en train d'enregistrer une pile de chèques, non sans difficulté car sa main tremblait. Il dit du ton le plus détaché qu'il put prendre :

— Alors vous avez pris rendez-vous?

— Bon Dieu! murmura Parker, en s'épongeant avec son mouchoir. Les flics sont chez elle.

Ken, de saisissement, laissa tomber son porte-plume.

— Les flics?

— Oui. Ce doit être une descente. Vous vous rendez compte si j'étais allé là-bas, la bouche en cœur!

— Comment savez-vous que c'est la police?

— Le type qui a répondu au téléphone a commencé par annoncer : « Lieutenant Adams, de la police municipale. » Il voulait savoir qui j'étais.

— Vous ne lui avez pas dit?

— Bien sûr que non! J'ai raccroché sans lui laisser terminer sa phrase. Nom d'un chien! Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? Je n'ai jamais de ma vie entendu parler d'une descente de police chez une fille qui travaille en appartement. Dire qu'ils auraient pu rappiquer au moment où je me trouvais chez elle!

— Vous avez bien fait de téléphoner avant.

— Vous parlez! fit Parker en continuant à s'éponger le front. Croyez-vous qu'ils vont chercher à localiser mon appel?

— Il n'y a pas de raison, dit Ken qui comprit aussitôt le danger qui le menaçait.

La police pouvait fort bien retrouver la provenance du coup de téléphone. S'ils venaient à la banque nantis du signalement que Sweeting devait leur avoir donné, il était fait comme un rat, puisqu'il avait encore en sa possession le complet taché de sang.

— Peut-être qu'elle s'est fait voler ou attaquer? dit Parker avec nervosité. Peut-être qu'ils sont là-bas pour ça? Ou alors, peut-être qu'on l'a assassinée?

Ken sentit une goutte de sueur froide couler le long de sa joue droite. Il s'abstint de parler, de crainte que sa voix ne le trahisse.

— Ces filles courent un risque terrible, poursuivit Parker. Elles reçoivent n'importe qui. Elle a très bien pu se faire assassiner.

La venue d'un client à son guichet l'empêcha de s'étendre plus longuement sur ce thème. Un second client succéda au premier et pendant quelques minutes, Ken et Parker furent tous deux occupés.

Ken pensait au complet maculé de sang, en bas, dans son vestiaire.

Ce crétin de Parker! Si la police retrouvait l'origine de ce coup de téléphone et si elle rappiquait!... Il jeta un coup d'œil anxieux sur sa montre-bracelet. Encore une heure avant le déjeuner. La police était peut-être déjà en route... Avant qu'il ait eu le temps de décider ce qu'il convenait de faire, les clients affluèrent à son guichet et se succédèrent sans interruption pendant une demi-heure, si bien qu'il se trouva trop accaparé pour penser à lui-même. Puis le calme revint.

Parker dit d'une voix tendue :

— Il vient d'entrer un type qui a bien l'air d'un flic.

Le cœur de Ken s'arrêta, puis se remit à battre à toute allure.

— Où?

Son regard parcourut le vaste hall. A peine dissimulé derrière une colonne, se tenait un homme de grande taille, lourdement charpenté, vêtu d'un complet marron et coiffé d'un feutre de la même couleur. Il avait tout à fait l'air d'un flic avec son gros visage sanguin et ses petits yeux verts, dont l'insistance fixité était bien faite pour alarmer Ken.

— Aucun doute, c'est un poulet, dit Parker en baisant la voix.

Ken ne dit mot. Il suivit du regard le gros homme qui traversait le hall et entra dans la cabine téléphonique.

— Croyez-vous que quelqu'un m'ait vu téléphoner? murmura Parker.

— Je ne pense pas. De la porte, on ne peut pas voir dans la cabine.

— S'il m'interroge, je lui dirai que j'ai voulu appeler ma femme, mais que je n'ai pas obtenu la communication.

— Il ne vous demandera peut-être rien du tout.

— J'aimerais mieux ça.

Ils virent l'inconnu sortir de la cabine et aller à la porte pour parler au planton.

Le planton parut surpris, après avoir jeté un regard sur quelque chose que l'homme tenait au creux de sa main et qu'il lui présenta.

Ils échangèrent quelques paroles, puis le gros tourna les talons et marcha droit sur Ken.

Le sang de Ken ne fit qu'un tour. Il se contraignit néanmoins à continuer ses écritures.

— Le voilà qui rapplique, dit Parker à mi-voix.

Le gros s'approcha du comptoir et son regard inquisiteur se promena de l'un à l'autre, puis s'immobilisa enfin sur Parker.

— Police municipale, sergent Donovan, dit-il d'une voix rauque. Je recherche un type qui s'est servi de la cabine téléphonique il y a environ une demi-heure. Est-ce que l'un de vous deux l'a vu?

Ken porta les yeux sur le visage revêché, au teint rouge brique, de Donovan. Son nez camus, couronné d'une frange de petites rides, surplombait une moustache rousse soigneusement entretenue.

— Non, je n'ai vu personne, dit-il.

— Je me suis servi du téléphone tout à l'heure, sergent, dit Parker sans se troubler le moins du monde. J'ai appelé ma femme. J'espère que ce n'est pas à moi que vous en voulez?

— Pas pour avoir téléphoné à votre femme. Vous n'avez vu personne d'autre se servir de l'appareil?

— Si, une jeune fille, puis un vieux monsieur, prétendit Parker qui mentait impudemment. Mais il y a bien une heure de cela. Nous avons été très occupés et je n'ai remarqué personne depuis.

— Vos occupations vous ont laissé le temps de téléphoner à votre femme, dit Donovan en fouillant Parker de ses petits yeux insinuants.

— Rien ne m'empêchera jamais de téléphoner à ma femme, répliqua Parker avec un sourire aussi large qu'affecté.

Donovan tira de sa poche une cigarette toute tordue qu'il colla à sa lèvre inférieure mince et brutale et l'alluma à la flamme d'un briquet de cuivre jaune.

— Avez-vous vu quelqu'un se servir du téléphone? demanda-t-il à Ken.

— Je vous ai déjà dit que non.

Ken ne put supporter le regard de ces yeux verts.

— Vous pourriez avoir changé d'avis.

— Je n'ai vu personne.

Donovan fit une grimace écœurée.

— Personne ne voit jamais rien dans ce patelin du diable. Personne ne sait rien non plus.

Il jeta aux deux hommes un dernier regard, dur et insistant, puis, traversant le hall, retourna au planton.

— Eh ben! dit Parker. Charmant garçon. Je n'aimerais pas qu'il me passe à tabac! Et vous?

— Moi non plus, dit Ken, les genoux vacillants.

— En tout cas, je m'en suis bien tiré.

— C'est pas encore le moment de pavoiser, répliqua Ken.

Ils virent Donovan parler au planton, puis sur un bref salut, quitter la banque.

— Il y a du vilain, résuma Parker. S'ils ont envoyé cet argousin si vite, c'est qu'elle a été assassinée. Nom d'un chien! Je l'ai échappé belle.

Une heure et demie sonnait à l'horloge de l'hôtel de ville lorsque Ken sortit des grands magasins « Gaza » à l'angle de Central Street et de la Quatrième Rue. Il portait sous son bras deux paquets.

Il regagna rapidement la banque en suivant Central Street. Son plan avait réussi. Le complet taché pendait au milieu d'une centaine d'autres dans le rayon de confection, quant aux souliers, il se perdaient dans la multitude de souliers exposés, au rayon de chaussures, chez « Gaza ».

Il avait eu un moment d'émotion lorsque le vendeur qui lui avait vendu un complet gris clair — réplique exacte de celui qu'il venait de glisser subrepticement parmi les autres — lui avait demandé s'il n'avait pas oublié le paquet qu'il avait à la main en arrivant.

Ken, sans perdre son sang-froid, avait répondu qu'il n'avait pas apporté de paquet. Le vendeur, d'abord étonné, avait demandé à Ken s'il en était bien sûr, sans toutefois insister. Mais Ken avait eu chaud.

Enfin, ce policier, venu à la banque à la suite du coup de téléphone de Parker, avait examiné Ken attentivement. N'allait-il pas le reconnaître dans le signalement que la police ne manquerait pas de recueillir au cours de son enquête?

On ne parlait pas de Fay dans l'édition de midi des journaux et Ken signifia la chose d'un hochement de tête en réponse à la question immédiate de Parker, qu'il venait relever à son guichet.

— Rien du tout? fit Parker. Vous en êtes bien sûr?

Ken lui tendit le journal :

— Rien. Voyez vous-même.

— C'est sans doute moins grave que je ne l'imaginai, dit Parker en parcourant les titres. Elle a peut-être eu des ennuis. Ces filles-là ont toujours des histoires avec la police. En tout cas, elle ne me reverra pas de si tôt..

L'après-midi se traîna. Ken surveillait sans arrêt la porte d'entrée, s'attendant à voir revenir le gros sergent. La tension nerveuse lui causait une sensation d'épuisement maladif. Quand enfin la banque ferma ses portes, il commença à faire sa caisse. Parker lui dit :

— Si ce flic vous pose des questions à mon sujet, Holland, je peux compter sur votre discrétion?

— Naturellement, répliqua Ken, tout en imaginant les réactions de Parker s'il connaissait la vérité. Vous n'avez pas à vous en faire.

— Dieu vous entende! dit Parker mal à l'aise. Si on découvre que j'ai donné ce coup de téléphone, j'aurai la meute à mes trousses. Le vieux Schwartz sera ravi d'apprendre que je suis allé chez cette fille. Il me flanquera à la porte illico. Et pour ce qui est de ma femme, je ne m'en remettrai jamais!

— Calmez-vous! dit Ken qui ne souhaitait que pouvoir se calmer lui-même. Je ne dirai rien.

— Cela m'a servi de leçon, dit Parker. Jamais plus je ne frayerai avec une poule.

Puis, fermant son guichet :

— Je me sauve. Il est l'heure d'aller chercher belle-maman. Navré de ne pas pouvoir vous ramener chez vous.

— Ça ne fait rien, dit Ken. Je n'ai plus que deux ou trois chèques à enregistrer et j'ai fini. A demain!

Il traîna un peu, attendant que Parker fût parti. Ensuite il descendit au vestiaire, mit son chapeau, prit dans son placard ses deux colis, puis quitta la banque par la porte de derrière.

Il prit l'autobus, s'arrêta au coin de la rue pour acheter un journal dont il éplucha les titres, avec ses paquets sous le bras, tout en se dirigeant vers sa maison.

Ça y était, dans les nouvelles de dernière heure. Il s'arrêta, le cœur battant, pour lire en caractères gras :

UN ASSASSINAT DANS UNE GARÇONNIÈRE
L'EX-DANSEUSE POIGNARDÉE AVEC UN PIC À GLACE
PAR UN AGRESSEUR INCONNU

Il ne put se forcer à en lire davantage et, repliant son journal, il poursuivit son chemin, la sueur au front.

Arrivé à la porte de son jardin, il vit Mme Fielding, la voisine, surgir de derrière sa haie. Elle le dévisageait.

C'était son habitude et Anne s'efforçait de persuader Ken qu'elle ne songeait pas à mal et avait seulement besoin de société. Mais pour Ken, c'était une vieille fouine, toujours à l'affût d'un ragot et qui se mêlait de ce qui ne la regardait pas.

— Vous êtes allé faire un tour en ville, monsieur Holland? demanda-t-elle en fixant avec curiosité ses petits yeux brillants sur les deux paquets qu'il tenait sous le bras.

— En effet, dit Ken en ouvrant sa porte.

— J'espère que vous n'avez pas fait d'extravagances, en l'absence de votre femme, comme mon cher défunt chaque fois que j'avais le dos tourné, fit-elle en le menaçant du doigt.

« Vicille vache! pensait Ken. Il avait bien raison

de faire les cent coups chaque fois que vous débarrasiez le plancher. »

— Comme vous rentrez tard, dit-elle en souriant malicieusement. Il me semble vous avoir entendu hier, à deux heures du matin.

Le cœur de Ken fit une embardée.

— Ce n'est sûrement pas moi. Je me suis couché à onze heures.

Le brillant sourire de la voisine se figea aussitôt. Son regard perçant obligea Ken à détourner les yeux.

— Oh! j'ai regardé par la fenêtre, monsieur Holland. Je suis sûre que c'était vous.

— Vous avez dû faire erreur, dit Ken d'un ton bref, se raccrochant à son mensonge. Excusez-moi, il faut que j'aille écrire à Anne.

— Eh bien! alors faites-lui mes amitiés, dit-elle sans le quitter des yeux.

— Je n'y manquerai pas, dit Ken avec un sourire affecté.

Et s'éloignant rapidement dans l'allée, il ouvrit la porte de sa maison et entra dans le vestibule.

Là, il s'arrêta un moment, attentif au tohu-bohu de son cœur.

S'il prenait aux policiers la fantaisie d'interroger cette bonne femme, elle pouvait le perdre. Elle l'avait espionné, lorsqu'il était revenu la nuit dernière. Et, à l'instant, elle avait vu les deux paquets. Si la police l'interrogeait à ce sujet, quelle explication allait-il pouvoir inventer?

Il se sentait fait comme un rat. Il alla dans le salon, se versa un plein verre d'alcool et s'assit sur le divan. Après avoir absorbé avidement le contenu de son verre, il lut l'entrefilet des dernières nouvelles.

Ce matin, de bonne heure Fay Carson qui fut danseuse au cabaret de la Rose Bleue, a été trouvée

par sa femme de ménage, gisant nue en travers de son lit, assassinée. On suppose que l'arme du crime est un pic à glace pris dans la glacière de la victime.

Le sergent Jack Donovan de la Brigade criminelle, chargé de l'enquête, nous a affirmé être en possession de plusieurs indices importants et l'on peut s'attendre à une arrestation imminente. Il désire vivement procéder à l'interrogatoire d'un homme de grande taille, de constitution robuste, portant un complet gris perle et un feutre de même couleur qui a raccompagné Miss Carson chez elle la nuit dernière.

Ken lâcha le journal et ferma les yeux.

Il demeura un long moment en proie à une terreur panique qui le poussait à monter dans sa voiture et à filer le plus loin possible avant qu'on ne le prît en chasse.

Un homme de grande taille, de constitution robuste, portant un complet gris perle et un feutre de même couleur.

Quelle imbécillité que d'avoir acheté un costume identique à celui qu'il avait abandonné dans le magasin de confection pour éviter qu'Anne ne s'aperçût de sa disparition! Il se rendait compte à présent que jamais plus il n'oserait le porter.

Il passa la main sur son visage moite.

Fallait-il se tirer?

Pour aller où? « Idiot, pensa-t-il. Allons, maîtrise tes nerfs! Du sang-froid! C'est ton unique sauvegarde. »

Ken se leva, défit les deux paquets et transporta chaussures et costume dans sa chambre où il les rangea dans l'armoire.

Il revint au salon boire un verre, bénissant le ciel

pour l'absence d'Anne, qui lui laissait toute liberté d'action. Mais dans six jours, elle allait revenir et il n'y avait pas d'illusion possible : l'affaire ne serait pas terminée d'ici là, ou, si elle l'était, c'est que lui-même serait en taule.

Il reposa son verre pour allumer une cigarette. Un mouvement au-dehors l'incita à s'approcher de la fenêtre.

Une voiture venait de stopper devant le bungalow. Ken vit la portière s'ouvrir et apparaître une silhouette massive.

Il demeura cloué sur place, les dents serrées, la respiration sifflante.

Un second colosse sauta de la voiture et les deux hommes traversant le trottoir en quelques enjambées arrivèrent à la porte du jardin.

L'homme qui poussa le portillon avait un complet et un feutre marron.

Ken le reconnut.

C'était le sergent Donovan.

DEUXIEME PARTIE

I

A neuf heures cinq du matin, sept heures après le départ furtif de Ken Holland, une voiture de police freinait brutalement devant l'immeuble du 25, Lessington Avenue et allait se ranger derrière deux autres véhicules de la police qui stationnaient là depuis un quart d'heure déjà.

Le factionnaire rectifia la position, tandis que le lieutenant Harry Adams, du Service des recherches, sortait de la voiture et gravissait lentement le perron.

— Au dernier étage, lieutenant, dit-il en saluant. Le sergent Donovan est là-haut.

— Où voudriez-vous qu'il soit? A la cave? répondit Adams, à mi-voix.

Et sans un regard au factionnaire, il pénétra dans le vestibule.

S'étant arrêté pour examiner les noms sur les boîtes à lettres, il grogna :

— Une maison de rendez-vous! Le premier assassinat depuis deux ans et il faut que ce soit dans une maison de passe!

Adams était petit, mince et vif. Sa chevelure d'une éblouissante blancheur tranchait avec son chapeau noir. Il avait le visage long et buriné, les joues creuses, un

grand nez pointu. Lorsqu'il était en proie à une de ses fréquentes colères, ses yeux gris ardoise s'allumaient comme des ampoules électriques. Le visage fermé, il passait pour rude, impitoyable et cruel et la haine que lui vouaient ses subordonnés n'avait d'égale que celle qu'il suscitait chez les criminels qu'un destin malchanceux mettait sur la route.

Mais c'était un officier de police de tout premier ordre. Il avait l'esprit au moins quatre fois plus rapide que celui de Donovan et Donovan le savait. Le gros bonhomme vivait dans la terreur perpétuelle d'Adams qu'il savait assez influent pour le faire redégringoler dans le rang au moindre prétexte.

A pas lents, Adams montait l'escalier.

La maison était silencieuse. Il ne croisa personne. On eût dit que les occupants, avertis de sa venue et plongés dans l'effroi, demeuraient tapis derrière leurs portes closes, retenant leur souffle.

Jackson, un flic rubicond, se tenait sur le palier de l'étage supérieur, lorsque Adams y arriva. Il salua et attendit, connaissant suffisamment Adams pour bien se garder de lui adresser la parole sans y avoir été invité.

Adams entra dans le grand salon où Fletcher, l'expert, s'occupait à relever les empreintes digitales.

Donovan rôdait dans la pièce, ses traits pesants assombris par la réflexion.

Adams traversa le salon et entra dans la chambre, comme s'il savait d'instinct, qu'il allait y trouver le cadavre. S'arrêtant près du lit, il contempla pendant quelques minutes le corps de Fay. Sans le quitter des yeux, il prit une cigarette dans son étui, l'alluma et souffla, à travers ses minces narines, un nuage de fumée.

Donovan, sur le seuil, raide et silencieux, gardait les yeux rivés sur lui.

— Le docteur vient? demanda Adams sans se retourner.

— Il est en route, lieutenant, dit Donovan.

Adams se pencha, posa la main sur le bras de Fay.

— A mon avis, la mort remonte à six heures environ.

— Le pic à glace, lieutenant...

Adams regarda le pic à glace sur le sol, puis se retournant vers Donovan :

— Qu'est-ce qu'il a?

Le gros homme rougit.

— C'est l'arme du crime, dit-il, regrettant déjà d'avoir parlé.

Adams leva ses fins sourcils blancs.

— Vous êtes perspicace. Je croyais qu'elle l'avait pris pour se curer les ongles. Ainsi, vous croyez que c'est l'arme du crime? (Son regard s'alluma.) Qu'est-ce que vous voulez que ce soit, imbécile? Taisez-vous donc!

Il lui tourna le dos et se mit à faire le tour de la pièce, sous le regard chargé de haine de Donovan.

— Quels renseignements avez-vous recueillis sur elle? demanda brusquement Adams.

— Elle est nouvelle dans le métier et ne le pratique que depuis un an. Avant, elle était danseuse à la Rose Bleue. Elle ne figure pas sur nos fichiers et ne faisait pas le tapin.

Adams se retourna.

— Entrez et fermez la porte.

Donovan obéit. Il savait par expérience que le calme apparent d'Adams ne laissait rien présager de bon et il se tint sur le qui-vive.

— Les journaux ne sont pas encore prévenus n'est-ce pas? demanda Adams d'une voix douce en s'asseyant sur le rebord du lit et en repoussant la jambe de Fay pour se faire de la place, sans paraître le moins du monde gêné par la proximité du cadavre.

— Non, lieutenant.

Donovan avait horreur des journalistes. La presse locale qui réclamait sans cesse une action plus efficace de la police, l'avait mis sur la sellette à plusieurs reprises et ne lui avait pas ménagé ses plus acerbes critiques.

— Il faudra les mettre au courant, mais pas avant cet après-midi. Prévenez-les juste à temps pour qu'ils puissent passer l'information en dernière heure, poursuit Adams. Ainsi vous aurez toute la journée et une bonne partie de la nuit pour trouver de quoi alimenter les journaux du matin. C'est le premier assassinat depuis deux ans. Ils vont se jeter dessus. Le *Herald* cherche depuis des mois des noises aux autorités locales. Avec cette histoire, à moins d'y mettre bon ordre en vitesse, ils ont de quoi nous étriller et faire perdre leur place à quelques hauts fonctionnaires, y compris le directeur de la police que Lindsay Burt n'a pas à la bonne. Si Lindsay Burt et les journaux qu'il commande étaient moins populaires, nous n'aurions rien à craindre. Mais cette affaire peut leur servir à mettre le feu aux poudres. La présence dans Lessington Avenue à moins de deux cents mètres de l'hôtel de ville d'un nid de pouffiasses fera un beau sujet d'articles, alors que le chef déclare à qui veut l'entendre que notre ville est aussi nette, aussi propre qu'une clinique.

Adams écrasa sa cigarette dans le cendrier placé sur la table de nuit et, regarda Donovan dans les yeux :

— Si je vous raconte ça, c'est pour que vous compreniez quelle importance à cette affaire. Les journaux ne cesseront de nous harceler, tant qu'elle ne sera pas résolue et c'est vous, Donovan, qui allez la résoudre. Vous bénéficierez de tout l'appui voulu. Je vous aiderai de mes conseils, si besoin en est, mais c'est à vous qu'incomberont et la peine et la gloire, à moins que ce soit le discrédit. Vous avez compris?

— Oui, lieutenant.

« Nous y sommes, pensait Donovan. Ce petit salaud me cherche depuis qu'il est en place. Il sait que c'est la bouteille à l'encre — n'importe qui peut avoir fait le coup — et il va s'en servir pour se débarrasser de moi. C'est bien ma veine! Une putain se fait descendre et me voilà plongé dans la mélasse de la politique. »

— Ce ne sera pas facile, poursuivit Adams. Surtout si c'est un cinglé qui l'a tuée.

Il prit un temps, passa ses maigres jambes l'une sur l'autre entourant son genou de ses mains croisées :

— Avez-vous jamais fait votre prière, Donovan?

Le gros homme devint cramoisi, regarda Adams puis, voyant qu'il parlait sérieusement, murmura :

— Oui, quelquefois.

— Alors, un bon conseil : priez comme jamais vous n'avez prié pour que ce type-là ne soit pas un sadique. S'il a pris plaisir à poignarder cette poule et qu'il ait envie de recommencer, il ira dans une autre maison de rendez-vous, et donnera aux journaux des verges pour nous fouetter. Il y a bien d'autres maisons de passe dans notre ville. Filez-lui le train, Donovan; si c'est un fou, il faut l'empêcher de récidiver.

On frappa. Donovan ouvrit.

Jackson annonça :

— Le docteur est là, sergent.

Adams rejoignit Donovan à la porte.

— Entrez donc, docteur! dit-il au docteur Summerfeld, un homme grand, gras, chauve, sanguin et placide; elle est toute à vous et vous êtes le bienvenu.

Adams passa dans le salon où Holtby, le photographe de la police disposait son appareil.

— Prenez vos ordres du sergent Donovan, dit-il s'adressant à Fletcher et à lui. C'est Donovan qui mène l'enquête.

Puis, se tournant vers Donovan :

— Par quoi allez-vous commencer, sergent?

— Pendant que le docteur examine le corps, je vais aller interroger les voisins. On a peut-être aperçu notre homme.

— Vous ne manquez pas d'ingénuité, sergent, fit remarquer Adams. C'est tout à fait le genre des putains d'aller moucharder aux fiics.

— L'une des leurs vient d'être assassinée. Cela peut les inciter à parler.

— Vous êtes un psychologue, sergent, fit Adams soudain songeur.

Donovan se tourna vers Fletcher qui avait peine à contenir son envie de rire.

— Vous trouverez un pic à glace dans la chambre. Relevez les empreintes. Et activez un peu. Vous n'êtes pas là pour vous tourner les pouces.

Fletcher se redressa :

— Bien sergent.

Donovan sortit de l'appartement. Adams le regarda partir, puis revint dans la chambre parler à Summerfeld.

Raphaël Sweeting, entendant un coup de sonnette impératif, essuya hâtivement la sueur de son visage à la manche de sa robe de chambre.

Il avait vu arriver les voitures de la police et il savait bien que, tôt ou tard, on viendrait sonner à sa porte. Que pouvait-il bien s'être passé dans l'appartement du dessus? se demandait-il. Il entendait des pas pesants ébranler son plafond. Ils se refusait à le croire, mais il avait la quasi-certitude qu'elle avait été assassinée. Alors qu'il croyait avoir réussi à se planquer!

Comme on sonnait avec insistance, il parcourut du regard son logement poussiéreux, aux meubles déglin-

gués, dont il avait hâtivement fait disparaître les vestiges de ses activités nocturnes. Il avait entassé dans le grand placard, papier, enveloppes et annuaires, et, l'ayant fermé à clef, il se disait qu'ils n'oseraient pas l'ouvrir sans un mandat de perquisition. Et même s'ils l'ouvriraient, ils ne pourraient rien retenir contre lui, ils sauraient seulement qu'il continuait à vivre d'expédients.

Léo, le pékinois recroquevillé sur le fauteuil, respirait bruyamment. Il eut un regard plein d'effroi pour son maître comme s'il sentait un ennemi de l'autre côté de la porte. Sweeting lui caressa doucement la tête, mais l'animal, le sentant mort de peur, ne se laissa pas rassurer.

Rassemblant toute son énergie, Sweeting alla ouvrir. Il regarda le gros homme planté devant lui, et poussa un soupir de soulagement en constatant que ce n'était pas le lieutenant Adams. Il n'avait encore jamais vu son visiteur.

— Vous désirez? fit-il avec un sourire contraint.

— Je suis inspecteur de police, dit Donovan, tout en se demandant d'où il connaissait ce petit gros.

Son esprit lent tâtonnait dans ses souvenirs sans parvenir à mettre un nom sur ces traits irritants, quoique familiers.

— Comment vous appelez-vous?

— Sweeting. (L'avorton serra la porte contre lui pour soustraire la pièce aux regards de Donovan.) Qu'est-ce qui est arrivé?

— On a assassiné une femme à l'étage au-dessus, dit Donovan. Avez-vous vu quelqu'un pénétrer dans cet appartement la nuit dernière?

Sweeting secoua la tête.

— Non. Je me suis couché tôt. D'ailleurs, je vis retiré et je ne me mêle pas de ce qui se passe dans la maison.

Donovan eut la pénible impression qu'il lui cachait la vérité.

— Vous n'avez rien entendu?

— J'ai le sommeil très lourd, renchérit Sweeting, se rendant compte que cette grosse brute n'était pas bien dangereuse.

On ne l'avait pas reconnu. En voyant débarquer Adams, il avait eu peur de sa visite, car Adams, lui, l'aurait reconnu.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir vous être utile. Je ne connaissais même pas cette jeune personne. Je l'ai croisée une ou deux fois dans l'escalier, c'est tout. Assassinée, dites-vous? C'est épouvantable!

Donovan le regardait intensément.

— Vous n'avez vu personne et vous n'avez rien entendu?

— Exactement. S'il n'y a rien d'autre pour votre service, je vous demanderai de m'excuser. Vous m'avez tiré du lit.

Souriant à Donovan, Sweeting commença de refermer la porte très lentement. Donovan ne trouvait rien d'autre à lui demander. Il croyait qu'il perdait l'initiative des opérations, sans pouvoir y remédier, comme cela lui arrivait souvent. Il fit un bref signe de tête et recula d'un pas.

Avec un sourire doux, Sweeting ferma la porte et Donovan l'entendit donner un tour de clé à la serrure.

Il repoussa son chapeau, se frotta le menton et fit quelques pas vers l'escalier. Où avait-il déjà vu ce gros voyou? Dans les fichiers de la police, ou seulement dans la rue? Adams, lui, l'aurait identifié. Jamais il n'oubliait une physionomie. Avec un haussement d'épaules rageur, il descendit l'escalier vers les étages inférieurs.

Une demi-heure plus tard, il arrivait au rez-de-chaussée, ayant perdu son temps. Personne ne savait rien.

Personne n'avait rien vu. Personne n'avait rien entendu.

Aiguillonné par une minuscule étincelle de panique, il se refusait à remonter là-haut bredouille et à affronter Adams, sous les regards ironiques de Fletcher et de Holtby. Il enfonça sauvagement le pouce sur le bouton de sonnette de la porte peinte en jaune.

May Christie vint ouvrir. Elle aussi avait vu arriver les voitures de la police et savait qu'il fallait s'attendre à une petite visite. Elle s'y était préparée avec une bonne lampée de gin dont les effluves venaient chatouiller le nez de Donovan.

— Je suis inspecteur de police, dit-il, et j'ai à vous parler.

Il entra d'office, la faisant reculer jusqu'au milieu de la pièce.

— Vous n'allez pas entrer ici, dit-elle en protestant. Qu'est-ce que les gens vont penser?

— Ta gueule et assieds-toi! grogna Donovan.

Elle obtempéra, non parce que Donovan lui en imposait, mais parce qu'elle était dévorée de curiosité et voulait savoir ce que faisait la police dans la maison. Elle prit une cigarette et levant ses sourcils épilés :

— Qu'est-ce qui vous amène? demanda-t-elle.

— Tu connais Fay Carson?

Le visage de May s'épanouit.

— Elle a des ennuis? demanda-t-elle avidement.

— Elle a été assassinée.

Il la vit changer de visage et constata avec satisfaction que la peur se lisait dans son regard.

— Assassinée? Par qui?

— On l'a saignée avec un pic à glace. Nous ne savons pas encore qui. Elle turbinait hier soir?

— J'sais pas. Je suis sortie.

Donovan souffla, exaspéré :

— Alors, tu n'en sais pas plus que les autres? Toujours rien vu, rien entendu?

— Qu'est-ce que j'y peux? fit May. Assassinée! Eh ben! J'pouvais pas la blairer, mais on ne souhaite ça à personne. (Elle se leva pour aller prendre la bouteille de gin posée sur le rebord de la fenêtre.) Excusez-moi, je me sens flapie, ce matin, j'ai besoin de me remonter. (Elle se versa une forte rasade.) Vous en voulez?

— Non. Alors tu ne l'as pas vue cette nuit?

May fit avec la tête un signe de dénégation, avala le gin, se frappa de grands coups sur la poitrine et toussa.

— Ça fait du bien! Non, je ne l'ai pas vue.

Donovan alluma une cigarette.

— Ce tueur peut revenir, dit-il en se penchant pour regarder May dans les yeux. Il peut venir chez toi. Si tu sais quelque chose, tu ferais mieux de le débâler.

— Mais je ne sais rien.

— Tu n'as vu personne? Ça a dû se passer entre une et deux heures du matin.

May, les yeux au plafond, commençait à chavirer sous l'effet du gin.

— Je suis rentrée vers deux heures, fit-elle. J'ai croisé un type dans l'entrée, mais il pouvait sortir de n'importe quel appartement.

Donovan s'avança sur le rebord de son siège.

— T'occupe pas d'où il venait. Comment était-il?

— Il avait l'air pressé. Il m'a presque bousculée. Grand, brun, beau garçon. J'ai pensé que ça lui ferait plaisir de prendre un verre... (Elle fit un clin d'œil à Donovan.) Vous savez ce que c'est.

— Passons! dit brièvement Donovan. Comment était-il vêtu?

— Un complet gris, un chapeau gris.

— Tu le reconnaîtrais?

— Je crois. Mais il n'avait pas l'air d'un assassin.

— Ils n'ont jamais l'air de ce qu'ils sont. Quel âge lui donnes-tu?

— La trentaine.

Donovan fit la grimace. Aux dires de la femme de ménage, Fay se spécialisait dans les barbons.

— Dis-m'en d'avantage!

— Ben, je lui ai proposé d'entrer boire le coup, il m'a répondu qu'il était pressé. Il m'a repoussée et s'est cavale dans la rue.

— Il t'a paru ému?

— J'ai pas remarqué. Il avait surtout l'air diablement pressé.

— Il avait sa voiture dehors?

May secoua la tête.

— Ils ne laissent jamais leur voiture devant la porte. Quand ils ont une bagnole, ils la garent au coin de la rue.

Donovan se mit debout.

— Parfait. Fais gaffe et si tu revois ce type-là, tu téléphones à la police. Compris?

Dix heures venaient de sonner quand Donovan revint dans le salon de Fay. Le docteur Summerfeld était parti. Adams, assis dans un fauteuil, une cigarette entre ses lèvres minces, avait les yeux fermés.

Fletcher et Holtby travaillaient dans la chambre à coucher.

— Eh bien! qu'est-ce que vous rapportez? fit Adams en ouvrant les yeux.

Donovan dut faire un effort pour paraître calme.

— Le signalement d'un type qui peut avoir fait le coup, dit-il. On l'a vu quitter l'immeuble vers deux heures du matin et il était pressé.

— Ils doivent tous être pressés de s'en aller de cette taule, dit Adams.

— J'ai vérifié. Il n'y a pas une fille dans la maison qui ait eu la nuit dernière un client correspondant à ce signalement. On doit en déduire qu'il était venu voir Carson. Le docteur a dit à quelle heure elle était morte?

— Aux environs d'une heure et demie.

— Alors ça peut être lui.

— Pas obligatoirement. Il a pu monter la voir, la trouver morte et repartir ventre à terre.

Un léger bourdonnement fit lever la tête aux deux hommes. Ce bruit venait de la sonnerie du téléphone que Donovan alla examiner.

— Regardez! On a amorti la sonnerie.

Adams avait décroché le récepteur. Donovan se retourna vers lui, le vit froncer les sourcils puis annoncer :

— Ici le lieutenant Adams de la police municipale. Qui est à l'appareil?

Donovan entendit le dé clic à l'autre bout du fil et Adams, remettant le récepteur en place et haussant les épaules, remarqua :

— Un de ses habitués, je suppose. Il a raccroché en vitesse.

Donovan sauta sur l'appareil et dit très vite à la téléphoniste :

— Ici la police. Retrouvez la provenance de cet appel et magnez-vous!

Adams eut un regard désapprobateur.

— En voilà une idée! Vous ne vous imaginez tout de même pas que l'assassin s'amuse à téléphoner ici, non?

— Je veux savoir qui a appelé, dit Donovan avec obstination.

La téléphoniste revint en ligne :

— L'appel provient d'une cabine publique à la Banque nationale de l'Ouest.

— Merci, frangine! dit Donovan.

Et il raccrocha.

Il revint examiner la sonnette.

— Qui a bien pu l'emmitoufler? Elle ou l'assassin?

Haussant la voix, Adams appela Fletcher :

— Avez-vous vu s'il y avait des empreintes sur le téléphone? demanda-t-il à Fletcher apparu sur le seuil de la porte.

— Il n'y en a pas.

— Vous aviez remarqué qu'on l'avait bloqué?

— Bien sûr, mais je n'y ai pas attaché d'importance.

— Ça ne m'étonne pas de vous, dit Adams écœuré. Alors pas la moindre empreinte?

— C'est donc le meurtrier qui l'a fait, conclut Donovan. Elle aurait laissé des empreintes.

Adams congédia Fletcher d'un geste de la main.

— Tâchez donc de savoir si quelqu'un a entendu le téléphone sonner dans la soirée.

— Je vais à la banque, dit Donovan, des fois que quelqu'un aurait repéré notre correspondant.

— Pourquoi diable?

— Cette fille ne faisait pas le trottoir. Elle avait ses habitués. Des types qui refilaient son adresse à leurs copains. Plus j'en interrogerai, plus j'aurai de chances de retrouver notre gaillard au complet gris.

Adams haussa les épaules.

— Après tout, c'est peut-être une idée!

Donovan sortit en hâte et descendit l'escalier en songeant qu'il allait enfin obtenir un indice. Il ne souhaitait rien d'autre. Avec un peu de chance, il arriverait à démêler cette affaire et quant à Adams, à ce moment-là, il lui cracherait dans la gueule.

Le directeur de la police, Paul Howard, assis à son grand bureau d'acajou, un cigare planté entre ses

dents blanches et solides, paraissait extrêmement ennuyé.

Howard avait cinquante-quatre ans. L'ambition se lisait sur son visage dur et hâlé. Il grimpait laborieusement les échelons de la carrière politique, comptant bientôt se faire nommer juge, puis se faire élire sénateur. Il exécutait docilement ce que lui commandait un certain organisme politique, à condition que les bénéfices fussent en rapport avec les services rendus.

Il était bien placé pour les rendre, ces services, et avait acquis une fortune considérable, grâce aux tuyaux financiers que lui donnaient quelques personnages peu recommandables sur la corruption desquels il fermait providentiellement les yeux. Ainsi la combine régnait en maître dans le gouvernement du comté.

Dans un fauteuil, près de la fenêtre, se prélassait le capitaine de police, Joe Motley, beau-frère de Howard, les jambes allongées, le cigare à la main, sans la moindre expression sur son visage flasque et coupé-rosé.

Quand Howard avait été promu au poste qu'il occupait, Motley avait senti qu'il risquait de perdre sa place. Mettant à profit l'intérêt que portait Howard aux personnes du sexe jeunes et jolies, Motley lui avait fait épouser sa plus jeune sœur, Gloria. Depuis, Motley était devenu « tabou ».

Adams qui connaissait la situation et qui se trouvait à ce moment assis en face du chef de la police, se disait que si Motley sautait, il serait appelé automatiquement à le remplacer. Il attendait patiemment, depuis des mois, l'occasion de se débarrasser aussi bien de Motley que de Donovan et, tout en prêtant l'oreille aux propos de Howard, il cherchait dans son esprit le moyen de se servir du meurtre de Fay Carson pour mettre le feu aux poudres.

Howard, furieux, disait d'une voix sourde :

— Il faut liquider ça en vitesse! Mettez tout le monde sur l'affaire pour coincer l'assassin. Un immeuble plein de prostituées! Bon Dieu de bon Dieu! Vous qui prétendiez qu'il n'y avait pas un bordel dans cette ville!

Motley sourit, découvrant ses dents jaunies par le tabac :

— Les bordels, ça a toujours existé, dit-il. On les ferme et ils se rouvrent.

— Pourquoi n'avez-vous pas fermé celui-là? demanda Howard.

Motley le considéra avec stupeur :

— Vous n'allez pas me dire que vous ne le savez pas! C'est un des immeubles d'O'Brien.

Howard rougit, pâlit, jeta un coup d'œil rapide sur Adams absorbé dans la contemplation de ses chaussures. Son visage n'avait pas bougé d'un trait et Howard se sentit rassuré. Ou bien Adams n'avait pas entendu la remarque de Motley, ou alors le nom d'O'Brien ne lui disait rien.

Mais le nom d'O'Brien était plein de signification pour Adams. Il savait qu'O'Brien subventionnait la coterie. Ainsi donc O'Brien était propriétaire du 25, Lessington Avenue! Adams se demandait avec un frisson si le scandale qu'il espérait depuis des mois n'allait pas éclater à cette occasion. S'il surprenait Motley en train de « dédouaner » O'Brien, il pouvait déclencher l'explosion tant espérée.

Howard étouffait de rage. Qu'est-ce que ce bavard avait besoin de dégoïser sur O'Brien, en présence d'Adams? Adams était un bon officier de police, qui faisait consciencieusement son travail, mais qui ignorait tout de la politique.

Howard lui-même était consterné en apprenant que le numéro 25 de l'Avenue Lessington appartenait à O'Brien. Si les journaux en avaient vent, le gouverne-

ment allait être sérieusement compromis. La moindre indiscretion risquait de provoquer une enquête. Il fallait donc régler cette affaire et trouver l'assassin au plus vite.

— Où en êtes-vous? demanda-t-il à Motley.

Motley désigna vaguement Adams.

— C'est lui qui s'en occupe. Vous faites bien des histoires pour une putain. Ça n'intéresse personne.

— Vous verrez demain en lisant les journaux si ça n'intéresse personne! reprit Howard d'un air farouche. Avez-vous une piste? demanda-t-il à Adams.

— La description d'un type qui peut avoir fait le coup. Donovan s'en occupe.

— Donovan! Pourquoi pas vous? cria Howard avec violence. Donovan! (Il se ressaisit.) Evidemment, Donovan est très bien pour les affaires courantes, mais le travail rapide n'est pas son fort. Je compte sur vous pour démêler cette affaire, Adams. Menez votre propre enquête sans vous occuper de ce que peuvent faire Motley et Donovan. Trouvez-moi l'assassin et arrêtez-le. Il y aura sans doute des remaniements dans la maison d'ici peu et si votre enquête aboutit rapidement, vous n'aurez qu'à vous en féliciter.

Les deux hommes se dévisagèrent. La figure émaciée d'Adams n'exprimait rien, mais, intérieurement, pour la première fois, il sentait monter en lui une lueur d'espoir.

— J'aimerais avoir un rapport sur les activités clandestines de cette ville. Prenez quelqu'un pour faire le travail de défrichage et concentrez-vous sur le crime qui nous occupe. Je veillerai à ce que vous ayez des doubles de tous les comptes rendus de Donovan. Et maintenant passez à l'action!

— Vous en aurez, dit Adams en quittant la pièce.

Durant quelques instants, Howard demeura assis. les

yeux fixés sur son buvard. Enfin il se leva et se dirigea vers la porte qu'il entrouvrit.

— Je vais à l'hôtel de ville, dit-il à sa secrétaire. Je serai de retour dans une heure.

Il referma le battant, mit son chapeau, gagna la porte qui donnait sur son escalier particulier et se précipita dans la rue.

II

Depuis trois ans, Sean O'Brien était l'éminence grise de la politique régionale. Il avait fait son entrée en scène à une époque où l'un des partis était en pleine déconfiture, mais, grâce à ses énormes ressources financières, il l'avait renfloué, lui insufflant une vie nouvelle.

Ce parti avait à sa tête Ed Fabian, un politicien gras, jovial, dénué d'idéalisme. Lorsque O'Brien avait proposé ses millions, il les avait acceptés, sans s'inquiéter de l'origine des fonds, ni de ce qu'on exigerait de lui en retour. Le désir d'O'Brien de rester dans l'ombre aurait pu éveiller les soupçons de Fabian, mais il avait besoin d'argent pour remettre sur pied son parti et il avait compris que la curiosité ne pouvait que le desservir.

Fabian à présent n'était plus qu'un homme de paille, mais, en vieillissant, il avait perdu de sa combativité, si tant est qu'il en ait jamais eu, et, du moment que l'argent abondait, il acceptait sans discussion les directives d'O'Brien.

S'il avait appris qu'O'Brien avait amassé son immense fortune dans le trafic international de la drogue, il eût éprouvé un rude choc.

L'ancien gang d'O'Brien était dissous, mais grâce à

sa prudence et à son souci de rester systématiquement dans l'ombre, O'Brien avait réussi à fuir l'Europe en emportant ses millions, alors que ses hommes de main purgeaient en France des peines de travaux forcés.

Venu à Flint City, en Californie pour se retirer des affaires et jouir de sa fortune, il en eut vite assez de la vie inactive et décida de s'intéresser à la politique. Après avoir étudié les partis en présence dans la circonscription, il nota la faiblesse de celui que dirigeait Fabian, s'y introduisit et en acheta le contrôle.

Malgré ses constantes précautions, à l'époque où il était maître du gang de la drogue, il n'avait pu éviter de se trouver en contact avec certains trafiquants. L'un d'entre eux, qui purgeait en France une peine de vingt ans, avait parlé, de sorte que la police des stupéfiants qui recherchait O'Brien, possédait de lui un vague signalement. Il évitait donc la publicité sous toutes ses formes. Pour peu qu'une photo quelconque paraisse dans la presse locale et tombe sous les yeux d'un inspecteur débrouillard, O'Brien n'y coupait pas de vingt ans de travaux forcés.

Après trois années de sécurité, cet état de choses ne lui pesait pas outre mesure. Menant une vie calme et retirée, il s'amusait à contrôler les activités d'une ville prospère, sans laisser deviner aux électeurs que c'était lui qui, dans une certaine mesure, régentait leur existence.

Il possédait une villa luxueuse, entourée d'un jardin d'agrément qui descendait en pente douce jusqu'au fleuve. Des murs très hauts entouraient cette résidence et la dissimulaient totalement aux regards des curieux.

Au volant de sa puissante voiture, Howard mit vingt minutes à atteindre la propriété. En s'engageant dans l'allée circulaire, que bordaient des plates-bandes de superbes dahlias aux couleurs vives, Howard remarqua tout un bataillon de jardiniers chinois occupés à

entretenir le vaste et merveilleux jardin. Mais ce matin, Howard avait d'autres préoccupations en tête que les fleurs et les arbres. Soupçonnant l'origine peu avouable des millions d'O'Brien, il évitait généralement de se faire voir en sa compagnie, hors de la présence d'autres membres de son parti. Mais ce matin les choses qu'il avait à lui dire était trop confidentielles pour être transmises par une ligne téléphonique, au risque d'être interceptées.

Il s'arrêta devant le perron ensoleillé, sortit de sa voiture, monta rapidement les marches et sonna.

Le valet d'O'Brien, Sullivan, un ancien lutteur, en veste blanche et pantalon noir, vint lui ouvrir. Il parut surpris.

— M. O'Brien est-il là? demanda le visiteur.

— Certainement, dit Sullivan en s'effaçant pour le faire entrer, mais il est occupé.

En entrant, Howard entendit chanter une femme quelque part dans la maison et crut tout d'abord qu'O'Brien écoutait la radio. Cette voix de soprano léger avait une telle qualité que même Howard qui n'y connaissait rien la trouva extraordinaire.

— Voulez-vous lui dire que c'est important.

— Allez le lui dire vous-même, patron, répondit Sullivan. Pour rien au monde je n'irais interrompre les gloussements de la poule.

Et lui indiquant du geste le couloir qui aboutissait au grand salon :

— Allez-y et bon courage!

Howard suivit rapidement le couloir et s'arrêta sur le seuil du vaste salon aux portes grandes ouvertes.

O'Brien, bien calé dans un fauteuil, les mains croisées sur la poitrine, avait les yeux fermés.

Derrière le piano à queue, près de la baie vitrée, aux panneaux ouverts, se tenait une fille grande et mince, merveilleusement belle, blonde avec de grands

yeux verts, au nez fin, aux pommettes hautes, à la bouche sensuelle, vêtue d'un sweater de cachemire blanc et d'un pantalon à carreaux bleus et blancs.

Elle chantait d'une voix suave et nuancée un air que Howard reconnut vaguement. Immobile, le cœur battant, il l'observait. Jusqu'à présent, il avait considéré sa femme Gloria comme la plus belle de toutes, mais celle-ci la dépassait en beauté.

A la fin d'un arpège monté sans effort et au moment d'atteindre la note la plus haute, la fille l'aperçut, sursauta, détona, enleva ses mains du clavier.

O'Brien ouvrit les yeux, fronça les sourcils :

— Qu'est-ce qui t'arrive? dit-il en se tournant vers elle.

Mais, suivant la direction de son regard, il aperçut à son tour Howard.

— Excusez-moi de vous déranger, dit Howard, en s'avançant dans la pièce. J'ai un mot à vous dire.

O'Brien se leva sans manifester la moindre surprise de la visite de Howard qui pourtant ne devait pas manquer de le déconcerter.

— Vous n'auriez pas dû vous montrer avant la fin du morceau, dit-il en s'avançant pour lui serrer la main. Tant pis! La musique n'a jamais été votre fort. Monsieur le directeur, je vous présente Miss Dorman qui sera bientôt ma femme.

La jeune fille se leva, s'approcha, entrouvrant en un sourire ses lèvres généreusement peintes, mais l'appréhension se lisait dans son regard. Howard eut l'impression bizarre qu'il lui faisait peur.

— Votre femme? dit-il étonné. Mais je ne savais pas. Mes félicitations. (Il prit la main gracieuse et fraîche qu'elle lui tendait et sourit à O'Brien.) Je me demandais justement si vous alliez rester célibataire toute votre vie.

— J'avais tout le temps, dit O'Brien, en passant le

bras autour de la taille de la jeune fille. Et si j'ai attendu, vous avouerez que ça en valait la peine! Gilda, M. Howard est quelqu'un de très important et je tiens à ce que vous soyez bons amis.

— Tu sais bien, Sean, qu'à présent tous tes amis sont aussi les miens.

— Belle déclaration de principe, dit Sean en riant. Alors pourquoi y en a-t-il que tu regardes de travers?

Puis, se tournant vers Howard :

— Qu'est-ce que vous buvez?

— Eh bien... dit Howard en regardant Gilda, puis O'Brien. Je suis venu pour une petite affaire...

— Elle va vous bénir! Tu entends ça, chérie? Une affaire...

— C'est sur cette réplique-là que je sors, dit Gilda en se dégageant de l'étreinte d'O'Brien. Ne sois pas trop long, Sean.

Souriante, elle gratifia Howard d'un regard bref et perçant et quitta la pièce.

Howard la suivit des yeux, ébloui par la perfection des formes que révélaiient le sweater et le pantalon.

— Elle est formidable, hein? dit O'Brien qui connaissait la passion de Howard pour les jolies filles. Et quelle voix! (Il alla à l'armoire à liqueurs et versa deux whiskies.) Pensez que lorsque je l'ai découverte, elle chantait du swing dans une boîte de nuit. Avec sa qualité de voix, je l'ai engagée à travailler sérieusement. Elle en est à Mozart à présent. Francelli l'a entendue et il en est entiché. Il dit qu'elle a l'étoffe d'une grande chanteuse d'opéra.

Howard prit le verre qu'O'Brien lui tendait et s'assit. Il leva le regard sur son hôte.

« Belle prestance, pensa-t-il. Il doit avoir la quarantaine. Et dire que cette crapule est à la tête d'au moins dix millions de dollars. »

O'Brien était beau dans le genre ténébreux. Ses

sourcils et sa fine moustache lui donnaient une apparence méphistophélique.

— Qu'est-ce qui vous taquine? demanda-t-il en s'asseyant sur le bras d'un fauteuil et en balançant un pied magnifiquement chaussé.

— Vous a-t-on parlé du 25, Lessington Avenue? demanda Howard.

O'Brien leva le sourcil droit.

— Pourquoi?

— On m'a dit que l'immeuble était à vous.

— Et puis?

— Hier soir une prostituée y a été assassinée. Et quatre autres appartements dans la maison sont occupés par des femmes de mauvaise vie.

O'Brien but une gorgée, posa son verre, alluma une cigarette. Son visage n'exprimait rien, mais Howard le connaissait assez pour savoir que son esprit travaillait.

— Ne vous inquiétez pas de ça, dit finalement O'Brien. J'en fais mon affaire. Qui était la fille?

— Elle s'appelait Fay Carson.

— La presse sait quelque chose?

Howard secoua la tête.

— Elle ne sera mise au courant que dans une heure ou deux. J'ai préféré en parler avec vous d'abord de façon à ne pas nous attirer d'ennuis.

— Qui vous a dit que l'immeuble m'appartenait?

— Motley.

— Il parle trop.

Howard avala une longue gorgée. Il avait besoin d'un stimulant. Voilà qu'O'Brien, déjà suspect par ses millions dont on ignorait la provenance, admettait à présent en toute tranquillité posséder une maison de passe.

— Vous saviez de quoi vivaient ces femmes? demanda Howard.

O'Brien fronça les sourcils.

— Naturellement. Faut bien qu'elles demeurent quelque part. En plus, elles ne lésinent pas sur le prix du loyer.

Il se leva, s'approcha du téléphone et composa un numéro. Au bout d'un instant, il dit dans le récepteur :

— Tux est là?

Il attendit, puis reprit :

— Tux? J'ai un boulot pour toi, c'est urgent. Va tout de suite au 25, Lessington Avenue et vide toutes les poules que tu y trouveras. Fous-les toutes à la porte. Il y en a quatre. Quand elles auront débarrassé le plancher, installe-moi des gens respectables dans leurs appartements : des vieilles filles de préférence. Je veux que ce soit fait dans les deux heures. Tu m'as bien compris?

Il remit le récepteur en place et revint s'asseoir.

— Voilà. C'est réglé. Quand les fins limiers de la presse s'amèneront, ils trouveront un immeuble tellement respectable qu'ils seront obligés d'ôter leur chapeau et de s'essuyer les pieds.

Howard le considérait avec un malaise grandissant. C'était trop facile, avec ces procédés de gangster.

— Jamais je n'aurais eu l'idée de faire une chose pareille! dit-il lentement.

O'Brien haussa les épaules.

— Vous avez d'autres chiens à fouetter. Moi, ma grande spécialité, c'est de me tenir à l'abri des ennuis.

Après avoir donné un cigare à Howard et avoir allumé le sien, il reprit :

— Maintenant parlez-moi de cette fille. Qui est l'assassin?

— Nous n'en savons rien. Il n'a pas laissé de traces. Elle devait le connaître, car il l'a frappée de face, avec un pic à glace et personne ne l'a entendue crier.

— Qui mène l'enquête?

— Donovan, mais j'ai dit à Adams de chercher de son côté. Donovan a le signalement d'un type qui peut avoir fait le coup.

— Comment est-il, ce signalement?

— Très incomplet : un homme jeune, la trentaine, brun, beau garçon avec un complet et un feutre gris.

— On n'ira pas loin avec ça, dit O'Brien en rapportant deux verres pleins.

— Ça vaut mieux que rien du tout, dit Howard en acceptant son verre. Ces histoires-là sont toujours dures à démêler.

O'Brien se rassit.

— Burt va vouloir en profiter pour nous embêter. Vous en avez parlé à Fabian?

— Pas encore. Il ne peut rien faire. C'est à moi de jouer. Si je mets la main sur l'assassin, tout ira comme sur des roulettes. Ce qui m'ennuyait, c'était la maison de passe.

— Merci de me le rappeler, fit O'Brien en souriant. Je le sais aussi bien que vous.

Puis, se levant :

— Je ne voudrais pas vous mettre à la porte, mais j'ai beaucoup à faire ce matin. Tenez-moi au courant. Envoyez-moi copie de tous les rapports de police ayant trait à cette affaire. J'aimerais les avoir sitôt tapés, si vous voulez bien me les faire porter.

Howard hésita.

— Les rapports ne doivent pas quitter les locaux de la police. C'est contraire à tous les règlements. Le mieux serait que je vous tienne personnellement au courant.

— Je tiens à avoir les rapports, articula posément O'Brien, avec un sourire figé.

— Très bien, j'arrangerai ça, fit Howard avec un petit geste de la main.

— Merci. Prévenez Fabian que Burt prépare à coup

sûr une offensive. Que la presse parle de la fille. Présentez-la comme une entraîneuse de boîte de nuit.

— Entendu.

O'Brien reconduisit Howard à la porte d'entrée.

— Croyez-vous que Donovan soit suffisamment qualifié pour mener à bien cette affaire?

— Adams s'en occupe également.

— Oui... Adams. C'est un flic intelligent. Bon, merci de votre visite. Et j'attends les rapports.

O'Brien, sur le seuil de sa villa, regarda Howard s'éloigner au volant de sa voiture, puis il ferma lentement la porte et demeura immobile, l'air pensif.

Gilda, qui l'observait par la porte entrouverte de la bibliothèque, frissonna d'appréhension devant le rictus féroce qui déformait ses lèvres.

Le détective Dave Duncan colla une cigarette sur sa lèvre inférieure, gratta une allumette et, protégeant la flamme au creux de ses deux mains, regarda le sergent Donovan qui, de l'autre côté du bureau, mastiquait un sandwich au jambon, le visage assombri par la réflexion.

Duncan, qui désespérait de jamais monter en grade, reprenait courage depuis qu'il travaillait avec Donovan sur cet assassinat. Non qu'il prît Donovan pour un aigle, mais une affaire criminelle offre une chance d'avancement à celui qui sait faire travailler ses méninges.

— Le vieux schnock jure ses grands dieux qu'il avait un registre sur lequel il marquait le numéro de toutes les voitures dont on lui confiait la garde. Or, le registre a disparu.

Donovan rota discrètement, rapprocha sa tasse de café et prit une cigarette.

— Il n'est pas parti tout seul, ce registre, dit-il. Il faut bien qu'il soit quelque part.

— Le type au costume gris peut avoir mis la main dessus, fit Duncan. Il est entré dans la baraque pour parler avec le vieux. Il a pu savoir que son numéro était porté sur le cahier, alors il l'a fauché.

Donovan hocha la tête :

— Ce type au costume gris m'a tout l'air d'être notre client. Pourquoi aurait-il donné au gardien un faux numéro, s'il ne cherchait pas à se cacher? Nous n'avons pas perdu notre journée, Duncan, nous en savons assez sur le bonhomme pour l'arrêter, à condition bien sûr, de mettre la main dessus.

— J'ai l'impression, dit Duncan, que Darcy nous cache quelque chose. Il doit le connaître.

Donovan haussa les épaules.

— Si Darcy ne veut rien dire, il n'y a aucun moyen de le faire parler. Il faut que nous retrouvions les michés qui venaient chez elle, ses amis, ses protecteurs. Elle devait connaître une flopée de types qui venaient plus ou moins régulièrement. Nous allons retourner voir ce gros type à la banque, celui qui m'a menti au sujet de la cabine téléphonique.

— La banque est fermée à cette heure-ci, dit Duncan.

— Le veilleur de nuit saura peut-être son adresse. Allons-y!

Mais le veilleur de nuit ne savait pas l'adresse de Parker. Il ne connaissait même pas Parker.

— Quand je prends mon service, il n'y a plus personne ici, dit-il. On vous dira ça demain matin.

— Donnez-moi l'adresse du directeur, fit Donovan d'un ton coupant. C'est urgent!

— Je ne l'ai pas, répliqua le veilleur de nuit. Pour toucher quelqu'un de la direction, il faut s'adresser à M. Holland, le caissier principal.

— Ça va, dit impatiemment Donovan. Donnez-nous son adresse et grouillez-vous. Je suis pressé.

Le veilleur de nuit griffonna l'adresse sur un bout de papier et les deux détectives regagnèrent leur voiture.

Ils n'eurent aucun mal à trouver la rue, et s'arrêtèrent devant le coquet petit pavillon.

— Voilà des rosiers bien soignés, dit Duncan qui jardinait à ses heures. Dommage qu'il n'entretienne pas mieux sa pelouse. Ça me fait penser qu'il va falloir que je tonde la mienne.

— Occupez-vous de votre boulot! grogna Donovan.

Il posa son pouce sur le bouton de sonnette et appuya pendant quelques secondes. Ils attendirent un bon moment, mais comme Donovan allait resonner, la porte s'ouvrit. Il reconnut le grand type qui était à côté de Parker à la banque. « Mort de peur, pensa Donovan avec un plaisir sadique. Marrant! Il suffit que j'appuie sur un bouton de sonnette pour flanquer les foies à toute une maisonnée. »

Avançant sa lourde mâchoire, il demanda agressivement :

— C'est vous, Holland?

Ken acquiesça en silence.

Dunca, intrigué, l'observait, tout en pensant : « Il ne serait pas plus affolé, s'il avait cambriolé la banque et s'il cachait chez lui le produit du vol. Qu'est-ce qu'il peut bien avoir? »

— Je veux parler à Parker. Où habite-t-il? demanda Donovan.

Ken ouvrit et referma la bouche, mais ne parvint pas à articuler le moindre son. Il avait les yeux rivés sur Donovan.

— Où habite-t-il? répéta Donovan, en haussant la voix.

Ken fit un effort, avala, et dit :

— La rue d'après : 145, Marshall Avenue.

Duncan prit son calepin et y inscrivit l'adresse.

— Vous a-t-il dit quelque chose, quand il est allé appeler sa femme au téléphone?

— Non, il ne m'a rien dit.

— Mais vous l'avez vu aller à la cabine téléphonique?

— Oui, je l'ai vu.

— Quelle heure était-il?

— Je n'ai pas fait attention.

Donovan le foudroya du regard, puis se tournant d'un air dégoûté vers Duncan, il lui dit :

— Venez! Nous perdons notre temps.

Il descendit l'allée à grands pas, ouvrit brutalement la grille et regagna la voiture.

Duncan le suivit. A la porte, il se retourna. Ken, figé sur le seuil de sa maison, les regardait partir. Voyant que Duncan l'observait, il rentra précipitamment et referma vivement la porte.

III

Quand la voiture du directeur de la police eut disparu au bout de l'allée, Sean O'Brien revint lentement s'asseoir dans le salon. Au bout d'un moment, Gilda l'y rejoignit.

— Oh! il est enfin parti! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce qu'il voulait, Sean?

Sean saisit la main de Gilda, la fit asseoir sur le bras de son fauteuil, et la prit par la taille.

— C'est la première fois qu'il vient ici. Un drôle de type. (Il appuya la tête contre le bras de Gilda.) Il m'apportait de mauvaises nouvelles.

Le corps de Gilda se raidit.

— Tu te rappelles Fay Carson? poursuivit-il, le regard sur elle.

Les fines narines de la femme se contractèrent et son regard se durcit :

— Oui. Qu'est-ce qu'elle a?

— Elle était la maîtresse de ton frère, non?

Elle accusa le coup.

— Pourquoi ramener ça sur le tapis? C'est de l'histoire ancienne.

Il se leva brusquement et s'éloigna d'elle, les mains dans son dos, l'air dur et décidé.

— Pas si ancienne que ça. Avant de parler davantage de Johnny, mettons les choses au point. Je n'ai

pas besoin de te dire que je suis fou de toi et que pour toi je ferai n'importe quoi. Nous serons bientôt mariés. Mais, comme tu le sais, je dirige les affaires municipales et la politique est un vilain jeu, où chacun guette l'occasion d'égorger l'autre. Il n'y a rien de tel pour renverser un organisme politique qu'un gros scandale qui défraye la chronique. Les électeurs en prennent bonne note, tu comprends?

Perchée sur le bras du fauteuil, elle l'écoutait, attentive, pâle, effrayée, ses mains nerveuses jointes entre les cuisses serrées.

— Je ne vois pas le rapport avec Johnny.

Il la regarda bien en face :

— Je viens de te dire que Howard m'a apporté de mauvaises nouvelles : Fay Carson a été assassinée la nuit dernière.

Un silence pesant s'établit. Enfin, O'Brien reprit :

— Sais-tu que Johnny est revenu hier soir? Un de mes hommes l'a aperçu au Paradise Club. Il est allé te voir?

Elle hésita, puis acquiesça, sans le regarder.

— Je savais qu'il était en ville, dit-elle, les yeux baissés.

— Tu crois qu'il l'a tuée? demanda O'Brien sans se troubler.

Elle leva la tête, les yeux agrandis.

— Sûrement pas! Comment peux-tu dire une chose pareille?

Sa véhémence n'était pas convaincante. Ils se regardèrent et Gilda détourna les yeux, une fois de plus.

— Jouons franc jeu, mon petit, dit O'Brien. Tu sais aussi bien que moi pourquoi je te demande ça. Avant d'être enfermé dans cet asile, il l'a menacée de la tuer et il n'est pas sorti depuis deux heures qu'elle est assassinée. Regardons les choses en face.

Gilda ne broncha pas. Il vit qu'elle s'efforçait de contenir son émotion et, s'approchant, il la serra dans ses bras.

— Allons, ne te démonte pas. Tu n'es pas seule pour affronter ce coup dur. Je suis là. Et il y a peu de chose dont je ne viens pas à bout.

— Ce n'est pas lui, dit-elle dans un souffle. Il est incapable de faire une chose aussi horrible!

Connaissant Johnny, O'Brien trouvait au contraire que cela lui ressemblait bien.

— C'est ton opinion, dit-il avec douceur, parce qu'il est ton frère et que tu l'aimes. Mais imagine ce que vont penser les autres, avec la mauvaise réputation qu'il a déjà...

— Je te dis que ce n'est pas lui! cria-t-elle en se levant pour le regarder bien en face. On dirait que tu as des preuves. (Elle porta la main à sa bouche.) Ce type de la police ne le soupçonne pas quand même?

— Il ne soupçonne même pas l'existence de Johnny.

— Alors pourquoi tu me dis tout cela?

— Tu ne l'as pas vu hier soir?

— Non. Il m'a téléphoné.

— Et tu me l'as caché.

— J'aurais dû t'en parler, mais il m'a demandé de ne pas le faire. Il voulait de l'argent pour aller à New York. Je parlais pour le casino au moment où il a appelé. Je lui ai dit de venir me retrouver là-bas et je lui ai promis d'apporter la somme dont il avait besoin. Mais il n'est pas venu. Il a dû trouver l'argent ailleurs.

— Chez Fay?

— Non! Il ne savait pas son adresse et il n'aurait pas accepté d'argent d'elle. Il n'a pas été chez Fay hier soir.

— Souhaitons-le! dit gravement O'Brien. Alors, tu ne l'as pas vu?

— Non.

Il était assez perspicace pour se rendre compte qu'elle lui mentait. Elle l'avait vu et elle était convaincue, tout comme lui, que Johnny avait assassiné Fay.

L'affaire était sérieuse. Il fallait à tout prix éviter que Johnny tombât entre les mains de la police. Son action devait être aussi prompte qu'efficace. Où se trouvait Johnny?

— Alors, tu crois qu'il est parti pour New York? demanda-t-il d'un ton détaché, en l'observant avec attention.

— Oui. J'aurai bientôt de ses nouvelles, j'en suis sûre, dit Gilda sans le regarder.

— Je vois.

Elle lui mentait encore. Il lui vint subitement à l'idée qu'elle cachait son frère. Il devait être chez elle en ce moment.

— Du moment qu'il est parti... dit-il. (Puis, regardant son bracelet-montre.) Zut! J'ai un coup de téléphone à donner. Attends-moi. J'en ai pour une minute.

Il quitta la pièce pour s'enfermer dans la bibliothèque. Il composa un numéro sur le cadran et prononça à voix basse :

— Passez-moi Tux.

Au bout d'un instant, une voix dure et râpeuse répondit :

— Oui, patron.

— Tu t'es très bien débrouillé au 25 Lessington Avenue, je vais te donner un autre boulot. Va au 45, Macdox Court, chez Miss Dorman. Tu vas jeter un coup d'œil, sans te faire repérer. Je crois que Johnny Dorman est là-bas. S'il y est, tu l'enlèves et tu le caches dans un endroit sûr. Ce ne sera pas tellement facile, mais

tu en as vu d'autres. Emmène Whitey : le gars n'est pas commode.

— Je vais m'en occuper, dit Tux.

— Transporte-le dans un endroit où je puisse le retrouver facilement. Que personne ne le voie. Et ne le bouscule pas trop. En tout cas, ne le cogne pas sur la tête, il n'a pas le plafond bien solide.

— Faites-moi confiance, dit Tux. Je vous rappellerai.

O'Brien raccrocha, alluma une cigarette et revint au salon.

En voyant les yeux de Gilda, il comprit qu'elle avait pleuré et vint s'asseoir près d'elle sur le divan.

— Il ne faut pas te frapper comme ça, dit-il avec douceur. Mais j'ai besoin de savoir ce qui s'est passé entre Fay, toi et Johnny. J'ai des ennemis, ils savent que nous allons nous marier. S'ils peuvent coincer Johnny, ils feront de leur mieux pour me mettre dans le bain. Dis-moi ce qu'il y a eu entre vous?

— Si tu as des ennuis à cause de Johnny, tu n'as qu'à ne pas m'épouser, Sean.

— Je t'épouserai, dit O'Brien en la regardant fixement. C'est à peu près la seule chose dont je sois sûr. Mais je tiens à éviter les histoires, et c'est pour cela que je te demande de me mettre au courant.

Elle haussa les épaules.

— Naturellement. C'est une histoire sordide, mais je n'ai rien à te cacher. Fay et moi, nous étions de bonnes amies et nous habitions ensemble. Je faisais un tour de chant et elle faisait un numéro de danse avec son partenaire, Maurice Yarde. Elle était folle de lui. Il était égoïste et dénué de scrupules. Un jour elle l'a amené chez nous et me l'a présenté. Il s'est mis à me faire du plat. Fay n'a jamais voulu croire que je ne l'encourageais pas et elle a commencé à me faire des scènes. J'ai alors déménagé, mais il n'a pas renoncé

à moi pour autant. Il a continué de me poursuivre. Finalement, j'ai quitté la ville. Il a été tellement furieux contre Fay qu'il l'a plantée là avec son numéro de danse et il est parti à son tour. Quand j'ai appris qu'il n'était plus là, je suis revenue. Mais Fay ne voulait plus me voir et, pour tout dire, je n'en ai pas été fâchée, car elle avait mal tourné entre-temps. Elle avait lâché la danse pour vivre de ses charmes. Un jour, elle a rencontré Johnny. Il revenait de la guerre où il avait dérouillé terriblement. Ça l'avait complètement désaxé. Il buvait trop et se mettait dans des rages violentes. J'étais seule à pouvoir le calmer. Il est tombé amoureux fou de Fay et elle a pensé pouvoir se rabibocher avec moi, grâce à lui. Il s'était mis dans la tête de l'épouser. Un jour un de ses copains lui a donné la carte de Fay. Il lui a dit que c'était une bonne partenaire pour passer la nuit. Johnny s'est précipité chez Fay et l'a à moitié assommée. Si Sam Darcy n'était pas arrivé, il l'aurait tuée. Sam l'a maîtrisé et m'a envoyé chercher. J'ai fait admettre Johnny dans un asile. Tu connais la suite de l'histoire.

O'Brien se frotta la joue :

— Sam Darcy est donc au courant.

— Il sait que Johnny l'a battue et a menacé de la tuer.

— Crois-tu que Johnny soit allé chez lui hier soir? Darcy sait-il que Johnny est revenu?

— Je l'ignore.

— Bon, dit O'Brien. Je sais maintenant à quoi m'en tenir. Par contre, Howard m'a dit qu'ils avaient le signalement d'un type qu'on avait vu quitter l'appartement de Fay vers l'heure du crime. Il ne ressemble pas à Johnny.

— Mais je t'ai déjà dit que Johnny n'est pas dans le coup.

— Peu importe ce que toi ou moi pouvons penser. En fait il l'a menacée avant d'être interné et, à peine

est-il sorti, on la trouve assassinée. Pourvu qu'ils attrapent ce grand type brun en costume gris! C'est notre seul espoir.

— La police le trouvera sûrement, dit Gilda pleine d'espoir.

— C'est à souhaiter.

Puis, avec un sourire torve :

— Oublions tout cela, c'est l'heure du déjeuner.

Elle secoua la tête.

— Je veux rentrer chez moi, Sean. J'ai à faire.

— Tu vas déjeuner avec moi, dit-il d'un ton ferme.

Et, la prenant par le bras, il s'engagea avec elle dans le couloir qui conduisait à la salle à manger.

Une heure plus tard, quand elle fut partie au volant de sa torpédo grand sport, la sonnerie du téléphone retentit.

O'Brien décrocha.

— Ici, Tux, dit la voix râpeuse. Tout va bien, patron. Il était là et je l'ai embarqué.

Le visage d'O'Brien se fit plus dur.

— Où?

— Sur le *Willow Point*.

— Bon. Je serai là-bas dans une heure, dit O'Brien. Ne le lâche pas, Tux.

Et il raccrocha.

Ken Holland referma la porte d'entrée et revint, les jambes flageolantes, dans le vestibule. Il s'appuya au dossier d'une chaise, de tout son poids. Son cœur battait encore. Il ne pouvait se libérer de la peur qu'il l'avait étreint à la vue des deux policiers débouchant dans son allée.

« Drôle de façon de m'en tirer, pensa-t-il. Ont-ils remarqué mon affolement? Il faut que je me ressaisisse. Si j'ai encore affaire à eux, je me trahirai. »

Il pensa soudain à Parker.

Il fallait l'avertir.

Il se précipita sur le téléphone, composa le numéro sur le cadran, écouta la sonnerie.

« Grouillez-vous! pensait-il fiévreusement. Ils vont être chez vous dans un instant. Répondez donc! »

Il y eut un déclic, puis la voix froide de Mme Parker demanda qui était à l'appareil.

— Kenway Holland. Je voudrais parler à Max.

— Il doit être au jardin. Je vais voir s'il peut venir. Ne quittez pas!

Ken attendit, dévoré par l'inquiétude.

— Vous êtes toujours là? demanda Mme Parker, après une longue attente. Je lui dirai de vous rappeler. Pour le moment, il est en conversation avec deux messieurs que je ne connais pas, mais je ne crois pas qu'il en ait pour longtemps.

— Merci, dit Ken qui raccrocha.

Il s'approcha de l'armoire à liqueurs, se versa un verre de whisky et l'avalait. Il alluma une cigarette et s'assit pour attendre. Il ne pouvait rien faire d'autre.

Qu'allait-il arriver à Parker? Réussirait-il encore à bluffer Donovan? Avouerait-il avoir fréquenté Fay Carson? Dirait-il à Donovan qu'il avait donné à Ken le numéro de téléphone de Fay? Se souviendrait-il que Ken avait un costume gris clair?

Incapable de demeurer en place, alors que son esprit était affolé de terreur, Ken se leva et alla au jardin. Arrivé à la palissade, il inspecta la rue, sans oser, toutefois pousser jusqu'au carrefour pour vérifier si l'auto de la police était encore devant chez Parker. Il avait peur de se faire repérer par les inspecteurs. Au bout d'un moment, il rentra dans le pavillon.

Tout à coup une idée s'empara de son esprit.

Qu'avait-il bien pu faire du calepin subtilisé au gardien du parc à voitures?

Il passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel en se rendant compte qu'il était incapable de se rappeler où était passé ce carnet. Il l'avait complètement oublié.

Il se souvenait de l'avoir glissé dans sa poche de pantalon tout en parlant avec le gardien, mais ensuite, il ne voyait pas ce qu'il avait pu en faire. Il ne l'avait pas laissé dans le costume, en tout cas, car avant de l'emporter chez « Gaza », il en avait vidé toutes les poches.

— Alors où pouvait-il être?

Perdu dans la rue?

Si on le trouvait, on ne manquerait pas de le reconnaître, et on ferait une enquête sur chaque propriétaire de voiture dont le numéro, y compris le sien, figurerait.

Il regardait désespérément autour de lui. S'il l'avait perdu dans le pavillon, Carrie pouvait l'avoir trouvé et mis de côté, selon son habitude. Il se mit à chercher partout, en vain.

Quand il se fut convaincu que le calepin n'était nulle part dans la maison, la nuit tombait déjà. Angoissé, il contempla le désordre de son salon.

Le carnet avait pu tomber de sa poche, pendant qu'il conduisait. Quel imbécile! La première chose à faire aurait été de chercher dans la voiture.

Il sortit et se dirigea vers le garage, lorsqu'il aperçut Parker à la grille. Il s'arrêta net. Parker remontait l'allée dans la pénombre, la tête basse, les épaules voûtées.

— J'ai à vous parler, dit-il en s'approchant de Ken.

— Entrez, fit Ken en le précédant dans le salon où il alluma l'électricité. Excusez ce désordre : je cherchais quelque chose et j'ai tout retourné.

Parker se laissa tomber dans un fauteuil. Sa figure rebondie, rouge à l'ordinaire, était pâle et ses traits affais-

sés; ses mains, posées sur le bras du fauteuil, tremblaient.

— Vous n'auriez pas quelque chose à boire? demanda-t-il.

— Mais certainement, dit Ken qui emplit deux grands verres de whisky. Le flic de tout à l'heure est venu ici me demander votre adresse. J'ai voulu vous téléphoner, mais il m'a devancé.

Parker lui jeta un regard inquisiteur et troublant. Ken lui donna son verre et, mal à l'aise, alla s'asseoir dans un fauteuil.

— Qu'est-ce qui s'est passé? demanda-t-il après un long silence.

— Ils n'ont rien pu tirer de moi, dit Parker d'une voix neutre et sans chaleur. Je m'en suis tenu à ma version. Non sans mal. Le sergent soutenait que je lui mentais et que j'avais appelé Fay. Je lui ai demandé de le prouver. S'il ne m'a pas engueulé, c'était tout juste. Finalement, il m'a dit qu'il ne croyait pas que j'étais le meurtrier — c'était bien aimable de sa part, vous ne trouvez pas? — mais il espérait que je connaîtrais quelques-unes de ses relations. Ne voulant à aucun prix leur dire que je la connaissais, j'ai juré que je ne l'avais pas appelée. Mais lui, il soutenait qu'il n'y avait pas eu d'autre appel provenant de cette cabine à l'heure où j'avais prétendu avoir appelé Maisie. J'ai dit que je pouvais m'être trompé sur l'heure et que j'avais peut-être appelé Maisie plus tôt que je ne le pensais. Alors il a décidé d'interroger Maisie.

Parker but une longue gorgée et se mit à contempler ses pieds.

— J'ai passé dix minutes horribles dans le jardin, en tête à tête avec l'autre policier, pendant que le sergent parlait à Maisie. Elle a été formidable. Elle a dû sentir que je m'étais mis dans de mauvais draps et elle a soutenu mordicus que je l'avais appelée tout de suite après neuf heures et non pas à dix heures. Elle a réussi à

convaincre le sergent qui m'a présenté ses excuses.

Ken se détendit sur son fauteuil :

— Vous m'en voyez ravi...

Parker lui lança de nouveau un regard bizarre, soupçonneux.

— Après leur départ, j'ai tout raconté à Maisie, fit-il avec lenteur. Elle l'a très mal pris.

— Vous lui avez dit que vous alliez chez cette fille?

— Il le fallait bien. Elle savait que j'avais menti au sergent. Je ne pouvais pas la regarder en face et lui mentir à elle aussi. Elle m'a demandé carrément si j'avais fricoté avec Fay. J'ai dit que oui.

Ken sentit que si Anne lui avait posé la même question, il eût été incapable de lui cacher la vérité.

— Je suis désolé...

— Oui. (Parker se passa la main sur la figure.) Elle l'a pris très mal. Naturellement, sa mère a tout entendu et s'en est mêlée. Ça peut briser mon ménage.

— Je ne peux pas vous dire combien je suis navré.

— Je n'ai qu'à m'en prendre à moi. C'est drôle, je me sentais tellement en sécurité avec Fay, tellement à l'abri de tout danger. J'étais fou! (Soudain il releva les yeux et regarda Ken durement.) Assez parlé de moi et de mes ennuis, j'ai autre chose à vous dire. Le sergent m'a décrit l'individu qu'on recherche d'être l'auteur du crime, ça m'a donné à réfléchir.

Il se pencha en avant et poursuivit :

— Etes-vous bien sûr, Holland, de n'être pas allé chez Fay la nuit dernière?

Le cœur de Ken parut s'arrêter, puis il se mit à battre à grands coups. Ken eut l'impression de changer de couleur. Il fit un effort désespéré pour regarder Parker en face, mais n'y parvint pas. Pour dissimuler sa frayeur, il prit une cigarette, l'alluma et dit d'une voix sourde et mal assurée :

— Je ne sais pas où vous voulez en venir, Max.

Je vous ai déjà dit que j'avais passé la soirée ici.

Parker ne le quittait pas des yeux :

— J'ai l'impression que vous mentez, dit-il. Etes-vous allé chez elle?

— Je vous dis que non! cria Ken en se levant.

— Bon Dieu, dit Parker en pâlisant, quand il m'a donné ce signalement qui cadrerait parfaitement avec le vôtre, je me suis demandé si c'était vous, mais je ne parvenais pas à le croire. Maintenant, j'en suis sûr.

La frayeur de Ken était telle qu'il en était oppressé.

— Ils cherchent un grand gaillard brun, beau, d'une trentaine d'années, poursuivit Parker d'une voix aiguë, vêtu d'un complet gris, coiffé d'un feutre gris et propriétaire d'une vieille Lincoln verte. (Il se mit péniblement debout.) Nom de Dieu, c'est bien vous, ça se voit sur votre figure!

Les deux hommes se regardaient en tremblant tous les deux, Ken, de frayeur, Parker, d'horreur.

— Ce n'est pas moi, s'exclama Ken. Il faut me croire, Max, je vous jure que ce n'est pas moi.

— Je ne veux rien entendre, dit violemment Parker. Je ne sais pas ce que vous avez fait, mais, en tout cas, laissez-moi en dehors de tout cela. Vous avez compris? Je vous ai donné son numéro de téléphone, mais, pour l'amour du ciel, n'allez pas le raconter à la police. Vous avez déjà ruiné mon foyer. Si on apprend que je vous ai donné son numéro de téléphone, je perdrai ma situation. Les journaux me traîneront dans la boue. Ne me mêlez pas à cette histoire!

— Je vous dis que ce n'est pas moi, fit Ken en s'accrochant au bras de Parker. Il faut me croire.

Parker dégagea son bras d'une secousse et recula d'un pas.

— Peu importe que je vous croie coupable ou non. La police en décidera. Tôt ou tard, elle vous mettra la main dessus. Elle possède votre signalement. Il ne lui faut

dra pas longtemps pour vous trouver et à ce moment-là je vous prie de ne pas mentionner mon nom. Vous avez compris?

— Oh! assez parlé de vous! cria Ken, pris d'une fureur soudaine. Vous ne parlez que de vous. Et moi, alors?

— Dépatouillez-vous! s'exclama Parker.

— Ça alors! n'oubliez pas que vous êtes responsable. C'est vous qui m'avez poussé à découcher. Et moi, comme un idiot, j'ai prêté l'oreille à vos insinuations dégoûtantes et j'ai suivi votre conseil. Sans vous, je n'aurais pas... (Ken s'interrompit mais, devant l'expression horrifiée de Parker, il ne put se contenir davantage.) Oui, j'en conviens. J'étais avec elle la nuit dernière. Je suis allée chez elle, mais ce n'est pas moi qui l'ai tuée. Elle était dans sa chambre et moi dans le salon quand...

— Arrêtez, cria Parker, la figure contractée. Vous ne savez pas ce que vous dites. Je ne veux pas vous écouter. Vous essayez de faire de moi votre complice, en me racontant cela. Je veux rien entendre. Ne me mêlez pas à ça, je ne vous demande rien d'autre. Cette affaire vous regarde, je n'ai rien à y voir. Je vous prie seulement de ne pas leur dire que je vous ai donné son numéro de téléphone.

Devant la figure pâle et tendue de Parker, Ken soudain reprit courage.

— Soyez sans crainte, dit-il. Je ne vous mêlerai à rien. Mais n'oubliez pas que vous avez une responsabilité morale. c'est à cause de vous que j'y suis allé. C'est vous qui m'avez mis dans le pétrin. Vous auriez tort de l'oublier. Maintenant, allez-vous-en!

Parker n'avait pas besoin d'encouragement. Il se précipita dans le vestibule, ouvrit la porte d'entrée et suivit l'allée d'un pas lourd.

Par la fenêtre. Ken le regarda s'éloigner.

« Celui-là au moins ne parlera pas, se dit-il. Il est encore plus terrorisé que moi. »

Mais la machine était en marche. Il pensa, le cœur défaillant, à ses perspectives d'avenir. Il lui fallait faire gaffe à Sweeting, éviter la blonde et maintenant chaque jour, il allait devoir travailler côte à côte avec Parker qui savait qu'il était allé chez Fay et qui le prenait pour un assassin. Dans six jours, Anne allait revenir et un nouveau cauchemar commencerait pour lui.

Il regardait par la fenêtre sans rien voir, sous le poids de ses craintes. Il ne paraissait pas y avoir d'issue et son sursaut de courage ne dura pas.

Il fit alors une chose qu'il n'avait pas faite depuis sa petite enfance. Il alla dans sa chambre, s'agenouilla près du lit et essaya de prier.

Le lieutenant Harry Adams suivit le passage obscur qui aboutissait à l'entrée de la Rose Bleue, en courbant ses maigres épaules sous la pluie.

Il sonna et, en voyant le judas glisser, prononça :
— Je veux voir Sam.

Joe, le portier, l'examina et, après une seconde d'hésitation, ouvrit la porte.

— Je vais le chercher, lieutenant, dit-il.

Adams, en allumant une cigarette, jeta un coup d'œil sur la décoration du vestibule. La préposée au vestiaire s'avancait déjà mais quand elle vit à qui elle avait affaire, elle s'arrêta pile, comme si elle venait de marcher sur un serpent, puis disparut dans les lavabos.

Adams était accoutumé à ce genre de réception. Cela avait même le don de l'amuser.

Une rousse, au décolleté généreux, portant des lunettes à monture vert émeraude, sortit des lavabos, le regarda. Ses lèvres peintes amorcèrent un sourire professionnel qui s'éteignit sous le regard glacial d'Adams.

Elle descendit bien vite l'escalier du restaurant, frôlant au passage Sam Darcy qui montait.

— Bonsoir, lieutenant, dit Darcy, l'œil soucieux. On ne vous voit pas souvent ici. Vous cherchez quelque chose ou vous venez pour vous changer les idées?

— Je viens pour le service, Sam, dit Adams en examinant le grand Noir. (Il arrivait à peine à la hauteur du diamant qui ornait le plastron de chemise de Darcy, mais les dimensions de son interlocuteur ne semblaient pas l'impressionner.) J'ai à vous parler en particulier et dans un coin tranquille.

— D'accord, fit Darcy sans le moindre enthousiasme. Allons dans mon bureau.

Il le précéda dans le couloir et l'introduisit dans une grande pièce luxueuse, où se trouvaient une table de travail et des rideaux aux fenêtres.

Claudette, la femme de Darcy, comptait une pile d'argent sur le bureau. Ses yeux s'écarquillèrent à la vue d'Adams et elle regarda son mari d'un air inquiet.

— File, mon chou! dit Darcy. Le lieutenant et moi, on a à parler.

Elle jeta sur Adams un regard étonné, enfouit hâtivement l'argent dans un tiroir et sortit, en refermant la porte derrière elle.

Adams s'assit.

— Qu'est-ce que vous buvez, lieutenant?

— Rien pendant mes heures de service, Sam.

Darcy se versa un peu de whisky et d'eau et s'assit à son bureau.

— Ça ne va pas comme vous voulez?

— Tout va, tant qu'on n'a rien à se reprocher, fit Adams en considérant son pied qu'il avait petit. Je viens vous parler de Fay Carson.

Darcy ne fut pas surpris. Il attendit en silence.

— Donovan est venu? demanda Adams.

— Oui, il y a deux heures.

Adams hocha la tête.

— Si vous le revoyez, ne lui parlez pas de notre

conversation. Mon travail sur cette affaire est indépendant. Il peut y avoir des incidences politiques, il faut donc y aller mollo.

Darcy avait eu la même idée, en apprenant la mort de Fay, mais il la garda pour lui.

— Entendu, lieutenant.

— J'ai toujours été assez coulant avec vous, Sam, poursuivit Adams. J'aurais pu vous faire des difficultés le jour où cette poule s'est exhibée à poil dans votre boîte — bien des clubs auraient été fermés après un scandale pareil! Il y a eu aussi cette rixe en décembre... Je vous ai dépanné aussi à cette occasion-là! Le moment est venu de me prouver votre bonne volonté.

— Je ferai mon possible, dit tranquillement Darcy. Adams secoua ses cendres par terre.

— Je veux élucider rapidement cette affaire. Je doute que Donovan aille bien loin. (Ses yeux bleus et froids rencontrèrent ceux de Sam.) Il peut avoir un coup de chance et tomber par hasard sur un indice. Mais je ne le crois pas. En tout cas, ce n'est pas à vous de l'aider.

— Je ne l'ai pas fait jusqu'à présent, dit Darcy.

— Lindsay Burt peut être appelé à diriger les affaires de la municipalité dans quelques mois, en tout cas d'ici un an, poursuivit Adams. La municipalité actuelle est compromise. Vous et moi, nous devons envisager l'avenir. Burt, une fois en place, peut fermer votre boîte, elle est assez mal famée pour cela. Mais si vous vous montrez compréhensif, il peut se sentir obligé et vous fichier la paix.

— Je vois, lieutenant.

— Bon. (Adams écrasa sa cigarette, en alluma une autre et jeta l'allumette dans le cendrier.) Avez-vous vu la petite Carson hier soir?

— Oui.

— Avec qui était-elle?

— Un grand type brun, beau, en complet gris.

Adams opina du bonnet.

— C'est notre homme. L'aviez-vous vu auparavant?

— Non.

— A-t-il donné son nom?

— Non.

— C'était un ami ou un client?

— Je ne sais pas. Ils avaient l'air très bien ensemble. Pour autant que je sache, elle n'amenait pas ses clients ici.

— C'était donc un ami?

— Je ne sais pas, lieutenant. Elle ne me l'a pas présenté, comme elle l'aurait fait si ç'avait été un ami. Je ne sais que penser.

— Avait-il une gueule à tuer une fille avec un pic à glace?

Darcy secoua la tête.

— Sûrement pas. Je l'ai trouvé sympathique.

— Tiens! dit Adams en faisant la grimace, pourtant tout le désigne. On l'a vu quitter l'appartement à l'heure du crime. Mais quel motif aurait-il eu de tuer? Comment était-elle, Sam? Croyez-vous qu'elle aurait essayé de le faire chanter?

— Non. (Darcy était péremptoire.) Ce n'était pas du tout son genre, lieutenant. Il se peut qu'elle se soit écartée du droit chemin, mais pas à ce point-là. Le chantage n'est pas à retenir!

— Alors pourquoi l'aurait-il supprimée? Il était peut-être fou?

— Il n'en avait pas l'air. D'habitude, ça se sent, ces choses-là. J'ai même été épaté de le voir avec Fay : il n'avait pas un genre à fréquenter des poules.

Adams s'absorba dans ses pensées un long moment.

— Il y a longtemps que vous connaissiez Fay, vous?

— Quatre ans.

— A notre avis, qui peut avoir fait le coup, si ce

n'est pas le type en question? Vous avez bien une idée.

Darcy s'agita dans son fauteuil, but une gorgée de whisky, puis s'adossa, en chauffant son verre dans son énorme main noire.

— Je ne le dirais à personne d'autre, lieutenant, dit-il lentement, mais puisque vous me le demandez, voilà mon idée. Je risque de me tromper, bien sûr.

— Tant pis si vous vous trompez! Dites toujours!

— L'année dernière, Fay et Johnny Dorman étaient inséparables. On les voyait partout ensemble. Et puis, quand il a appris qu'elle faisait le commerce de son corps, il a failli l'assommer. Je suis arrivé à temps pour la lui arracher des mains. Sans moi, il l'aurait tuée. Fay était mal en point, il lui avait tapé dessus à coups de tisonnier. Quant à lui, son état de fureur était tel que je n'arrivais pas à en venir à bout. J'ai fait venir sa sœur qui l'a fait interner dans un asile, où il est resté un an. Il en est ressorti hier, guéri. Un type que je connais l'a vu la nuit dernière au Paradise Club. Il a surpris Johnny demandant à Louie où trouver Fay. J'ai pensé qu'il allait peut-être lui chercher des histoires et j'ai téléphoné chez elle, mais sans obtenir de réponse. (Il regarda Adams avec insistance.) Je ne serais pas étonné que Johnny l'ait trouvée.

Adams, immobile, contemplait ses mains.

Johnny Dorman. Il se le rappelait bien. Un beau blond, grand, mince qui fréquentait les salles de billard de la Soixante-sixième Avenue.

— Vous avez raconté ça à Donovan?

Darcy hocha la tête :

— Il ne m'a pas demandé mon avis sur l'affaire. Adams se frotta la joue.

— Dorman, oui, c'est plausible. Bon, je vais le faire convoquer. Autant savoir ce qu'il faisait à l'heure du crime.

— Vous ignorez peut-être, dit Darcy avec calme, que la sœur de Dorman va sans doute épouser O'Brien.

Adams écrasa sa cigarette, mais ne broncha pas.

— Je l'ignorais en effet. (Il se leva.) Cela complique la situation. Merci du renseignement. Gardez ça pour vous. Je tiens à ce que personne ne le sache.

— Personne ne le saura, fit Darcy. Seuls le type qui me l'a dit et Louie sont au courant, en dehors de vous et de moi, et je m'arrangerai pour qu'ils se taisent.

Adams commença à arpenter lentement la pièce.

— Nous allons tomber sur un drôle d'os, dit-il. Si O'Brien apprend que je veux parler à Johnny, il me fera mettre des bâtons dans les roues. Vous ne savez pas où il crèche, Johnny?

Darcy fit un signe de tête négatif.

— Pas la moindre idée?

— Il peut se terrer chez sa sœur. Elle lui était très attachée, dans le temps.

Adams fit la grimace.

— Ça n'arrange rien. Oui, il est sans doute chez elle. Vous ne voulez pas vous renseigner, Sam? Il ne faut pas que je me montre. Voyez donc si vous pouvez me le trouver.

Darcy hésitait.

— Vous ne le regretterez pas, poursuivit Adams, tout en l'observant. Je suis en cheville avec Burt. Je veillerai à ce que vous en tiriez profit.

— Bon, dit Darcy, je vais passer la consigne, mais je ne vous promets rien. Ne vous faites pas d'illusions, lieutenant, il n'a probablement pas été chez Fay la nuit dernière.

— Bien sûr. Tout ce que je demande, c'est dix minutes d'entretien avec lui. Trouvez-le-moi vite, Sam. C'est urgent.

De nouveau sous la pluie battante, Adams remonta le passage jusqu'à sa voiture. Il s'installa au volant,

descendit la vitre et alluma une cigarette tout en contemplant d'un regard vide le tableau de bord allumé.

Ainsi la sœur de Dorman allait épouser O'Brien. Si Dorman avait tué Fay, O'Brien allait être compromis.

Adams aspirait profondément la fumée et la renvoyait par ses narines étroites.

Il pouvait jouer son jeu de deux façons. A long terme ou à court terme. Aller voir O'Brien et s'arranger avec lui ou, ce qui était préférable, patienter et aller discuter avec Burt. Mais avant de contacter l'un ou l'autre, il fallait d'abord prouver que Johnny Dorman était l'assassin.

Il tira le starter et le moteur ronronna.

Dans cette affaire, si tant est qu'elle prenait suffisamment d'ampleur, Motley risquait de sauter et O'Brien de perdre ses prérogatives. « Voilà le coup de veine que j'attendais et, nom d'un chien, on va mener ça rondement! »

Il embraya et gagna rapidement les locaux de la police.

IV

Sean O'Brien, au volant de sa grosse Cadillac, suivait un chemin désert, le long de la berge du fleuve. La route était sale et poussiéreuse. Elle n'était plus guère utilisée depuis que l'usine de conserve avait fermé ses portes. On découvrait cependant le long de la rive de vieux entrepôts et un débarcadère délabré. On pouvait donc y garer une voiture et Tux n'avait pas de peine à manœuvrer son canot à moteur, qui faisait la navette entre la berge et le yacht.

S'étant engagé dans le sentier cahoteux qui aboutissait à un hangard vétuste, O'Brien coupa les gaz et descendit de voiture. Puis il gagna le débarcadère où le canot l'attendait.

Le *Willow Point*, yacht antique et rouillé, de vingt-quatre mètres, était à l'ancre à un demi-mille de la zone embourbée. Ostensiblement utilisé par Tux pour la pêche d'agrément. Il constituait une planque de tout repos pour les amis de Tux qui avaient des ennuis.

O'Brien monta dans le canot, fit un signe de tête au mulâtre qui se tenait à la barre et s'assit sur le siège avant.

Le mulâtre défit l'amarre, repoussa l'avant de la jetée, mit le moteur en marche et mit cap, à travers l'estuaire embourbé, sur le *Willow Point*.

Tux était appuyé au bastingage, quand le canot vint se ranger le long de la coque. Un colosse, d'une force peu commune et à la peau bronzée. Ses yeux, d'un bleu délavé, bougeaient sans cesse. Sa figure était dure, brutale, charnue et mal rasée. Il portait une chemise noire à col ouvert, un pantalon d'un blanc sale et une casquette de yachtman, inclinée sur l'œil droit.

Il était l'unique rescapé de la bande de trafiquants, commandée jadis par O'Brien. Un client dangereux, pour peu qu'il ait un couteau ou une arme à feu à la main. O'Brien savait l'employer et le payait bien : il n'y avait pas d'exemple que Tux ait échoué dans une mission quels qu'en aient été la difficulté et le danger.

Tux porta un doigt négligent à la visière de sa casquette, en voyant O'Brien monter à bord.

— Où est-il? demanda O'Brien.

— En bas, fit Tux, en désignant du pouce l'échelle de coupée.

Assis sur un bidon vide, un gros noir, nu jusqu'à la ceinture, gardait l'issue. Il sourit béatement à O'Brien, se leva et s'écarta de la porte.

— Qu'est-ce qui s'est passé? demanda O'Brien.

— Un peu de casse, répliqua Tux sans s'émouvoir, car sa vie n'avait été qu'une continuelle bagarre. J'ai été obligé de le cogner pour le faire tenir tranquille, mais personne ne nous a vus. Il a encore voulu faire le méchant en cours de route et Sally a dû le bousculer encore.

— Il est blessé? demanda O'Brien d'un ton sec.

— Il en a pris un coup, quoi!

Il avait la technique de la bagarre et savait doser la force des coups.

— C'est rien. Vous voulez lui causer, patron?

— Oui.

Tux guida O'Brien à l'intérieur du bateau, il lui fit suivre un couloir et s'arrêta devant la porte d'une

cabine. Il tourna une clé dans la serrure, poussa le battant et entra le premier suivi d'O'Brien.

Johnny Dorman, allongé sur un bat-flanc, laissait pendre une jambe. Il ouvrit les yeux quand O'Brien arriva près de lui.

O'Brien le regarda sans rien manifester de ses sentiments.

Johnny ressemblait à sa sœur sans avoir sa personnalité. Le nez avait le même dessin, les yeux étaient du même vert, les cheveux de la même épaisseur et de la même teinte que ceux de Gilda.

« Une jolie lavette! se dit O'Brien. C'est bien ma veine qu'elle ait pour frère un corniaud de cet acabit. »

— Salut Johnny, dit-il.

Johnny ne bougea pas, observant O'Brien de ses yeux verts.

— Qu'est-ce qui vous a pris, Sean? demanda-t-il. Gilda sera ravie, quand je lui raconterai ça!

O'Brien tira une chaise et s'assit. D'un geste de la main, il congédia Tux qui sortit en refermant la porte derrière lui. Puis il prit dans sa poche un étui à cigarettes en or et le tendit à Johnny. Après une seconde d'hésitation, Johnny accepta une cigarette et du feu.

— Ce n'est pas de Gilda que nous allons nous entretenir, dit O'Brien, mais de vous. Comment vous portez-vous, Johnny?

— Je me portais à merveille avant que votre nègre m'ait estourbi à coups de poing. Faut pas vous imaginer que vous allez vous en tirer comme ça!

— Je me tire de bien des choses, répliqua O'Brien. Il paraît que les docteurs vous ont délivré un certificat de bonne santé.

— Et alors? Ils auraient pu le faire plus tôt. Mais tant qu'il restait quelque chose à tirer de moi... fit Johnny en ricanant. Tous pareils. Ils ne pensent qu'à gruger leurs malades.

— J'avais comme l'impression que c'était votre sœur qui payait les notes, dit O'Brien avec calme. C'est gentil à vous de prendre ses intérêts tellement à cœur.

Johnny se mit à rire.

— Vous ne m'aurez pas avec ça! dit-il. Gilda à tout le pognon qu'elle veut en ce moment et moi je n'en ai pas. Si elle avait dû être hospitalisée dans une maison de santé, je me serais occupé d'elle. D'ailleurs, après son mariage avec vous, elle aura des millions à dépenser, c'est bien le moins qu'elle paye mes notes de clinique, non?

O'Brien sentit la moutarde lui monter au nez.

— Vous êtes vraiment une ignoble vermine, Johnny, dit-il. J'ai bien de la chance de ne pas avoir un frère comme vous.

— Mais je vais être votre beau-frère, railla Johnny. Si toutefois Gilda consent à vous épouser après ce que vous m'avez fait. Vous êtes tombé sur la tête! dire que vous avez goupillé un truc pareil! Peut-être n'en dirai-je rien à Gilda, mais je veux dix mille dollars pour le prix de mon silence. Pour vous, c'est une petite somme.

— Vraiment peu de chose, dit doucement O'Brien, mais vous ne tirerez rien de moi. Je m'étonne que vous ne m'avez pas demandé pourquoi vous êtes ici.

Une certaine gêne apparut dans les yeux d'un vert sombre.

— Eh bien! dites-le-moi, ce que je fais ici!

— De toute évidence, votre guérison est incomplète. Vous êtes encore un névrosé, Johnny.

Johnny pâlit et ses yeux étincelèrent.

— Vraiment? Vous ne me faites pas peur, vous savez. Vous vous imaginez que vous allez pouvoir épouser Gilda, si vous me traitez de la sorte? Eh bien, vous vous mettez le doigt dans l'œil! Les docteurs ont dit que j'étais rétabli et je le suis.

— Alors, pourquoi avez-vous tué Fay Carson? de-

manda O'Brien. Vous n'allez pas me dire après ça que vous êtes sain d'esprit, non?

Johnny détourna le regard.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, fit-il avec gêne.

— Oh! si, vous le savez. La nuit dernière vous êtes allé chez Fay Carson et vous l'avez poignardée avec un pic à glace.

— Vous êtes cinglé! La nuit dernière, je l'ai passée avec vous. Et il n'y a pas à revenir là-dessus, Sean. O'Brien secoua la tête.

— Ça ne marchera pas. J'étais à une réception hier soir. Pourquoi l'avez-vous assassinée?

— Qui a dit que c'était moi? demanda Johnny.

— N'essayez pas de me bluffer, dit O'Brien d'un ton coupant, vous l'avez menacée de la tuer avant votre internement, et le jour même de votre sortie, elle est assassinée. Et vous croyez que vous pouvez vous en tirer?

— Je sais que je peux m'en tirer.

— Vous avouez donc? fit O'Brien.

— Soit, j'avoue, répliqua Johnny. J'avais dit que je crèverais cette putain et, d'habitude, je tiens mes promesses. Je l'ai prévenue. Elle a continué son petit jeu. Il n'y avait pas d'autre moyen d'en finir avec elle.

O'Brien ne doutait pas une seconde que Johnny eût tué Fay, mais ses vantardises l'étonnaient tout de même.

— Et combien de temps croyez-vous pouvoir échapper à la police?

Johnny se mit à rire.

— Pas d'enfantillage. Quand on est le beau-frère d'un homme politique puissant, on doit pouvoir se permettre de descendre une putain, qui l'a cent fois mérité. Je vous ai facilité les choses. Il y avait un type chez elle, quand je l'ai bousillée. Il paiera les pots cassés. Vous n'aurez pas de mal à lui faire endosser la casse. Vous

avez le chef de la police dans votre poche : vous lui imposerez votre thèse.

— Vous prenez vos désirs pour des réalités, dit O'Brien sans se départir de son calme. Et si je ne bouge pas?

— Vous serez bien obligé de bouger, dit Johnny avec désinvolture. Vous ne pouvez pas vous permettre de me livrer à la police, Sean. Vous êtes amoureux fou de Gilda et je ne vous comprends que trop bien : elle est ravissante et tout homme digne de ce nom ferait l'impossible pour l'épouser. Depuis que vous êtes le chef occulte de la publicité, vous ne savez que faire pour éviter la publicité. C'est donc que vous avez des choses à cacher. Vous ne m'en ferez pas accroire, Sean, la publicité est la chose que vous redoutez le plus.

O'Brien l'observait, sans laisser transparaître sur son visage la rage meurtrière qui bouillonnait en lui.

— Je me demande si c'est bien vous qui l'avez tuée, dit-il lentement.

Johnny rit encore.

— Personne ne vous oblige à me croire, dit-il avec indifférence. Ça n'a pas été extrêmement difficile.

Comme elle oubliait souvent sa clé, elle en avait une en permanence sous le paillason. Je suis allé chez elle, j'ai pris la clé, je me suis enfermé à l'intérieur et caché dans la salle de bains. Elle est rentrée avec ce type, poursuivit-il, le visage soudain durci. Je tenais le pic à glace tout prêt. Elle a eu si peur qu'elle n'a même pas crié. J'aurais voulu que vous voyiez sa figure. Elle venait de se déshabiller et se regardait dans la glace. Je suis arrivé derrière elle. Elle m'a vu dans la glace et s'est retournée, avec une expression de terreur, comme je n'en ai jamais vu chez aucun être humain. Je l'ai poignardée. C'était tout simple. Elle est tombée en travers du lit, les yeux rivés sur moi. Je l'aurais volontiers étripée, mais je n'en ai pas eu le temps. Le type gueulait dans la pièce à côté, il voulait savoir si elle en avait

pour longtemps. J'ai coupé le courant et je me suis taillé. Pas plus compliqué que ça!

— Vous a-t-on vu sortir de l'appartement? demanda O'Brien.

— Bien sûr que non. Vous me prenez pour un cave? Je me suis débrouillé pour qu'on ne me voie pas.

— Gilda sait que vous êtes en ville. Y a-t-il quelqu'un d'autre qui le sache?

Les yeux de Johnny se dérobèrent.

— Non.

— Comment avez-vous eu la nouvelle adresse de Fay?

Johnny détourna encore une fois les yeux.

— Je savais qu'elle allait souvent à la Rose Bleue. J'y suis allé. Je l'ai vue sortir et je l'ai suivie.

— Ne mentez pas, dit O'Brien avec un geste d'impatience. Vous venez de me dire que vous l'attendiez chez elle. Comment avez-vous pu la suivre et vous trouver dans son appartement avant elle?

Johnny ricana.

— Quel flic vous faites, Sean! Enfin, si vous tenez absolument à le savoir, j'ai demandé à Louie, du Paradise, où elle créchait.

— Il sait par conséquent que vous la cherchiez. Imbécile! Et vous croyez qu'il va la boucler?

— Ça ne dépend que de vous, répondit Johnny avec désinvolture. Vous n'avez qu'à aller voir Louie et vous arranger avec lui.

O'Brien contemplait le plancher, absorbé par ses réflexions.

— Je n'aurais pas touché un cheveu de sa tête, si je n'avais été assuré de votre protection, poursuivit Johnny. (Il s'assit sur sa couchette.) J'en ai marre de cette cabine dégueulasse. On va passer à votre banque chercher les dix mille dollars et ensuite je filerai à New York.

O'Brien releva la tête :

— Vous croyez au père Noël, Johnny, dit-il. (La rage perçait dans sa voix).

Il se leva, alla à la porte, l'ouvrit et fit signe à Tux qui attendait dehors.

— Entre!

Tux entra silencieusement dans la cabine, referma la porte et s'appuya au battant. Johnny lui jeta un coup d'œil apeuré et recula.

— Ecoutez-moi bien, Scan, fit-il. Vous m'en avez assez fait voir. Si vous remettez ça, je vous jure que vous le regretterez.

O'Brien ne tint aucun compte de cet avertissement.

— Johnny va rester ici, dit-il à Tux, jusqu'à ce que je te donne l'ordre de le relâcher. Tu en es responsable. S'il essaie de se débîner, tu lui feras comprendre qu'il a intérêt à obéir. Je te le confie, Tux. S'il ne se conduit pas comme il faut, tu n'as qu'à lui casser la gueule.

— Entendu, patron! dit Tux et sa figure brutale s'illumina doucement.

— Vous n'avez pas le droit de me traiter ainsi! s'exclama Johnny. Si vous ne me lâchez pas tout de suite, je briserai votre carrière.

— Pauvre crétin! ricana O'Brien. Vous resterez ici tant que je le jugerai bon. Et je vous conseille de vous taire, si vous ne voulez pas qu'on vous fasse votre affaire.

Johnny bondit vers O'Brien, les poings tendus, mais Tux, s'interposant vivement, arrêta son élan et l'envoya valdinguer en arrière.

— Vous me le paierez! cria Johnny à O'Brien avec un mauvais sourire. J'empêcherai Gilda de vous épouser, espèce d'enflé!

O'Brien regarda Tux, lui fit un signe de tête et ouvrit la porte de la cabine.

Tux fonça en avant, fit pivoter Johnny et lui envoya son poing dans la figure.

La tête de Johnny heurta le mur et il tomba à quatre pattes.

O'Brien, sur le seuil, regardait la scène.

— Mets-le au pas, dit-il, sans trop l'esquinter.

D'un coup de pied dans les côtes, Tux envoya Johnny rouler sur le dos, puis, le soulevant par le devant de sa chemise, il le remit sur pieds et le plaqua contre le mur. Johnny qui saignait du nez et dont les yeux se révulsaient, s'affaissa. Tux le maintint de sa poigne et lui administra du plat de la main, une série de gifles retentissantes.

O'Brien referma la porte, remonta sur le pont et s'installa dans le canot à moteur, avec sur les lèvres un sourire féroce.

Raphaël Sweeting attendait au carrefour l'instant de traverser. Il avait son pékinois sous le bras et le chien suivait le défilé des voitures avec le même regard impatient que son maître.

La pluie avait cessé et la chaleur humide faisait transpirer Sweeting. En contemplant le flot incessant des autos, il rêvait au jour où il aurait assez d'argent pour s'en acheter une. Pour l'instant, il avait en tout et pour tout deux dollars soixante cents et, malgré son optimisme irréductible, ne voyait aucune possibilité d'augmenter ses revenus dans la semaine qui venait.

Ce matin-là, en dépit de quelques interruptions, du branle-bas occasionné par l'enquête policière et l'enlèvement du corps de Fay qu'il avait guetté de derrière son rideau, avec une curiosité morbide, il avait écrit et posté une cinquantaine de lettres sollicitant un secours. Il savait par expérience qu'il ne fallait pas attendre de réponses avant une dizaine de jours.

Depuis des années Sweeting vivait de la charité et de la crédulité publique. Ses lettres bien tournées aux héri-

tiers de date récente ou aux artistes en vue, dont il relevait le nom dans les journaux, parlaient de sa détresse et leur demandaient un « petit quelque chose ». Grâce à elles, il vivait dans un confort douillet. Quand les réponses n'étaient pas satisfaisantes, il se rabattait sur le chantage ou sur le vol à la tire, mais, dans cette dernière spécialité, il avait eu la malchance de se heurter à la police. En l'espace de vingt ans, il avait totalisé huit ans de prison et il n'avait nulle envie d'y retourner.

Pourtant, en attendant au coin de la rue, il songeait qu'il allait être obligé de dévaliser quelqu'un, s'il voulait payer son terme à l'échéance, en fin de semaine. Les événements du matin et la visite du sergent Donovan avaient durement ébranlé son sang-froid et il cherchait un moyen moins risqué d'augmenter son revenu.

Il mettait le pied sur la chaussée lorsqu'il vit un homme de haute taille sortir par la porte latérale de la Eastern National Bank. Sweeting le reconnut aussitôt. C'était le client qui était monté avec Fay Carson la nuit dernière. Très excité, Sweeting traversa précipitamment la chaussée et lui emboîta le pas.

Sweeting savait depuis longtemps qu'il n'avait aucun intérêt à renseigner la police, bien au contraire. Aussi quand Donovan lui avait demandé s'il avait vu quelqu'un avec Fay, s'était-il bien gardé de l'informer.

S'il l'avait voulu, il eût pu donner à Donovan une série de renseignements fort utiles. Il avait bien vu Ken partir de chez Fay. Mais vingt minutes plus tôt, il avait entendu quelqu'un sortir de chez Fay et descendre l'escalier quatre à quatre. Il s'était précipité vers sa porte entrouverte, mais l'autre était déjà loin et il n'avait pu voir qui c'était. Il avait cru tout d'abord avoir manqué Ken, mais lorsque ce dernier était descendu en rasant les murs, il avait compris que quel-

qu'un d'autre s'était trouvé dans l'appartement, en dehors de Fay et de Ken.

En apprenant par Donovan l'assassinat de Fay, il avait deviné que l'inconnu de l'escalier devait être l'assassin et il s'en était voulu de l'avoir raté.

Mais tout n'était pas perdu. Ce jeune homme qui marchait maintenant devant lui et qui s'était trouvé dans l'appartement au moment du crime devait avoir une peur bleue de la police. Tous ceux qui n'avaient pas la conscience tranquille représentaient pour Sweeting des sources de revenus; aussi allongeait-il ses jambes grasses et courtes pour ne pas perdre de vue sa victime.

Sweeting, décidément, se voyait favorisé par la chance. Il allait falloir agir avec doigté, mais il ne doutait pas d'arriver à persuader ce type de lui allonger une somme rondelette, en échange d'une promesse de silence.

Puisqu'il quittait la banque par la sortie des employés, c'est qu'il y travaillait et, sans être riche, il devait gagner largement sa vie. Il serait préférable de lui demander trente dollars par mois plutôt que d'exiger la forte somme. Pourtant ces gens-là ont des économies: il demanderait donc un premier versement de quelques centaines de dollars plus une rente de trente dollars par mois.

Il prit l'autobus derrière Ken et, se cachant derrière son journal, savoura les plaisirs de la chasse. Léo, couché en boule sur les genoux de son maître, immobile, un peu haletant, sur le qui-vive, roulait des yeux curieux.

Au bout de vingt minutes Ken descendit de l'autobus, frôlant Sweeting au passage, sans le remarquer.

Sweeting le suivit, le vit acheter un journal au coin de la rue et s'arrêter pour lire les nouvelles de la dernière heure, ayant mis ses deux paquets sous un seul bras. Sweeting savait, pour l'avoir lu, ce que contenait l'article,

et observa avec intérêt la figure pâle et terrorisée de Ken.

Tout en caressant la tête soyeuse de Léo du bout de son ongle crasseux, Sweeting se dit que ça allait marcher tout seul. Avec un type si affolé, rien de plus simple. Ce pouvait être l'affaire la plus profitable qu'il ait jamais montée.

Il vit Ken remonter l'allée d'un petit bungalow et s'arrêter pour parler à une grosse bonne femme, surgie de derrière la haie du jardin voisin.

Quand il fut entré dans la maison, Sweeting traversa à son tour, et alla s'asseoir sur un banc ombragé, d'où il pouvait surveiller la villa.

« Rien ne presse », se dit-il en installant Léo à côté de lui sur le banc. Il ôta son chapeau et essuya son front moite. « Il faut d'abord savoir qui est ce gars, s'il est marié, s'il a des enfants qui pourraient faciliter l'opération. »

Il croisa ses jambes grasses avec un sourire de satisfaction. Il allait surveiller cette maison pendant une heure. La soirée était belle et, avec un peu de chance, l'épouse — s'il y en avait une — pourrait descendre au jardin.

Sweeting avait une patience à toute épreuve. Toute sa vie, il s'était contenté d'attendre que l'argent vînt à lui, sans jamais faire l'effort de le gagner. Il attendit donc dans le soleil déclinant, rêvassant vaguement et caressant de ses gros doigts sales la fourrure soyeuse de Léo.

Au bout d'un quart d'heure, il vit une voiture déboucher à toute allure. En reconnaissant le conducteur, il eut une moue : la police ! Il déplia à la hâte son journal et se dissimula derrière les feuillets.

Son rêve d'un revenu stable se volatilisa lorsqu'il vit le sergent Donovan descendre de voiture.

« Quelle poisse ! songea-t-il avec amertume. Comment ont-ils réussi à repérer si vite mon client ? »

Encore heureux qu'il ait attendu. Il aurait passé un sale quart d'heure si Donovan l'avait surpris à l'intérieur de la villa.

Les deux détectives suivirent l'allée, sonnèrent à la porte. La porte s'ouvrit et le jeune homme apparut sur le seuil. Les trois hommes s'entretenirent pendant quelques minutes, puis, à la grande surprise de Sweeting, les deux policiers firent demi-tour et regagnèrent leur voiture.

« Qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi ne l'arrêtent-ils pas? » se demandait Sweeting en regardant par-dessus son journal.

Quand la voiture eut disparu au tournant, Sweeting prit Léo sous le bras et courut au coin de la rue pour s'assurer que les policiers avaient bien quitté le quartier. Il vit la voiture ralentir et stopper devant la palissade d'une maison et les deux policiers en descendre. Ils parlèrent à un homme de lourde carrure qui se trouvait dans le jardin. Au bout de quelques minutes, Donovan entra dans la maison tandis que le gros restait dans le jardin avec l'autre inspecteur.

Tout ceci intriguait Sweeting. Appuyé à un arbre, il surveillait la scène en prenant bien soin de ne pas se faire voir.

Au bout d'un long moment, Donovan sortit et fit signe au bonhomme. Ils rentrèrent tous dans la maison et refermèrent la porte.

Sweeting demeura à son poste d'observation pendant une bonne heure. Enfin la porte s'ouvrit, les deux détectives suivirent l'allée, remontèrent en voiture et partirent.

Déconcerté en constatant qu'ils n'avaient arrêté personne, Sweeting revint s'asseoir sur son banc en face du bungalow.

Qui était ce gros bonhomme et qu'est-ce que les flics allaient faire chez lui? Pourquoi n'avaient-ils pas

arrêté le jeune qui, même de loin, n'avait pu dissimuler son effroi en les trouvant à la porte? Avait-il réussi à les persuader qu'il n'était pas allé chez Fay? Allaient-ils revenir?

Sweeting prit le parti d'attendre encore un peu.

Le soir tombait quand il vit le gros bonhomme arriver, l'air complètement démoralisé, devant le portillon et remonter l'allée. Le jeune homme vint l'accueillir à la porte et le fit entrer dans la maison.

Sweeting attendit. Une demi-heure se passa, puis la porte s'ouvrit brusquement, le gros type sortit et redescendit l'allée d'un pas rapide et incertain, la figure pâle et contractée.

Sweeting fut incapable de se contenir davantage. Il se leva, prit Léo sous le bras et traversa la rue. A la porte il jeta un coup d'œil à droite et à gauche. Il éprouvait une certaine inquiétude à l'idée que les flics pourraient revenir d'un instant à l'autre. S'il n'avait eu un tel besoin d'argent, il aurait probablement remis sa visite au lendemain, mais il ne pouvait se permettre de laisser traîner les choses.

Il souleva le loquet et remonta d'un pas léger l'allée jusqu'à la porte du pavillon. Ayant posé Léo sur le seuil, il appuya son doigt sale sur la sonnette.

Raphaël Sweeting n'était pas le seul à Flint City à pressentir des gains faciles et immédiats. Paradise Louie, de son vrai nom Louis Manchini, avait, lui aussi, le goût de l'argent vite gagné.

Ayant lu dans le journal les nouvelles de la dernière heure, il en avait aussitôt déduit que Johnny avait tué Fay.

Johnny était venu la veille lui demander l'adresse de Fay. Or Fay avait, peu de temps auparavant, repoussé les avances de Louie — et une femme qui avait refusé ses bonnes grâces à Louie, ne tardait jamais à le regretter.

Dans d'autres circonstances, Louie n'aurait pas donné son adresse à Johnny. Mais il considérait que, dans le cas présent, il était normal et régulier de satisfaire la curiosité de ce cinglé aux yeux hagards.

Louie avait espéré que Johnny dérouillerait Fay, comme il l'avait déjà dérouillée avant son internement. Il n'avait pas imaginé qu'il allait la tuer et cette nouvelle le bouleversa.

Il posa le journal sur son bureau poussiéreux, recula sa chaise et prit sa cigarette.

Louie avait trente-sept ans. Il était mince, bronzé, ses cheveux noirs s'argentaient. Une fine moustache ornait sa lèvre et ses joues, bien rasées le matin, s'ombrayaient de bleu vers le soir.

S'il révélait aux flics que Johnny s'était enquis de Fay, ils n'allaient pas manquer, malgré leur lourdeur congénitale, de conclure que Johnny était le meurtrier de Fay. Le renseignement qu'il tenait avait donc sa valeur. A lui d'aller au plus offrant. Il était peu probable que Johnny fût resté à traîner en ville; d'ailleurs il était toujours fauché, mais sa sœur avait de l'argent.

Louie sourit.

Bien menée, l'affaire pouvait donner d'excellents résultats. Gilda était ravissante. Elle gagnait bien sa vie en enregistrant ses chansons sur disques et en se produisant dans des boîtes de nuit huppées. Elle se laisserait, sans doute, convaincre non seulement de partager son pognon, mais, avec un peu d'insistance, de devenir la maîtresse de Louie.

Louie vivait pour les femmes. Il avait beaucoup de succès, mais il se rendait parfaitement compte que ses conquêtes, dans l'ensemble, manquaient de classe. Or Gilda avait une classe du tonnerre. Il pouvait tirer de la situation des avantages de tout premier plan.

Il se leva, s'approcha de la glace constellée de chiures de mouches, et examina son menton bleu. « Un petit

coup de rasoir et un col propre s'imposent », se dit-il. Gilda allait paraître le soir même dans le spectacle du Casino. Il y ferait un saut et lui toucherait un mot de l'affaire. Sans doute la persuaderait-il de la nécessité de l'inviter à la raccompagner chez elle. On disait qu'elle aimait beaucoup Johnny. Il était sûr qu'elle ne ferait pas de difficultés. Il ne chercherait même pas à lui extorquer de l'argent, s'il s'arrangeait avec elle de façon satisfaisante. S'il arrivait à s'assurer une nuit par semaine avec Gilda, ça lui ferait oublier pour un moment les effroyables créatures qui hantaient le Paradise Club. Après tout, de l'argent, il pouvait toujours en trouver, tandis que coucher avec une fille aussi sensationnelle, ça n'arrivait pas à tout le monde.

Quelques heures plus tard, il entra dans le hall cossu du Casino. Le maître d'hôtel le guida jusqu'à une table assez mal placée, derrière un pilier. La direction du Casino se souciait peu de sacrifier les bonnes places à un miteux comme Louie, mais celui-ci ne s'en formalisa pas. Il n'avait aucun désir de se faire voir. Il se contenta de vexer le maître d'hôtel en lui commandant un whisky sec et une assiette de jambon. Puis il s'installa pour attendre le numéro de Gilda.

Elle passa au bout de vingt minutes, vêtue d'une robe du soir collante, sans épaulettes, en lamé or, et il la contempla avec avidité.

« Quel morceau! pensa-t-il. Nom d'un chien! Et ce qui se passera cette nuit entre cette demoiselle et moi ne regarde personne. »

Son numéro de chant le laissa froid. Il préférait les chanteuses de son club qui poussaient leur goulante à tue-tête et tiraient de leur torpeur les saouleurs au fond de la salle de restaurant. Cette voix douce, égale, veloutée, colorée et mesurée le laissait sans émotion.

Après plusieurs rappels, elle disparut derrière un rideau. Alors Louie repoussa sa chaise et gagna les loges

des artistes. Il repéra l'étoile sur une porte, au bout du corridor, et frappa d'un ongle long et brillant.

Gilda ouvrit la porte. Elle avait revêtu un déshabillé vert pâle qui rehaussait ses couleurs et Louie dut se retenir pour ne pas la saisir à bras-le-corps.

Elle le dévisagea froidement et calmement de ses grands yeux verts.

— Vous désirez?

Louie se souvint d'avoir déjà rencontré ce regard lorsqu'à ses débuts elle avait chanté à son club et qu'il lui avait fait des propositions un peu cavalières. Son sourire ironique se figea sur ses lèvres.

Il allait lui apprendre à vivre, à cette poule-là! Il aurait grand plaisir à la secouer un peu pour faire tomber l'apprêt, quand il l'aurait amenée là où il voulait.

— J'ai vu Johnny hier soir, dit-il, en s'appuyant au chambranle. Voulez-vous qu'on en parle un peu?

La morgue de la fille disparut. Son regard n'était plus méprisant mais inquiet et Louie reprit confiance.

— Qu'est-ce qu'il y a à dire? demanda-t-elle, agressivement.

— Pas mal de choses, mon petit enfant, déclara-t-il en avançant d'un pas et en l'obligeant à reculer dans la pièce. (Il ferma la porte et s'y adossa.) Asseyons-nous et parlons en copains!

— Je ne veux pas de vous ici. Sortez!

— Vous vous ferez une raison! dit-il en s'installant dans l'unique fauteuil. La plupart des souris trouvent que j'ai du goût. Je me perfectionne à leur contact...

Elle l'examina longuement, puis, allant au divan, s'y assit.

— De quoi s'agit-il?

— Johnny est venu me voir hier soir. Il voulait savoir où trouver Fay. Je le lui ai dit. Si j'avais su qu'il allait la tuer, je me serais abstenu. J'ai pensé qu'il valait mieux vous voir avant d'en faire part aux flics.

Gilda, pâle et les yeux brillants, demeura immobile.

— Ce n'est pas lui qui l'a tuée.

— Les flics seront d'un avis contraire, dit Louie en souriant. Mais ils veulent liquider l'histoire rapidement et Johnny fera tout à fait leur affaire...

Elle le considéra un long moment.

— Combien? demanda-t-elle en serrant les poings.

— Vous comprenez vite, ma poulette, dit-il rempli d'admiration. Il y a des poules qui auraient...

— Combien?

— Voilà, je crois que je pourrais vous raccompagner chez vous, ce soir. Et d'autres nuits encore. J'ai l'impression que nous nous entendrons très bien tous les deux.

— Alors ce n'est pas de l'argent que vous voulez? demanda-t-elle.

Et il crut, à sa grande surprise, constater chez elle un certain soulagement.

— De l'argent, j'en ai! fit-il d'un ton détaché. Ce que je n'ai pas, c'est vous. Si ça ne marche pas comme je le veux, il sera toujours temps de vous demander de l'argent, ma choute, mais nous allons essayer autre chose d'abord, hein?

Elle prit une cigarette, l'alluma et jeta l'allumette dans le cendrier.

— Je vais y réfléchir, Louie.

— C'est pour ce soir, ma petite. Alors, il faut vous décider vite!

Elle baissa le regard sur ses mains.

— Et vous ne parlerez pas de Johnny?

— Pas un mot, fillette. Je serai beau joueur si vous êtes bonne joueuse.

— Laissez-moi un peu de temps. Vous ne vous attendez tout de même pas à ce que...

— Faut que vous ayez réfléchi en quittant le club, mon bébé. Dernier délai.

Elle haussa soudain les épaules.

— Après tout, je n'en mourrai pas. Marché conclu!

Louie eut un sourire épanoui. N'importe quel autre se fût méfié, mais Louie avait une confiance démesurée dans son charme. Il s'imaginait que toutes les femmes le trouvaient irrésistible et il acceptait comme un dû l'apparente reddition de Gilda.

— Vous êtes une futée, mon petit, dit-il en se levant et en s'approchant d'elle. Aujourd'hui commence notre belle et longue amitié.

Il la prit dans ses bras et voulut l'embrasser.

— Attention à mon maquillage. Ne me touchez pas! dit-elle d'un ton sec.

— Comme vous voudrez, bébé, fit-il avec un sourire torve. Mais pas de trucs comme ça cette nuit!

Elle le regarda longuement sans broncher.

— Vous me trouverez à la sortie des artistes dans une heure, promit-elle en traversant la pièce et en allant ouvrir la porte. Je dois me changer.

— Sans blague! Je suis majeur et vacciné. Je reste ici, j'attends.

— Vous allez sortir, dit-elle d'un ton bref. Je ne suis pas encore à vous, Louie, et je ne veux pas d'homme dans ma loge quand je me change.

— Vous n'êtes pas encore à moi, mais vous le serez bientôt, dit-il.

Il franchit le seuil, se retourna et ajouta en rigolant :

— Si vous êtes aussi bien foutue que vous en avez l'air, je ne regretterai pas ma peine!

La porte lui claqua au nez. Gilda demeura un instant immobile, respirant avec peine. Puis elle entrouvrit la porte pour s'assurer qu'il était bien parti. Elle la referma, donna un tour de clé et se précipita sur le téléphone. Elle demanda Sean O'Brien au club où elle savait le trouver. Il vint à l'appareil au bout d'une minute.

— Sean, j'ai des ennuis, dit-elle.

— Tant mieux, mon chou. C'est pour ça que je suis là. Qu'est-ce qu'il y a pour ton service?

Elle poussa un soupir de soulagement. Quel réconfort d'être protégée par un homme aussi puissant! Il pouvait tout résoudre. La confiance qu'elle avait en lui en toutes circonstances l'effrayait parfois.

— Louie Manchini sort d'ici. C'est lui qui a donné hier soir à Johnny l'adresse de Fay. Il essaie de me faire chanter. Si je ne l'emmène pas ce soir chez moi, il dénoncera Johnny à la police.

— De quoi t'inquiètes-tu, mon chéri? demanda O'Brien avec une douceur affectée. Ce n'est pas toi qui as des ennuis, c'est Manchini. Je vais m'en occuper. Oublie-le! Il ne t'ennuiera plus. Il est au club?

— Il sera à la sortie des artistes dans une heure.

— Parfait. Sois tranquille. J'arriverai là-bas pour la fin de ton numéro. Nous sortirons par la porte de devant. Et ne pense plus à Manchini.

Ce calme impressionnant lui fit soudain peur.

— Tu ne vas pas l'esquinter, Sean? Il est dangereux. S'il dit à la police...

— Ça va, répondit O'Brien d'un ton suave. Je sais comment lui fermer le bec. Oublie ça, ma petite fille. A tout à l'heure!

Et il raccrocha.

A onze heures moins vingt-cinq, Louie quitta le Casino et en fit le tour à pas lents, jusqu'à la sortie des artistes. Il jubilait. Demain matin il en aurait à raconter à ses potes. Louie faisait étalage de ses conquêtes et cette fois-ci il y aurait de quoi être fier.

Arrivé sous la lampe de la porte des coulisses, il jeta un coup d'œil à son bracelet-montre. Il était d'une minute en avance. Elle ferait aussi bien de ne pas le faire attendre. Un gars peut être doux ou brutal avec une poule. A elle de s'arranger pour qu'il ne soit pas brutal.

Tux, tout ratatiné dans l'ombre de l'allée, s'avancait, les mains dans les poches de son veston.

— Hé! Louie, dit-il. Qu'est-ce que tu fous là?

Louie lui lança un coup d'œil irrité. D'où pouvait bien sortir ce cornichon?

— J'attends une poule, dit-il l'air détaché. J'ai besoin d'espace. Circule, Tux. Ne te mets pas dans mon chemin.

Tux sourit, mais d'un sourire dénué de chaleur et Louie se sentit soudain mal à l'aise.

— C'est pas à Gilda Dorman que t'en aurais, par hasard? demanda Tux.

— Est-ce que ça te regarde? demanda Louie en battant en retraite.

— Ça m'intéresse énormément, mon pote, fit Tux en sortant la main de sa poche. (L'automatique au nez camus était braqué sur Louie.) Allez, viens. Tu ne savais donc pas qu'elle est à O'Brien?

Louie se raidit, pâlit et se sentit la bouche sèche. Il regardait le revolver, comme hypnotisé.

— Viens, répéta Tux. Fallait pas jouer avec les allumettes!

— O'Brien... fit Louie d'une voix rauque. Pourquoi qu'elle me l'a pas dit?

— Et pourquoi qu'elle te l'aurait dit? raila Tux en lui enfonçant l'arme dans les côtes. Allez, avance, mon pote!

Louie suivit l'allée d'un pas chancelant. Il connaissait assez Tux pour ne pas chercher à fuir.

Au bout de l'allée stationnait une voiture. Whitey, un gros truand jovial, mal rasé, avec une mèche de cheveux plats tombant sur l'oreille, était installé au volant.

— Hé, Louie, dit-il en grimaçant derrière la vitre baissée. Ça fait une paie qu'on ne s'était vus!

Louie monta sur le siège arrière poussé dans les reins par le pétard de Tux. Il tremblait.

— Où on va, Tux? demanda-t-il d'une voix faible et étouffée.

— On te ramène chez toi, mon pote! dit Tux aimablement.

— Mais ce n'est pas la direction, geignit Louie. Ecoute, Tux, je ne savais pas, moi, qu'elle était la poule à O'Brien.

— On est au monde pour apprendre, dit Tux. Qu'est-ce que c'est que tout ce foin au sujet de la visite que t'a faite Johnny Dorman hier soir?

Louie le regarda et sentit la sueur s'écouler à grosses gouttes le long de son visage.

— Du baratin, Tux. Je voulais lui faire peur, à cette poule. Y a pas de mal à ça.

— Le patron n'aime pas qu'on fasse peur à ses poules, dit Tux. C'est bon, Whitey. Ça fera l'affaire.

Whitey freina et la voiture patina avant de s'arrêter.

Louie vit avec horreur un terrain vague immense et désert qui s'étendait jusqu'au fleuve.

— Tux! Ecoute! Je te jure...

— Te fatigue pas, mon pote! dit Tux en sortant de la voiture. Allez, viens! (Il menaça Louie de son revolver.) Sors et boucle-la!

Whitey était déjà dehors. Il prit une chaîne de vélo dans sa poche et commença à l'enrouler avec un soin méticuleux autour de sa main droite.

Louie sortit de la voiture. Ses jambes tremblaient si violemment qu'il manqua tomber.

Tux rangea son revolver, tira à son tour une chaîne de vélo de la poche de son pantalon et, suivant l'exemple de Whitey, se mit à l'enrouler autour de sa main droite.

— Je te tuerais bien, mon pote, dit-il avec douceur, mais le patron n'aime pas qu'on bute les clients. Il m'a demandé de t'assouplir un peu le cuir pour que tu n'aïlles plus embêter la même et pour te faire passer

l'envie d'aller jacter chez les flics. Si ça t'arrivait, mon pote, je m'amène avec mon feu et je te brûle les tripes.

— Ne m'approchez pas! hurla Louie en levant ses deux mains pour se protéger la tête. Ne m'approchez pas.

Les deux hommes s'avancèrent sur lui d'un même mouvement.

Et personne n'entendit son cri déchirant quand un poing, alourdi par une chaîne, vint s'écraser sur sa figure.

V

Ken était dans sa chambre quand il entendit sonner à la porte d'entrée. Il resta un long moment pétrifié. Était-ce la police qui revenait? Ce sergent allait-il encore le questionner? S'était-il trahi par son manque de sang-froid? La pendulette de la table de chevet marquait neuf heures dix. Ce ne pouvait être que la police.

Il alla furtivement à la fenêtre jeter un coup d'œil : pas de voiture au-dehors, ce n'étaient donc pas les policiers. Mais qui alors? Il alla ouvrir la porte de sa chambre et s'avança dans le couloir. A travers la vitre de la porte d'entrée, il pourrait apercevoir sans se trahir, son visiteur tardif.

Quelque chose remuait à ses pieds qui l'arrêta net. Au milieu du couloir, les yeux levés sur lui, se tenait un pékinois roux.

Ken verdit, paralysé par la surprise.

Un pas léger se fit entendre dans le vestibule et, à l'angle du couloir, Sweeting apparut. Après un regard furtif à Ken, il se pencha pour prendre le chien dans ses bras.

— Je m'excuse pour Léo, dit-il. Il n'aurait pas dû faire irruption chez vous. Mais je commence à croire que vous lui êtes extrêmement sympathique.

Ken voulut répondre, mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

— Je voudrais vous parler, monsieur Holland, poursuivit Sweeting. Car vous êtes bien, monsieur Holland, n'est-ce pas? J'ai jeté un coup d'œil aux lettres qui se trouvaient sur la table du vestibule. Sauf erreur de ma part, elles vous sont adressées, non?

Ken n'avait plus la force de bluffer. Il était en proie à une panique qui lui coupait bras et jambes.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il enfin d'une voix étranglée.

— Quelques minutes d'entretien, dit Sweeting en caressant la tête de Léo du bout de son doigt. Nous pourrions nous asseoir peut-être. J'ai eu une journée épuisante. Je ne vous retiendrai pas longtemps. C'est une affaire à mettre au point. (Il jeta un regard dans le salon.) Vous avez un intérieur confortable. Voulez-vous que nous entrions ici?

Sans attendre la réponse il pénétra dans le salon en examinant l'ameublement.

— Très bien arrangé! Ravissant! dit-il. Je vous envie, monsieur Holland, d'avoir un intérieur aussi agréable. (Ses petits yeux en boutons de bottine se fixèrent sur la photo d'Anne dans son cadre.) C'est votre épouse? Quel charmant visage! Est-elle belle!

Ken suivait du regard ce petit bout d'homme allant et venant dans son salon absolument comme chez lui. Il se remettait lentement de l'émotion qui l'avait étreint en le trouvant dans la place. Comment Sweeting l'avait-il découvert? Qu'allait-il se passer? Allait-il essayer de le faire chanter?

— Tiens, je vois que vous avez du whisky, dit Sweeting en s'arrêtant près de l'armoire à liqueurs. J'ai toujours rêvé d'avoir un cabinet à liqueurs comme celui-là, monsieur Holland. Ça rend service et ça vous pose un homme. Je crains d'avoir raté beaucoup de choses

dans ma vie. Il y a des gens qui ont plus de chance que d'autres. Serait-ce indiscret de vous demander un verre? Avec un whisky et un fauteuil confortable, on est beaucoup plus à l'aise pour discuter d'affaires. Vous en conviendrez?

Il installa Léo sur le divan, se versa une bonne dose de whisky, emporta son verre jusqu'au fauteuil et s'y assit. Il retira son chapeau qu'il posa à terre à côté de lui et but une gorgée.

— Ça rafraîchit, dit-il en levant les yeux sur Ken. Vous ne voulez pas vous asseoir, monsieur Holland?

Ken pénétra lentement dans la pièce et s'assit.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il.

— C'est au sujet de la nuit dernière. Une jeune femme a été tuée dans l'appartement au-dessus du mien. Je possède des renseignements qui pourraient intéresser la police. (Sweeting s'interrompt pour sourire d'un air entendu.) Je ne tiens pas particulièrement à renseigner les policiers, monsieur Holland. Je me rends bien compte qu'il est de mon devoir de leur communiquer ce que je sais, mais ils ne vous en savent jamais gré. Après tout chacun ne voit que son intérêt.

Il s'agissait donc bien d'extorsion de fonds. Ken prit une cigarette et l'alluma d'une main tremblante.

— Je n'ai rien à voir avec cet assassinat, dit-il avec fermeté.

Sweeting inclina la tête.

— J'en suis tout à fait persuadé. Si je vous croyais coupable, je ne serais pas venu ici. Je ne m'aventure pas au hasard. Je n'irais pas risquer de me faire inculper de complicité dans une affaire criminelle. Non, bien sûr, ce crime n'a pas été commis par vous. Il n'en reste pas moins que vous vous trouviez dans l'appartement de Miss Carson au moment du crime, c'est indéniable.

Ken ne répondit rien.

— Vous êtes trop sensé pour ne pas en convenir,

poursuivit Sweeting après un silence. Je vous ai vu partir. J'ai noté l'heure. (Il hocha la tête, l'air navré.) Vous êtes dans une situation délicate. Vous n'avez aucune possibilité de convaincre la police de votre innocence. Et ils ne se font pas scrupule d'arrêter les suspects qui leur tombent sous la main.

Ken sentit sa colère monter contre cet hypocrite bedonnant qui ne cherchait même pas à dissimuler son triomphe.

— Parfait. J'admets tout cela, dit-il d'un ton bref. Allons au fait. Quelles sont vos intentions?

Sweeting haussa ses épaules grasses.

— Ça dépend entièrement de vous, monsieur Holland.

— Du chantage, alors?

Sweeting sourit.

— Il y a des gens qui emploient ce mot-là. Il est bien déplaisant. Disons que pour me récompenser de ma discrétion, vous me donnerez une légère rémunération.

— Combien voulez-vous?

Sweeting ne pouvait cacher sa satisfaction. L'entretien se déroulait à merveille, exactement comme il l'avait espéré.

— Je suis un pauvre homme, monsieur Holland. Pour être franc avec vous, j'ai un très grand besoin d'argent en ce moment. Vous pourriez me donner tout de suite deux cents dollars et ensuite une petite somme chaque mois.

— De quel ordre? demanda Ken d'une voix étranglée.

— Eh bien! trente ou trente-cinq dollars par exemple.

Ken comprit que s'il acceptait de donner de l'argent à Sweeting, ce petit jeu allait se poursuivre jusqu'à ce qu'il soit saigné à blanc. Il s'agissait maintenant de tenir bon, en pensant à Anne. Il lui faudrait d'ailleurs

consacrer à sa défense tout ce qu'il pourrait réaliser jusqu'au dernier centime.

— Je ne ferais que gagner du temps, dit-il tranquillement. La police me trouvera bien sans votre assistance. Allez donc leur dire ce que vous savez. Vous ne tirerez rien de moi.

Sweeting qui avait une longue expérience de l'extorsion de fonds à la petite semaine, fut surpris de la résistance de Ken, étant donné sa fâcheuse position. Mais ce n'était pas la première fois qu'une de ses victimes se rebiffait avant de se laisser passer la corde au cou.

— Examinons les choses calmement, monsieur Holland. Mon témoignage peut vous envoyer sur la chaise électrique. Après tout, je suis le seul à vous avoir vu sortir de chez elle à l'heure que la police considère être celle du crime. Si je me tais...

— Vous faites erreur, dit Ken en se levant. Quelqu'un d'autre m'a vu : la femme qui habite au rez-de-chaussée. Votre déposition n'a pas la valeur que vous y attachez.

Sweeting leva les yeux sur lui, décontenancé.

— Minute, monsieur Holland. Ne concluez pas si vite! Cette femme-là ne sait pas qui vous êtes. Moi, je le sais. Il serait ridicule de faire le sacrifice de votre vie pour une poignée de dollars. Et puis pensez à votre femme. Pensez à son chagrin quand elle apprendra ce que vous avez fait.

— Ne mêlez pas ma femme à ça, cria Ken, fou de rage. Vous n'aurez pas un centime. Allez-vous-en!

Le sourire épanoui de Sweeting s'effaça. Le visage dur et mauvais, il dit :

— Ne le prenez pas sur ce ton, monsieur Holland. Vous êtes mal placé pour faire le difficile. J'irai à la police sans une seconde d'hésitation, si nous ne parvenons pas à nous entendre. Allons, je veux bien me contenter de deux cents dollars. Je renonce à la men-

sualité. On ne peut pas être plus « sport ». Deux cents dollars comptant.

La colère de Ken qui n'avait cessé de croître fit explosion. Il avança sur Sweeting, lui arracha le verre de whisky des mains. Son expression mauvaise inquiéta Sweeting qui avait horreur de la violence.

— Monsieur Holland, dit-il, en ravalant son souffle et en se recroquevillant sur son fauteuil. Il est inutile...

Léo, comme s'il s'était rendu compte de l'échec de son maître, quitta le divan et trotta, la queue entre les jambes, jusqu'à la porte.

Ken saisit Sweeting par les revers de son veston et le mit debout.

— Misérable vermine! dit-il au comble de la fureur. Vous ne me soutirez pas un sou. J'en ai ma claque. Ni vous ni la police ne me ferez tourner en bourrique plus longtemps.

— Monsieur Holland! disait Sweeting en suffoquant, les yeux hors de la tête. Nous n'allons pas nous battre. Si c'est votre sentiment...

Ken le lâcha, fit un pas en arrière et lui décocha de toutes ses forces un coup de poing dans l'œil droit. Il éprouva une énorme satisfaction lorsque ses jointures s'écrasèrent sur la figure de Sweeting.

Sweeting poussa un hurlement, se prit les pieds dans le tapis et tomba à la renverse, avec un bruit qui fit résonner le bungalow tout entier.

— Filez! lui cria Ken. Si je vous revois, je vous assomme!

Sweeting se retourna, se mit à quatre pattes, se releva, la main sur son œil. Il gagna d'un bond la porte, et dégringola les marches en vitesse.

Léo était déjà dans la rue et son maître le suivit.

Ken, tout haletant, s'approcha de la fenêtre pour les regarder partir. Sans aucun doute, Sweeting allait le « donner » à la police et on viendrait l'arrêter dans

quelques heures. Rempli d'effroi, il savait néanmoins qu'il fallait faire face à cette éventualité.

Plus question de fuir. Assez de lâcheté. Il était temps d'affronter son destin. Il n'y avait pas d'autre solution que de se livrer, de dire la vérité, en espérant que la police le croirait. Il ne se faisait pas beaucoup d'illusions à ce sujet, mais tout valait mieux que de revivre les heures qu'il venait de passer. Il fallait avancer Sweeting.

Il parcourut son salon du regard, en se demandant s'il le reverrait jamais. Devant la photo d'Anne, il sentit son cœur se serrer. Quel choc pour elle! Il avait agi comme un idiot!

Il songea à lui écrire, mais le temps lui manquait. Il devait se rendre à la police sans tarder. Il traversa vivement le vestibule, mit son chapeau, ferma à clé la porte d'entrée, arrêta du geste un taxi en maraude et, descendant l'allée au pas de course, ouvrit précipitamment la portière.

— A la direction de la police! En vitesse! dit-il au chauffeur éberlué.

Le détective Dave Duncan consulta son bracelet-montre et soupira. Il était un peu plus de neuf heures. Il avait espéré rentrer chez lui pour dîner, mais cet espoir était depuis longtemps parti en fumée. Il se demanda, l'air sombre, ce que sa femme allait en penser. Chaque fois qu'il rentrait tard, elle l'accusait d'avoir passé la soirée en galante compagnie. Jamais il ne parviendrait à lui faire comprendre que les heures de travail des officiers de police sont élastiques. Elle se montrerait peut-être plus conciliante, lorsqu'elle apprendrait qu'il avait été retenu par une enquête criminelle.

Il regarda le brouillon étalé devant lui. Le sergent

Donovan lui avait dit de préparer un rapport pour le chef de la police sur l'affaire Carson, rapport que Duncan venait juste d'achever. Il lui fallait encore quarante minutes pour le taper. Ensuite Donovan le lirait et y porterait des corrections, l'obligeant à retaper le tout. Duncan avait donc une chance de rentrer chez lui vers minuit et demi pour se faire engueuler, alors qu'il tombait de sommeil.

Il alluma une cigarette et, se carrant dans son fauteuil dur et peu confortable, il relut son compte rendu.

Au milieu du rapport, il fit une découverte qui accrocha son attention et le remplit d'exaltation. Mais il n'eut pas le temps d'y réfléchir; la porte s'ouvrit et Donovan entra.

— Dites donc, j'ai du nouveau, fit Donovan qui claqua la porte et vint s'asseoir sur le bureau. Nous avons le costume gris de notre type. Il y a des taches de sang dessus.

Refoulant avec difficulté son excitation, Duncan repoussa son rapport et alluma une cigarette avant de demander :

— Où l'avez-vous trouvé?

— Un coup de pot. Je bavardais avec le sergent de garde au commissariat quand tout à fait par hasard il me fit part de la découverte, aux magasins « Gaza », d'un costume gris taché, au rayon de vêtements pour hommes. O'Malley est allé enregistrer la déclaration du vendeur. Pendant qu'il était là-bas, on a trouvé dans un étalage de chaussures une paire déjà portée et également tachée. O'Malley a fait analyser les taches sur les deux objets, c'était du sang. Le vendeur se souvient d'un type qui est venu acheter un costume gris. Il portait un paquet en arrivant, mais ne l'avait plus quand il est reparti. Son signalement correspond à celui du gars que nous recherchons et les taches de sang

s'apparentent au groupe Carson. Voici le rapport d'O'Malley avec les procès-verbaux. Nous en ferons état dans notre exposé. Il va falloir vous grouiller. Le patron veut me voir avant de s'en aller.

Duncan repoussa les feuilles.

— J'ai quelque chose pour vous, sergent. Je suis prêt à parier cinquante dollars que je sais qui est le criminel.

Le visage rougeaud de Donovan changea de couleur. Il regarda Duncan en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— C'est ce Holland qui l'a tuée.

— Vous êtes tombé sur la tête? s'exclama Donovan furieux. Plutôt que de divaguer, occupez-vous de notre rapport. Je voudrais bien rentrer chez moi ce soir.

Duncan haussa les épaules.

— A votre aise. Si je réussis, tout le bénéfice sera pour moi.

Donovan devint cramoisi.

— Non, mais ne vous gênez pas... commença-t-il avec fureur.

— Je vous dis que c'est le type que nous cherchons. Et je peux le prouver.

Donovan, reprenant son sang-froid, se leva et alla s'asseoir à son bureau.

— Allez! Prouvez-le! dit-il d'une voix grinçante.

— Vous vous rappelez l'émotion de Holland quand nous sommes allés le trouver?

Donovan renifla.

— Qu'est-ce que ça prouve? Vous savez aussi bien que moi que la vue d'un flic, ça fout la trouille à n'importe qui. Si c'est tout ce que vous avez trouvé, vous feriez mieux de la fermer.

— Ce n'est pas seulement la trouille qu'il avait, le mec. Je l'ai observé pendant que vous lui parliez, dit tranquillement Duncan. Il n'avait pas la conscience tran-

quille. Cela m'a donné à réfléchir. Il répond au signalement du type que nous recherchons : il est grand, brun, beau, âgé d'une trentaine d'années. Mais voilà le lien : vous vous rappelez ses roses ? Il n'y a que des roses dans son jardin et des roses superbes. Vous vous en souvenez ?

Donovan ravala un soupir d'exaspération.

— Qu'est-ce qu'elles ont à voir, ces roses, avec l'affaire qui nous occupe ?

Duncan prit le rapport qu'il avait rédigé.

— Ecoutez la déposition du gardien du parc à voitures. « Ce type m'a dit comme ça que c'était la première fois qu'il pleuvait depuis dix jours. » J'ai répondu : « Ma foi, oui ! » Je lui ai demandé s'il cultivait des roses. « Je n'ai même que de ça, » m'a-t-il dit, « des roses et du gazon. » (Duncan lança à Donovan un regard triomphant.) Ça a l'air de coller, non ?

Donovan demeura immobile, tandis que son cerveau lent essayait d'analyser cette situation inattendue.

— Vous n'allez tout de même pas me dire que c'est probant ! conclut-il, les yeux braqués sur Duncan.

Duncan ne se laissa pas démonter, sachant que si Donovan avait fait lui-même cette découverte, il n'aurait pas manqué de s'en vanter.

— Le type crève de peur, le signalement correspond et il cultive des roses, résuma-t-il paisiblement. Ça me suffit pour examiner son cas plus à fond. Je veux savoir ce qu'il a comme voiture : si c'est une Lincoln verte, il n'y aura pas besoin de chercher plus loin.

— S'il a une Lincoln verte, c'est notre gars ! fit Donovan en haussant les épaules. Mais ça m'épaterait bien !

Duncan repoussa le fauteuil et se leva.

— Voulez-vous qu'on y aille voir ?

— On pourrait y faire un saut, acquiesça Donovan à regret.

Vingt minutes plus tard. Duncan arrêta la voiture à cent mètres de la villa de Ken.

— On y va à pied? dit-il. Pas besoin de l'avertir qu'on s'intéresse à lui.

— Ouais.

Donovan sortit à son tour de la voiture et les deux policiers s'avancèrent rapidement jusqu'à la grille du jardin. Donovan traversa la pelouse, au gazon déjà trop haut, jusqu'au petit garage.

La nuit était tombée et il n'y avait pas de lumière dans le bungalow. La double porte du garage était fermée. Pendant que Donovan s'escrimait sur le cadenas, Duncan contourna la bâtisse pour regarder par la fenêtre et braqua sa lampe électrique sur l'auto qui se trouvait à l'intérieur.

— Dites donc, sergent! C'est une Lincoln verte! cria-t-il surexcité.

— Nous le tenons! s'exclama Donovan triomphant. Ce salaud d'Adams va en baver. Nous avons résolu cette affaire en l'espace de dix-huit heures!

— Je voudrais bien jeter un coup d'œil à la voiture dit Duncan.

— Qu'est-ce qui vous en empêche? (Donovan retourna aux portes cadenassées.) Il y a un cric dans notre bagnole; allez donc le chercher!

Il attendit le retour de Duncan adossé à l'entrée du garage. Adams allait être épaté. Et le patron aussi.

Un coup de veine. Il ne ferait pas de rapport, il irait voir le patron en personne et lui ferait un exposé oral. A quoi bon mentionner la participation de Duncan? Après tout, Duncan avait des années devant lui pour obtenir de l'avancement. S'il ne parlait pas de Duncan, le patron penserait que Donovan avait été seul à tirer ces brillantes déductions.

Duncan revint avec le cric. Ils forcèrent le cadenas et ouvrirent la porte. Donovan fit jouer l'interrupteur et la lumière inonda le garage. Ils examinèrent tous deux l'intérieur de la voiture.

— Voilà! dit soudain Duncan. Une pièce à conviction!

Il tendit à Donovan un calepin écorné. C'était le registre dont le gardien du parc à voitures avait signalé la disparition.

— C'était par terre, derrière le siège avant. Il a dû tomber de sa poche de pantalon.

Donovan grimaça.

— Et le numéro de sa voiture y figure. Oui, c'est bien ça!

— Allons lui parler, sergent.

Ensemble, les deux détectives suivirent le sentier. Donovan appuya le pouce sur le bouton de sonnette pendant un long moment. Ils attendirent, prêtant l'oreille à la sonnerie. Puis Donovan recula et conclut d'un ton dégoûté :

— Faut croire qu'il est sorti.

Duncan faisait déjà le tour du bungalow, regardant à l'intérieur à travers les fenêtres. Il revint enfin.

— Ça m'a l'air vide, là-dedans.

Donovan regarda sa montre. Il était presque dix heures.

— On se tire...

— Vous croyez qu'il s'est dégonflé et qu'il a mis les voiles?

— C'est bien possible. Je vais faire diffuser son signalement. On va essayer d'entrer.

Duncan eut vite fait de trouver une fenêtre mal fermée. Il se hissa à l'intérieur de la maison et alla ouvrir la porte d'entrée à Donovan.

— Je vais jeter un coup d'œil pendant que vous téléphonez à la brigade.

Quand Donovan eut donné ses ordres au téléphone, il sortit dans le vestibule à la recherche de Duncan.

Duncan sortait de la chambre avec le sourire. Il portait un complet gris et une paire de chaussures.

— Qu'est-ce que vous en dites, sergent? Ça sort du carton, ça vient directement de chez « Gaza ». Ce type-là est bon pour la chaise électrique.

Donovan émit un grognement. Il commençait à en avoir assez des succès répétés de Duncan.

Ils entrèrent au salon et Duncan alla tout droit à la corbeille à papier. Il la retourna sous l'œil mécontent de Donovan.

— Ça me tombe tout rôti dans le bec! dit soudain Duncan. Regardez-moi ça!

Il mit sur le bureau deux fragments de carte de visite.

— Nous avons tout, dit-il. Je savais que j'avais raison. Voilà le numéro de téléphone de Carson au dos d'une carte, qui, elle, est au nom de Parker. Je parie que Parker a recommandé la même Carson à Holland. Du billard! Pas vrai?

Le lieutenant Adams s'appuya au dossier de son fauteuil, bâilla et décida que sa journée pouvait s'arrêter là. Il n'avait rien à faire, tant qu'il n'aurait pas la copie du rapport de Donovan sur la progression de l'enquête. Il fallait aussi attendre que Darçy ait un tuyau sur Johnny Dorman. Rien de nouveau ne semblait devoir se produire avant le lendemain matin.

Il s'apprêtait à sortir du bureau quand le téléphone sonna. Fronçant les sourcils, il revint à sa table et décrocha le récepteur.

Une voix aboya à son oreille :

— Ici le sergent de service. Il y a un type qui vient d'arriver qui veut parler à l'inspecteur chargé de l'af-

faire Carson. Le sergent Donovan est sorti. Voulez-vous le voir?

— Oui, faites-le monter! dit Adams qui raccrocha son chapeau à la patère et retourna s'asseoir à son bureau.

Au bout de quelques minutes, on frappa à la porte, un agent entra, suivi d'un homme grand et brun dont la pâleur et l'expression égarée éveillèrent l'intérêt d'Adams.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous? demanda-t-il.

— Je suis Kenway Holland, dit Ken d'une voix éteinte.

Il attendit que l'agent se retirât et poursuivit :

— Je suis l'homme qu'on recherche. J'étais avec Fay Carson la nuit dernière.

Adams redressa le dos, écarquilla les yeux et, repoussant son fauteuil, se mit debout. Sa surprise était telle qu'il se demanda un moment comment faire face à cette situation inattendue, mais il reprit bien vite ses esprits.

Il regarda longuement Ken. Oui, le signalement était fidèle. Ce type semblait trop démonté pour être un simulateur.

— Avez-vous dit au sergent de service qui vous êtes? demanda-t-il vivement.

— Non, fit Ken surpris. Il ne me l'a pas demandé.

Adams avait retrouvé son sang-froid. « Quelle veine! pensait-il. Si cet imbécile de Donovan avait été là, j'aurais été renseigné trop tard pour intervenir. Qu'est-ce que je vais faire de ce type? Si Donovan s'en empare avant que j'aie mis la main sur Dorman, ils s'arrangeront pour m'évincer et ce malheureux ne comprendra ce qui lui est arrivé qu'une fois assis sur la chaise électrique. »

En quelques secondes sa décision fut prise.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt? demandait-il d'un ton tranchant.

— J'avais... j'avais pensé m'en tirer, dit Ken, mais je vois que ce n'est pas possible. Je tiens à ce que vous sachiez que je ne l'ai pas tuée. Je vais vous dire exactement ce qui s'est passé.

— Bon, fit Adams, mais ce n'est pas l'endroit pour une conversation suivie: le téléphone sonne, les gens entrent et sortent. (Il prit son chapeau, le posa sur sa tête.) Vous allez venir avec moi.

Puis tout à coup pris d'inquiétude :

— Vous êtes venu avec votre voiture?

Stupéfait Ken le regardait :

— J'ai pris un taxi.

Adams opina de la tête. Encore un coup de veine! Si son client avait parqué la Lincoln verte devant les locaux de la police qui sait si quelque fin limier ne l'eût pas signalée.

— Venez! dit Adams en s'engageant dans le couloir. Derrière lui, Ken descendit dans la rue.

— Montez, dit Adams, en désignant sa voiture.

— Mais je ne comprends pas, dit Ken déconcerté.

— Il n'y a pas à comprendre. Montez!

Ken s'installa à côté d'Adams qui prit la direction de son domicile personnel et ne desserra pas les dents de tout le parcours. Arrivé devant un immeuble de la Cranbourne Avenue, il bloqua ses freins.

— C'est ici que je demeure, dit-il en sortant de la voiture. Chez moi, vous pourrez me dire tout ce que vous avez sur le cœur sans risquer d'être interrompu.

Ken le suivit dans le salon du rez-de-chaussée, confortablement meublé.

— Mettez-vous à votre aise, dit Adams en jetant son chapeau sur une chaise. Qu'est-ce que vous buvez?

— Je n'y comprends rien, dit Ken en le regardant

bien en face. Pourquoi m'amenez-vous ici? Je désire faire une déclaration à l'inspecteur chargé de l'enquête. Qui êtes-vous?

Adams sourit, tout en préparant deux verres de whisky.

— Je suis le lieutenant Adams de la Brigade criminelle. Vous ne pouvez pas le savoir, mais ce serait très risqué de vous confier à l'inspecteur chargé de l'affaire Carson, car il a l'esprit obtus. Asseyez-vous, ne perdons pas de temps, racontez-moi votre histoire. Je veux savoir qui vous êtes, comment vous avez rencontré Fay Carson et ce qui s'est passé la nuit dernière, avec tous les détails dont vous pourrez vous souvenir.

Ken fit son exposé, sans rien omettre. Arrivé au bout, il sentit l'espoir lui revenir, en voyant l'expression du petit lieutenant.

— Je conviens que j'ai eu tort d'aller chez cette fille et je paye chèrement mon erreur, mais ce n'est pas moi qui l'ai tuée. Si je ne suis pas venu avant, c'est que j'avais peur, pas tant pour moi que pour ma femme. J'aurais voulu lui éviter ce chagrin, mais je n'en vois plus la possibilité.

Adams le regarda longuement, puis, tout en caressant pensivement son nez, il dit :

— Si j'étais marié — et j'ai la chance de ne pas l'être — j'aurais agi comme vous dans de telles circonstances.

— Alors, vous me croyez? insista Ken.

Adams haussa les épaules.

— Peu importe que je vous croie ou non, c'est le jury qui décidera. Dites-moi, il ne vous est pas venu à l'idée qu'il pouvait y avoir quelqu'un d'autre que vous deux dans l'appartement, avant que les lumières ne s'éteignent?

— Absolument pas.

— Vous n'avez pas vu le personnage?

— Non. Il faisait noir comme dans un four. Je l'ai entendu traverser la pièce, descendre l'escalier quatre à quatre, mais je n'ai pas réussi à le voir.

— Vous n'avez pas entendu Fay crier?

— Non. Avec les roulements de tonnerre, je ne crois pas que je l'aurais entendue.

— Ahah!...

Adams croisa les jambes et demanda :

— Ce gros type au pékinois, il est chauve avec un nez crochu et des oreilles pointues.

Ken parut surpris.

— Oui. Très exactement. Vous le connaissez?

— Je le connais, dit Adams. Vous n'avez pas à vous en inquiéter. Il ne peut pas vous créer d'ennuis. Il est sorti de prison il y a six mois. N'y pensons plus.

— Vous croyez qu'il me bluffait?

— J'en suis sûr. Vous ne vous rappelez rien d'autre?

— Je ne crois pas, dit Ken.

Il réfléchit et se souvint du grand garçon blond qu'il avait vu se dissimuler quand Fay était sortie de la Rose Bleue.

— J'ai remarqué un type en face de la Rose Bleue qui semblait désireux de ne pas se faire voir. Grand, blond, très beau garçon. Quand il a vu que je l'avais remarqué, il s'est caché.

Adams fronça les sourcils.

— Grand, blond, très beau garçon? demanda-t-il, en songeant à Johnny Dorman. Vous le reconnaîtriez?

— Je crois.

— Votre histoire tient debout, dit Adams, mais ne vous imaginez pas qu'elle vous innocente. Vous êtes mal parti. Beaucoup plus mal que vous ne le croyez.

Ken allait demander des explications, lorsque le téléphone sonna.

Adams décrocha.

— Oui. Qu'est-ce que c'est? fit-il dans le récepteur. Il écouta pendant cinq bonnes minutes une voix très excitée à l'autre bout de la ligne et dit enfin :

— Bien, j'arrive. (Il raccrocha, regarda Ken en faisant la moue.) Votre signalement est diffusé partout. On a trouvé votre complet et vos chaussures chez « Gaza ». Mes deux brillants assistants ont aussi découvert votre voiture et la carte que Parker vous a donnée, avec le numéro de téléphone de Carson. Actuellement, il n'y a pas un flic en ville qui ne vous recherche.

Ken demeura figé.

— Mais on ne peut pas prouver que je suis l'assassin. Vous me croyez. Vous pouvez m'innocenter.

Adams alluma une cigarette, allongea ses courtes jambes et secoua la tête.

— Vous n'avez pas idée de ce qui se passe. Il vaut mieux que je vous mette au courant. L'homme qui soutient la municipalité en place s'appelle Sean O'Brien. Il veut épouser une chanteuse de boîte de nuit, Gilda Dorman. O'Brien est riche et puissant. Il obtient tout ce qu'il veut. Or le frère de Gilda, Johnny Dorman était l'amoureux de Fay Carson avant son internement dans un asile. Il en est sorti hier et c'est lui qui a tué Fay Carson, j'en mettrais ma main au feu, bien que je ne puisse pas encore en apporter la preuve. Vous pensez bien qu'O'Brien ne va pas le laisser condamner et qu'il le protégera. Ils chercheront un bouc émissaire, et ce bouc émissaire, ce sera vous.

— Vous plaisantez? demanda Ken stupéfait.

— Malheureusement non. Vous vous en apercevrez vite. O'Brien n'a qu'à parler pour qu'on exécute ses ordres, dans notre bonne ville. Le sergent Donovan fera son rapport. Le chef de la police le communiquera à O'Brien. Ils ont assez de charges pour vous faire inculper.

Tout ce qu'ils trouveront à votre décharge sera passé sous silence. Et ils s'arrangeront pour vous faire condamner à mort.

Ken fut pris de panique.

— Pourquoi me racontez-vous cela au lieu de m'arrêter? demanda-t-il avec emportement.

Adams croisa et décroisa ses jambes.

— C'est que moi, je suis dans le camp opposé. Si je peux placer une chausse-trape sous les pieds d'O'Brien, j'en serai ravi. Et vous m'en offrez la possibilité. Si j'arrive à prouver que Dorman a assassiné la fille Carson, je pourrai, du même coup démasquer O'Brien et le forcer dans ses retranchements. Je veux que toute la police soit lancée à vos trousses, de façon à pouvoir m'occuper de Dorman. Voilà pourquoi je vous ai amené ici : pour qu'on ne vous arrête pas tant que je n'aurai pas mis la main sur l'autre suspect. Restez ici. Il me faut du temps pour le retrouver. Prenez votre mal en patience, une question de jours, peut-être même de semaines. N'allez pas courir les rues. Mes hommes vous recherchent et si vous vous montrez, ils vous appréhenderont.

— Mais ma femme rentre à la fin de la semaine, dit Ken inquiet. Il faut que je pense aussi à ma situation. Vous ne croyez tout de même pas?...

Adams leva la main.

— Pas si vite! Comme je vous l'ai dit, vous êtes dans de mauvais draps. Votre femme et votre situation sont d'une importance secondaire. C'est votre vie que vous jouez. Si on vous attrape, vous êtes foutu, ne l'oubliez pas!

— Mais c'est fantastique! Et si vous ne trouvez pas Dorman, qu'est-ce que je deviendrai, moi?

— On avisera, le cas échéant. Pour l'instant je vais à la police, je veux savoir où ils en sont.

— J'ai oublié de vous dire que j'avais vu Gilda

Dorman à la Rose Bleue. Fay et elle ont partagé le même appartement dans le temps.

Adams mit son chapeau.

— Ça n'a rien à voir avec le problème qui nous occupe, du moins je le pense. Enfin ne vous en faites pas et comptez sur moi.

— Et si je voyais un avocat? proposa Ken d'un ton embarrassé.

— Vous avez bien le temps. Reposez-vous. Vous êtes en sécurité ici. Couchez-vous! La chambre d'ami est à côté. Il faut que je m'en aille!

Adams lui adressa un bref signe de tête et sortit de l'appartement.

Ken se leva, alla à la fenêtre et regarda la voiture du lieutenant qui s'éloignait. Il avait la tête en feu et l'impression désagréable qu'Adams l'utilisait comme un pion à des fins politiques et que si l'affaire tournait mal, il le laisserait tomber sans le moindre scrupule.

Il imagina le retour d'Anne dans le bungalow vide. Il ne voulait pas rester indéfiniment dans cet appartement. Il lui fallait consulter un avocat de tout premier ordre et remettre son sort entre ses mains.

Il se demandait à qui il allait s'adresser, lorsque la sonnerie du téléphone retentit. Il hésita à répondre, puis pensant que l'appel venait d'Adams, souleva le récepteur.

— C'est vous, lieutenant? fit une voix chaude et profonde que Ken reconnut immédiatement comme étant celle de Sam Darcy.

— Le lieutenant est sorti. Il est à son bureau.

Après un silence, Darcy demanda :

— Pouvez-vous vous charger d'un message?

— Je le crois.

— Bon, alors dites-lui qu'un type qui ressemble à Johnny Dorman a été vu sur le bateau de Tux, le

Willow Point. Mon bonhomme l'a juste aperçu. Il n'est pas sûr que ce soit Johnny.

Ken jubilait.

— Je lui ferai la commission.

— Le bateau est à l'ancre dans l'estuaire. Il saura où.

— Bien, dit Ken qui racrocha.

Il réfléchit longuement, puis composa le numéro de la police.

— Passez-moi le lieutenant Adams! dit-il au sergent de service.

— Il n'est pas là. Qui le demande?

— Il va arriver d'un moment à l'autre.

— Il est venu et il est reparti. Qui le demande?

Ken remit le récepteur en place.

Et si Dorman allait quitter le bateau avant qu'il ait pu prévenir Adams? Si Ken devait se tirer de cette situation épouvantable, il lui fallait agir. Il irait surveiller le bateau de la berge jusqu'à l'arrivée d'Adams.

Il rédigea le message de Darcy, ajouta qu'il allait essayer de repérer le *Willow Point* et pria Adams de venir le plus tôt possible. Laissant le mot sur la table, il prit son chapeau et sortit.

La pluie et l'obscurité brumeuse lui donnèrent une impression de sécurité. Il descendit les marches du perron et, prenant à gauche, se dirigea vers le fleuve, aussi vite qu'il le pouvait.

VI

Avant de monter à son bureau, Adams passa à la salle de garde.

— Rien de neuf? demanda-t-il au sergent en faction, qui avait joint les talons en l'apercevant.

— Non. Le patron et le capitaine doivent repasser ici. On n'a pas encore arrêté Holland. Duncan et quelques-uns de nos hommes sont chez lui pour le cueillir s'il revenait. Le sergent Donovan vient de rentrer: il attend le patron.

Adams grommela :

— Si le patron me demande, je serai dans mon bureau. Rien d'autre?

— Rien qui vous intéresse. Paradise Louie s'est fait amocher. On l'a ramassé il y a dix minutes dans un terrain vague de West Street. Qu'est-ce qu'il a pris! O'Sullivan qui l'a trouvé prétend qu'il ne s'en remettra pas. Celui qui l'a tabassé n'y a pas été de main morte.

Adams se rappela le témoignage de Darcy. Paradise Louie avait indiqué à Johnny où se trouvait Fay Carson. Curieuse coïncidence!

— Où l'a-t-on transporté? demanda-t-il vivement.

— A l'hôpital du comté. Chambre 6.

— Si le patron me demande, vous lui direz que

je suis sorti pour une heure, dit Adams qui retourna rapidement à sa voiture.

Cinq minutes plus tard, il arrivait à l'hôpital.

— Manchini, dit le chirurgien de service, quand Adams lui demanda s'il pouvait lui parler. Un cas désespéré. Il n'a pas le crâne bien épais : on lui a cogné dessus à coups de chaîne de vélo. Il lui reste une heure à vivre.

— Il a sa connaissance?

— Non, mais il peut revenir d'un instant à l'autre. Il y a un de vos hommes à son chevet. Montez si vous voulez. Nous ne pouvons plus rien pour lui.

Paradise Louie était allongé dans le lit et sa figure tuméfiée et bleuie faisait paraître plus blancs les bandages.

L'inspecteur Watson, la mine renfrognée, était assis à côté de lui. Il se leva si vite, en voyant entrer Adams, qu'il fit presque tomber sa chaise.

— Il est revenu à lui? demanda Adams.

— Pas encore. Il a remué une ou deux fois.

Adams se pencha sur le corps immobile.

— Louie! Réveille-toi! aboya-t-il en secouant le bras de Louie.

Louie ne bougeait pas, ses yeux étaient clos.

— Réveille-toi! clama Adams, en le secouant de nouveau.

— Il est au plus mal, dit Watson, mal à l'aise. Vous risquez de le tuer, en le secouant de la sorte!

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre? aboya Adams en foudroyant du regard son subordonné. Fermez votre gueule!

Il prit une boîte d'allumettes, en frotta une et porta la flamme à la main de Louie, sous le regard épouvanté de Watson.

Louie grogna, bougea la main, ouvrit les yeux, regarda Adams sans le voir.

— Ecoute, Louie. Tu vas mourir. Qui t'a fait ça? Watson automatiquement sortit son calepin et attendit.

— Où je suis? gémit Louie.

— On s'en fout! Qui t'a fait ça?

Adams frotta une autre allumette.

— Si tu ne parles pas, je te brûle. Qui t'a fait ça?

Louie ouvrit les yeux et voyant la figure mince et impitoyable, penchée au-dessus de lui, articula vivement :

— Tux et Whitey. Maintenant, foutez-moi la paix.

— Pourquoi ont-ils fait ça?

— Je ne m'en souviens plus, dit Louie.

Mais voyant Adams approcher une autre allumette :

— Bon, je vais le dire!

Et il fit à Adams le récit quelque peu arrangé de sa manœuvre pour amener Gilda à devenir sa maîtresse. Cela dura quelques minutes et Watson inscrivit tout, au fur et à mesure.

— As-tu donné à Johnny l'adresse de Fay Carson? demanda Adams.

— Je lui ai dit qu'elle allait à la Rose Bleue presque tous les soirs.

— Tu ne lui as pas donné son adresse?

— Je ne la connaissais pas.

— A quelle heure l'as-tu vu?

— Vers onze heures.

— Ainsi Tux travaille pour O'Brien, fit Adams. avec le sentiment d'avoir fait une découverte importante.

— Oui. O'Brien est son patron depuis toujours.

Adams regarda Watson.

— Vous avez bien tout consigné?

— Oui, monsieur.

— Louie, tu vas me signer ça.

Il lut à Louie sa déclaration, puis lui fit apposer

sa signature griffonnée au bas de chaque page. Enfin il fit signer Watson, sur chaque page également.

— Je l'emporte, dit-il à Watson, en mettant le calepin dans sa poche. Venez! ce n'est plus la peine de perdre votre temps avec ce misérable.

Une fois dans le couloir, il ajouta :

— Ne parlez à personne des aveux que nous avons recueillis. Cette déclaration peut avoir des conséquences politiques et nous donner du fil à retordre. Compris?

— Entendu, dit Watson troublé.

Il ne comprenait pas, mais il avait appris depuis longtemps qu'il valait mieux ne pas poser de questions à Adams, sous peine de s'en mordre les doigts.

— Bon. Venez avec moi. J'ai du boulot pour vous.

Eberlué, Watson dégringola derrière Adams les marches du perron et le suivit jusqu'à sa voiture.

Il fallut vingt minutes à Ken pour atteindre le bord de l'eau. Adams lui ayant dit que la police le recherchait, il ne voulait pas se risquer à prendre l'autobus ou un taxi. Il empruntait les petites rues, frôlait les murs, se réfugiait dans une encoignure obscure ou prenait bien vite une voie latérale, quand il apercevait un agent.

Arrivé au bord du fleuve, il constata que la pluie qui n'avait cessé de tomber s'était arrêtée. La berge s'étendait au loin, brumeuse, humide et dégagait des odeurs nauséabondes. De l'autre côté de la chaussée, on apercevait des cafés, des stands de popcorn, des boutiques d'articles de pêche, un café miteux et une kermesse.

Ken, au bord du quai, regardait l'immense étendue d'eau huileuse qui le séparait de l'estuaire. Par cette nuit noire, on ne pouvait distinguer les bateaux ancrés, mais Ken faisait confiance à Darcy qui avait précisé

l'emplacement du yacht. Il lui fallait un canot pour l'aborder, mais il n'avait pas les moyens de se payer la course. Le peu d'argent qu'il avait sur lui devait être ménagé. Il allait donc en « emprunter » un. Mais avant de chercher un canot disponible, il devait s'informer sur la situation exacte du *Willow Point*.

Il considéra le stand de jeux brillant de tous ses feux, traversa et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Quelques jeunes gens jouaient devant les appareils à sous. Une blonde, en blouse blanche, adossée à une machine, se curait les ongles avec un bout de bois. Elle avait le visage pâle, les traits tirés et, bien qu'elle n'eût pas plus de dix-huit ans, elle devait connaître toutes les embûches de la vie, à en juger par la dureté de son expression. Une sacoche de cuir pendait à son épaule.

Ken entra dans la salle et se mit à jouer sur l'un des appareils, non loin de la fille, lançant une à une les billes dans l'espace réservé, et observant les lumières multicolores qui s'allumaient chaque fois que la bille heurtait les taquets.

Ayant épuisé sa première série de billes, il s'arrêta pour allumer une cigarette. Il sentait le regard curieux de la fille posé sur lui. Il chercha ses yeux bleus, cernés de noir, et sourit à l'employée.

— Quand on a une heure à perdre, dit-il, faut bien s'occuper à quelque chose!

Elle haussa les épaules avec indifférence.

— Personne ne vous y force.

Lâchant son appareil, il s'approcha d'elle.

— Vous connaissez les bateaux qui sont ancrés dans l'estuaire? demanda-t-il. Je cherche le *Willow Point*.

Elle le considéra, l'air soupçonneux.

— Ça vous regarde, dit-elle en passant la main dans l'échancrure de sa blouse pour se gratter sous le bras.

— Vous savez où il est ancré?

— Peut-être bien. Pour quoi faire?

— Je voudrais le trouver.

— Vous avez tort, fit-elle en s'adossant à l'appareil. Vous connaissez le propriétaire du *Willow Point*?

Il hocha la tête.

— C'est Tux, dit-elle. Un gars auquel il vaut mieux ne pas se frotter.

— Il faut pourtant que je trouve ce bateau.

Elle le dévisagea longuement.

— Ecoutez, mon petit. Rentrez donc chez vous. Avec Tux, vous êtes sûr d'avoir des embêtements.

— J'en ai déjà.

— Après tout, c'est pas mes oignons! dit-elle.

Elle alla changer le billet d'un gros bonhomme qui tapait impatiemment sur le couvercle de verre d'un appareil.

Ken alluma une autre cigarette et retourna à son jeu, tout en observant la fille du coin de l'œil.

Elle fit le tour du stand et, au bout de cinq minutes, revint, sans se presser. Elle s'appuya à l'appareil de Ken et recommença à se curer les ongles.

— Vous ne voulez pas me dépanner en me renseignant sur le *Willow Point*? demanda Ken à voix basse.

Elle eut un léger haussement d'épaules.

— La dernière fois que je l'ai vu il était ancré au large de North End.

— Ça ne me dit rien. Je ne connais pas le fleuve. C'est loin d'ici?

— A huit cents mètres. North End, c'est la lumière que l'on aperçoit du quai.

— Il leva les yeux et sourit.

— Merci.

Elle hocha la tête.

— Ma parole, vous cherchez les emmerdements. Tux est un sale bonhomme.

Il lança une bille, puis il dit :

— J'ai besoin d'un canot pour y aller, mais je ne peux pas payer.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? Que j'en vole un pour vous?

— Je le ferais bien moi-même, si je savais où en trouver un.

— Tux sait que vous venez?

Il fit non de la tête.

— Qui c'est qui vous fait peur? Les flics

— Quelque chose comme ça.

— Vous trouverez un bateau sous le môle. Son propriétaire le prend généralement vers cinq heures du matin, alors tâchez de revenir avant.

— Merci, dit Ken.

— Soyez prudent, mon joli. Tux, il n'aime pas les visites imprévues. C'est un méchant.

— Je ferai attention, dit Ken.

Et il partit sous la bruine.

Il trouva un canot amarré sous le môle. Une ligne, une boîte d'appât, un ciré et des rames gisaient sur le plancher. Ken sauta dans la barque, défit les amarres et se mit à ramer vers la lumière lointaine que la fille lui avait désignée.

Il rama pendant de longues minutes qui lui parurent des heures et arriva enfin en vue d'un bateau, dont les contours noirs se détachaient sur le ciel.

Ken laissa filer les avirons et observa le bâtiment, en se demandant si c'était bien le *Willow Point*. La barque oscillait doucement, au gré des vagues. Soudain, Ken perçut le bruit d'un canot à moteur puissant.

Il regarda vers la rive, éloignée d'environ cinq cents mètres. Un canot à moteur venait de quitter le môle et avançait dans sa direction. Alarmé, il se demanda si c'était un canot de la police et se remit à ramer vigoureusement pour s'éloigner de la zone dangereuse. Enfin, il reposa ses rames et s'accroupit au fond du bateau, cher-

chant à dissimuler sa tête et ses épaules. Le bateau à moteur approchait toujours.

Il avançait à vive allure et Ken soupira d'aise en constatant qu'il allait passer à trois cents mètres de lui, s'il ne modifiait pas son parcours. Le canot ne changea pas de cap et son remous fit danser violemment la barque de Ken. Bientôt le moteur se tut et Ken vit le canot s'estomper dans la zone d'ombre qui entourait le bateau.

Ken se redressa et se remit à ramer. Au bout de dix minutes, il arrivait à une trentaine de mètres du yacht. Il abandonna les rames et laissa dériver la barque, tout en cherchant à surprendre un signe de vie sur le yacht. Il aperçut le canot à moteur contre le flanc du bateau, mais le pont lui parut désert. Il se remit alors à ramer, pour se rapprocher de la coque. Il examina le bastingage sur toute sa longueur, l'oreille aux aguets. Il lui sembla entendre une faible rumeur de voix et il songea un instant à monter à bord, mais y renonça bientôt. Sa barque était trop visible du pont. Il contourna donc le bateau par l'arrière et s'arrêta à babord. Un hublot était éclairé. Il manœuvra sans bruit pour venir se placer sous ce hublot et entendit une voix qui disait :

— Il est temps de nous expliquer, Johnny. Vous êtes mal placé pour me dicter vos conditions. Si vous n'acceptez pas ma proposition, vous resterez ici jusqu'à ce que vous ayez changé d'idée.

Ken remonta ses rames, en prenant garde de ne pas heurter la coque et, saisissant une poignée de fer fixée à proximité du hublot, il se dressa et jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur de la cabine.

Le beau jeune homme blond qu'il avait aperçu la veille en face de la Rose Bleue était étendu sur une couchette. Un grand homme brun vêtu d'un complet de coupe impeccable, fumait un cigare, appuyé au mur.

Ken se recula précipitamment et, tout en maintenant sa barque immobile, écouta leurs propos.

Solly avait attrapé le cordage jeté par O'Brien, et avait maintenu le canot pendant qu'O'Brien montait à bord.

— Tux est là? avait demandé O'Brien.

— Oui, patron!

Solly semblait surpris de voir O'Brien arriver seul.

Tux, que le bruit du moteur avait réveillé, apparut sur le pont, en boutonnant sa chemise. Il conduisit O'Brien à sa cabine. Là, assis sur la couchette, étouffant un bâillement, il jeta à son patron un regard interrogateur.

— Tu t'es occupé de Louie?

— Oui, dit Tux fort ennuyé. Whitey l'a cogné un peu trop fort.

O'Brien l'examina d'un regard attentif :

— Qu'est-ce que ça signifie?

— Je doute que Louie soit très bien en point en ce moment, dit Tux sans se compromettre. Il a le crâne pas plus épais qu'une coquille d'œuf.

— Il est mort?

— Ça se pourrait bien. Il a perdu pas mal de cervelle.

O'Brien se frotta la joue.

— Tant pis! Nous sommes dépassés par les événements, dit-il en prenant un cigare dont il coupa l'extrémité d'un coup de dent. Il vaut peut-être mieux que Louie soit crevé.

Tux parut soulagé.

— En tout cas, ça m'épaterait bien qu'il s'en remette.

— Faudrait pas qu'il parle.

— Pas de danger! Il était trop sonné, quand on l'a laissé sur le terrain.

O'Brien alluma son cigare, envoya une bouffée de fumée au plafond. Après quatre ans de vie peinarde, les coups durs recommençaient. On n'y pouvait rien. Il fallait rester maître de la situation et les gêneurs devaient être écartés.

— J'ai décidé de supprimer Johnay, annonça-t-il, en baissant la voix.

Tux fut surpris, mais ne le montra pas.

— A votre service, patron, dit-il.

— Le cadavre doit disparaître sans traces.

— Je peux arranger ça, dit Tux. J'ai un baril à bord qui fera l'affaire. J'ai pas mal de ciment aussi. On ne le trouvera pas.

— Ne rate pas ton coup, Tux. Je vais discuter avec lui et, tout à l'heure, je te dirai quand il faudra opérer.

— Cette nuit? demanda Tux, en songeant que son précieux sommeil allait une fois de plus être sacrifié.

— Oui, cette nuit. Commence à préparer le baril et le ciment.

— Je vais envoyer Solly...

— Fais ça toi-même, dit O'Brien d'un ton sec. Solly n'est pas dans le coup. Je vais le ramener avec moi.

Tux fit la grimace.

— C'est qu'il sera lourd, le baril. J'ai besoin de Solly. Je ne peux pas tout faire.

O'Brien prit son cigare entre deux doigts et en examina le bout incandescent.

— A ta guise, mais si tu mets Solly dans le coup, il faudra le supprimer aussi et le faire disparaître de la même façon.

Tux tenait beaucoup à Solly qui était fort comme un bœuf et rapide comme un serpent à sonnettes.

— Il fermera sa gueule, ne vous inquiétez pas! dit-il.

— Si tu ne veux pas exécuter mes ordres, tu n'as qu'à le dire, Tux.

La voix était menaçante et Tux ne s'y trompa pas. Il regarda O'Brien et haussa les épaules :

— Bon, je me débrouillerai seul.

— Fais-moi du travail soigné.

— Vous pouvez y compter.

O'Brien se leva et sortit dans le couloir. Arrivé à la

cabine de Johnny, il tourna la clé fichée dans la serrure et entra.

Johnny sommeillait. Il ouvrit les yeux au bruit de la clé, clignota des paupières et s'assit.

— Salut, Johnny, dit O'Brien, en détaillant avec satisfaction les ecchymoses que son prisonnier portait au visage.

« Ce salaud avait depuis longtemps besoin de se faire dresser », pensa-t-il en refermant la porte et en s'y adossant.

Johnny le regardait d'un œil sombre.

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Je veux vous faire une proposition, déclara O'Brien.

— Tiens? dit Johnny. Ça va vous coûter cher.

— Il est temps de nous expliquer, Johnny. Vous êtes mal placé pour me dicter vos conditions. Si vous n'acceptez pas ma proposition, vous resterez ici jusqu'à ce que vous ayez changé d'idée.

— Voyons toujours votre proposition! dit Johnny en tâtant du bout des doigts sa figure tuméfiée.

— Vous partirez cette nuit. Vous irez à l'aérodrome prendre l'avion de New York. Là-bas, un de mes agents vous mettra dans l'avion pour Paris. A Paris un de mes agents vous logera et vous y resterez jusqu'à ce que je vous donne l'autorisation de revenir.

— Et entre-temps vous épouserez Gilda? fit Johnny en ricanant. Et vous croyez qu'elle se mariera sans mon consentement?

— Vous allez lui écrire que vous partez pour Paris cette nuit et que vous ne comptez pas revenir. Elle sait que vous avez des ennuis : elle ne s'étonnera pas.

Johnny fit la grimace.

— Si vous ajoutiez un peu d'argent dans la balance, peut-être...

— Oh! je ne comptais pas me débarrasser de vous

sans y mettre le prix. Vous aurez dix mille dollars en échange de la lettre à Gilda et de votre promesse de rester à Paris jusqu'à ce que je vous autorise à revenir.

— Dix mille? fit Johnny n'en croyant pas ses oreilles. Vous pouvez faire mieux que ça. Disons cinquante et le marché est conclu.

— Vingt-cinq, pas plus.

— Je ne descendrai pas au-dessous de trente, déclara Johnny en se penchant vers O'Brien.

— D'accord, trente. Mon agent de New York vous en donnera la moitié, vous aurez l'autre moitié à Paris.

— Pas de triche, Sean! Si je n'ai pas l'argent, je reviens!

— Avec la police à vos trousses! Vous oubliez que vous avez assassiné une femme pas plus tard que la nuit dernière.

— Comment l'oublierais-je? Ça vous emmerde assez! Je veux de l'argent tout de suite. Et ma place d'avion, alors?

— Mon agent s'en occupera, dit impudemment O'Brien. (Et, ouvrant son portefeuille, il en sortit trois cents dollars qu'il posa sur la table.) Voilà, prenez toujours ça!

Johnny ne se le fit pas dire deux fois. Sautant de la couchette, il saisit les billets et les enfouit dans sa poche.

— Faut-il que vous ayez envie d'elle! remarqua-t-il avec un sourire ironique. Aucune femme au monde ne me ferait agir de la sorte!

O'Brien dut maîtriser la rage qu'il sentait monter en lui.

— Il y a du papier à lettres dans le tiroir. Ecrivez à Gilda que vous partez pour Paris et que vous ne reviendrez pas avant un certain temps.

— Oh! mais vous me cassez les pieds avec ça! cria Johnny avec impatience. Vous le lui direz bien vous-même. Qu'est-ce que j'ai besoin d'écrire!

— Sans la lettre, le marché ne tient plus.

— Qu'est-ce qui vous inquiète? demanda Johnny, l'œil soupçonneux. Vous avez peur qu'elle croie que vous m'avez flanqué un coup sur la tête et balancé dans l'eau?

— Ne dites pas de bêtises! dit O'Brien secrètement effrayé par la lucidité de Johnny. Elle vous aime et préfère avoir directement de vos nouvelles.

— Bon, eh bien! je lui téléphonerai de l'aéroport.

— Vous croyez que vous allez vous promener dans l'aéroport pour bien laisser aux flics le temps de vous repérer.

Johnny haussa les épaules.

— Bon! Bon! Et si je lui racontais comment j'ai été esquiné par votre tueur à la manqué. Je doute qu'elle vous en félicite.

— Alors, vous l'écrivez, cette lettre? jappa O'Brien en tournant le dos à Johnny pour cacher la rage qui défigurait son visage.

Johnny s'assit et écrivit quelques mots sur une feuille du bloc, tout en fredonnant. Enfin, il poussa le papier vers O'Brien.

— Voilà. Maintenant quittons cet ignoble rafiote.

O'Brien prit la lettre, la lut, opina de la tête et, montrant une enveloppe :

— Ecrivez l'adresse, dit-il.

Johnny obéit. O'Brien mit la feuille dans l'enveloppe, la cacheta et la rangea dans son portefeuille.

Il jubilait. Il avait maintenant les mains libres avec Johnny et la méfiance de Gilda ne serait pas éveillée.

— Vous ne partez pas avec moi, dit-il. Je ne veux pas courir le risque d'être aperçu en votre compagnie. J'emène Solly, il ramènera le canot à moteur. Et faites bien ce que je vous dis, sinon vous vous en repentirez.

— Et si je partais le premier? proposa Johnny. Je suis resté sur ce sale bateau bien plus longtemps que vous!

— La ferme! dit O'Brien, furieux. Sale vermine! J'en ai marre de vos récriminations!

En rencontrant son regard, Johnny fut stupéfait.

— Vous excitez pas, Sean, dit-il avec gêne. Je rigolais.

— Vraiment? Eh bien! moi, je n'aime pas les rigolos et vous n'attendrez pas longtemps pour vous en apercevoir.

O'Brien sortit, ferma la porte à clé et monta sur le pont. Il tremblait de fureur. Maintenant qu'il tenait la lettre, il avait hâte de se débarrasser de Johnny. Dans quelque temps, il annoncerait à Gilda que Johnny s'était fait tuer à Paris, dans une rixe. Et jamais elle ne saurait que son mari était l'instigateur de la mort de son frère.

Solly attendait près du bastingage, mais en apercevant O'Brien, il descendit dans le canot.

Tux vint rejoindre O'Brien.

— Tu peux y aller, dit O'Brien à voix basse. Tu es sûr de pouvoir t'en tirer. Je ne veux pas de fausse manœuvre.

— Ça ira! dit Tux. Je ferai rouler le baril. Il y a du fond ici. Ça ira tout seul!

— Quand Solly sera revenu, va à terre et appelle-moi. Dis à Solly que tu as emmené Johnny dans le dinghy. Je vais le garder une heure. Ça te laissera assez de temps?

— Sûrement! dit Tux avec indifférence. Je vais lui régler son compte dès que vous serez parti. C'est pas compliqué. Le tonneau est grand. Il y tiendra bien et j'ai du ciment en pagaille. Une heure me suffit.

— Pas d'arme à feu, Tux. On pourrait t'entendre de la rive.

— Je prendrai mon couteau.

— Fais-le proprement, recommanda O'Brien en traversant le pont.

Il s'installa dans le canot. Solly détacha l'amarre et mit le moteur en marche. Le canot s'enfonça dans l'obscurité.

VII

Ken, accroché à la coque, avait distinctement entendu les quelques mots échangés entre O'Brien et Tux, mais il lui fallut quelques minutes pour comprendre ce qui allait arriver à Johnny.

Ils allaient assassiner Johnny et envoyer son cadavre par dix mètres de fond.

Ken frissonna.

Avec Johnny au fond du fleuve, comment pourrait-il convaincre les gens de son innocence? Il fallait sauver Johnny, l'amener à terre et le conduire à Adams. Sinon tout était perdu.

Mais à l'idée d'attaquer Tux tout seul, la bouche de Ken se desséchait et son cœur battait avec violence. Ken n'avait pas un tempérament de champion. Il savait qu'une bagarre avec Tux exigeait une forme physique exceptionnelle. Mais il n'avait pas le choix. S'il voulait assurer son propre salut, il lui fallait d'abord sauver Johnny.

Tout en amarrant sa barque au crochet de fer, près du hublot de la cabine de Johnny, il se demanda s'il serait prudent d'attirer l'attention de ce dernier. Tux qui se trouvait quelque part sur le pont pouvait l'entendre. Il valait mieux monter à bord. S'il arrivait à

se glisser en douce derrière Tux et à l'assommer d'un coup sur la tête, le reste serait facile.

S'accrochant des deux mains à la barre inférieure du bastingage, il se hissa lentement jusqu'au niveau du pont.

Dans l'ombre, il aperçut à l'autre extrémité du bateau une silhouette qui se profilait sur le ciel : Tux, le dos tourné, était occupé à faire sauter le fond d'un énorme tonneau.

Le cœur battant, Ken enjamba le pont, puis se mit à ramper sur les mains et les genoux, les yeux rivés sur le dos large de Tux.

Le bruit que faisait Tux, en tapant à coups de marteau sur un ciseau, suffisait pour couvrir les craquements des planches sous le poids de Ken.

Ken surveillait tous les mouvements de l'adversaire. Neuf mètres le séparaient de Tux et c'était trop pour le prendre à l'improviste. De plus, ne possédant pas d'armes, il n'avait nullement l'intention d'attaquer Tux avec ses poings nus.

Il ne se tirerait d'affaire qu'avec l'aide de Johnny. A eux deux, ils devaient pouvoir venir à bout de Tux. Il se mit à ramper vers l'échelle du poste d'équipage.

Tux releva la tête, se raidit et se retourna soudain.

Ken s'aplatit et ne bougea plus, le cœur bondissant dans sa poitrine, tandis que Tux disparaissait derrière le poste de pilotage. Avant que Ken ait eu le temps de faire un mouvement, il réapparut avec un sac de ciment sur l'épaule. Il versa le ciment dans le tonneau et repartit chercher un autre sac.

Ken fila comme une flèche à travers le pont et plongea dans le trou qui s'ouvrait devant le poste au moment où Tux réapparissait.

Il se retrouva bientôt dans un couloir étroit et mal éclairé. Quatre portes donnaient sur ce couloir. Dans la serrure de l'une d'elles, il y avait une clé. Entendant les pas de Tux sur le pont, Ken se dit qu'il fallait faire

vite. Il fit jouer la clé dans la serrure, poussa la porte et entra dans la petite cabine.

Johnny, affalé sur la couchette, leva sur Ken un regard ahuri. Il s'assit.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il d'une voix sèche.

Ken referma la porte et s'y appuya. Sa nervosité était telle qu'il avait de la peine à contrôler son souffle.

— Je me trouvais près du bateau et je les ai entendus parler. Ils ont l'intention de vous tuer, expliqua-t-il, la voix tremblante. Ils veulent vous enfermer dans un tonneau et vous jeter à l'eau.

Johnny se raidit.

— Encore une manœuvre d'O'Brien? fit-il avec un rire agressif. Vous croyez peut-être me faire peur! Imbécile! Allez-vous-en!

— Nous n'avons pas une seconde à perdre. Tux a déjà préparé le tonneau. A nous deux nous pouvons en venir à bout, mais il faut l'attaquer par surprise.

Johnny comprit soudain que l'homme hagard, affolé, qu'il avait devant lui ne lui tendait pas un piège. Il avait encore en mémoire le regard meurtrier d'O'Brien. Il se rappelait aussi l'insistance d'O'Brien pour lui faire écrire cette lettre à Gilda. Et, bien entendu, O'Brien avait tout intérêt à se débarrasser de lui une fois pour toutes.

Il se leva de la couchette, le visage baigné d'une sueur froide.

— Il a un feu, dit-il. Nous n'avons aucune chance contre lui.

— Il faut l'assommer, déclara Ken avec conviction. Venez. Nous ne pouvons pas faire ça ici.

— Donnez-la moi la clé, dit Johnny avec un sursaut de violence. Je vais m'enfermer pendant que vous cherchez la police.

— Vous êtes fou? Il enfoncera la porte. Il faut régler l'affaire nous-mêmes.

Le cœur de Ken flancha en voyant le trouble de son compagnon et la pâleur de son visage. Il ne fut pas autrement surpris en entendant la décision de Johnny :

— Je ne veux pas m'en mêler. Je ne monte pas là-haut.

Tux allait descendre d'une minute à l'autre. Ken devait trouver une arme. Un rapide coup d'œil dans la cabine le convainquit qu'il ne pouvait rien utiliser, si ce n'est une chaise peu solide. Il retourna donc dans le couloir, ouvrit la porte d'en face, tâtonna pour trouver le bouton électrique et alluma.

La seule arme qu'il découvrit était une bouteille de whisky à moitié pleine, sur la table. Il enfonça le bouchon et s'en empara. Comme il revenait vers la porte, il entendit Tux descendre l'échelle du poste.

Il n'avait plus le temps de retourner auprès de Johnny. Il éteignit la lumière et le cœur battant, collé au mur, derrière la porte, il attendit.

Tux suivait le couloir en fredonnant. Ken l'aperçut à travers la fente de la porte et ses doigts se contractèrent sur le col de la bouteille.

Johnny avait, lui aussi, entendu venir Tux et s'était bien vite enfermé à clé.

Tux s'arrêta devant la porte de Johnny et, là trouvant fermée, cessa subitement de fredonner.

Ken, qui l'observait, retint son souffle en le voyant sortir de la poche de son veston un automatique à canon scié. Déjà Tux tournait la poignée, puis faisait sauter la serrure d'un violent coup de pied. Par-dessus son épaule, Ken put voir Johnny qui reculait contre le mur, le visage d'une blancheur de cire.

— Dis donc, Johnny, fit Tux d'une voix douce. Qui c'est qui a ouvert ta porte?

— J'en sais rien, fit Johnny d'une voix rauque, hypnotisé par le revolver. O'Brien a peut-être oublié de la

fermer. Qu'est-ce que ça peut foutre, puisque je m'en vais?

— C'est vrai, dit Tux en glissant le revolver dans sa poche de pantalon. Même que tu vas faire un sacré voyage.

Ken se glissa dans le couloir.

— Mon patron peut plus te blairer et moi je le comprends, poursuivit Tux. Je t'ai préparé un tonneau bien confortable avec un matelas en ciment!

— Vous n'allez pas me faire ça! souffla Johnny, les yeux hors de la tête. O'Brien est incapable d'une chose pareille! Ne m'approchez pas!

Ken bondit pour porter un coup violent sur la tête de Tux, mais Tux avait l'oreille fine et le réflexe rapide. Entendant la porte s'ouvrir derrière lui, il s'était penché de côté. La bouteille vint s'écraser sur son épaule droite, l'aspergeant d'éclats de verre et de whisky.

Tux chancela sous le coup, fit volte-face en jurant, le bras momentanément engourdi.

Pris d'un effroi indescriptible, Ken lui envoya de toutes ses forces un coup de poing dans la figure. Tux l'esquiva et riposta d'un direct du gauche à l'estomac qui fit tituber Ken.

Johnny courut vers la porte, mais Tux, d'un coup de pied au genou, le jeta à terre. Entre-temps, Ken avait sauté sur Tux et lui maintenait les bras. Mais autant maîtriser un gorille! En secouant ses épaules massives, Tux se débarrassa de lui, s'éloigna d'un bond et vint s'adosser au mur de la cabine.

Johnny se releva et recula, tandis que Ken, debout près de la porte, gardait les yeux rivés sur Tux.

— T'as donc trouvé un copain? dit Tux avec une lueur méchante dans ses petits yeux. Ça ne fait rien, mon tonneau est assez grand pour vous deux. (Sa main disparut derrière son dos et reparut, armée d'un couteau à cran d'arrêt.) On commence par qui?

Ken et Johnny furent tous les deux horrifiés à la vue du couteau. Tux, un sourire sardonique aux lèvres, avançait lentement.

Ken attrapa la chaise et la balança sur Tux qui, en se baissant, évita de justesse de recevoir l'un des pieds dans la figure. Tout en sacrant, il saisit la chaise à son tour, de la main gauche, cherchant à attirer Ken vers la pointe de son couteau.

Sa force était telle que Ken dut lâcher prise. Tux alors laissa tomber la chaise et fonça en avant. Ken frappa aveuglément et son poing vint s'écraser sur le visage de Tux, pendant que le couteau arrivait sur lui comme un éclair. Sans savoir comment, Ken réussit à parer le coup. Il sentit la lame pénétrer dans son veston et se jeta de côté. Tombant sur Tux, il lui saisit à deux mains le poignet, obligeant le couteau à dévier. Il s'appuyait de tout son poids sur le bras de Tux.

— Attrapez-le! cria-t-il éperdument à Johnny qui, au lieu de lui venir en aide, essayait de fuir.

Comme il passait près des deux hommes aux prises, Tux, d'une main, le prit à la gorge et l'aplatit contre le mur.

Ken, pendu de tout son poids au bras droit de Tux, cherchait à détacher ses doigts du manche.

Tux enroula sa jambe autour de celle de Ken, le souleva et le fit tomber à la renverse. De nouveau, le couteau étincela. Mais Ken avait saisi à deux mains le bord du pantalon de Tux; il tira de toutes ses forces et, d'un coup brusque, fit tomber Tux sur lui.

Johnny, reprenant courage, se mit alors à frapper Tux à la tête avec la pointe de sa chaussure. Il le toucha à la tempe et Tux s'affaissa, lâchant son couteau.

Ken, aussitôt, saisit le couteau et le lança à l'autre bout de la pièce. Puis, repoussant Tux, il commença à se relever.

Tux fut debout en même temps. L'entaille qu'il avait

à la tempe saignait. Une rage meurtrière convulsait ses traits.

Sans laisser à Ken le temps d'esquiver, Tux lui plaça un gauche à la face qui l'envoya rouler sur le dos. Mais Johnny, qui s'était emparé de la chaise, la brisa sur la tête et les épaules de Tux.

Johnny semblait avoir repris courage. Sa figure pâle et mince avait une expression aussi meurtrière que celle de Tux. S'acharnant sur la tête de Tux, il le fit tomber à genoux, tandis que Ken se remettait péniblement debout. Tux voulut protéger sa tête, mais Johnny, d'un coup, lui rabattit le bras et frappa encore.

Le dossier de la chaise se cassa et Tux s'aplatit sur la figure.

Johnny alors bondit en avant, attrapa Tux à pleines mains par les cheveux et, soulevant sa tête, la cogna contre le plancher.

Tux eut un grognement étranglé et perdit connaissance.

Les deux autres, debout au-dessus de lui, haletaient.

— Allons-nous-en! souffla Ken. Venez!

Johnny plaça encore un méchant coup de pied sous l'oreille de Tux. Puis, se penchant sur lui, il le retourna et prit l'automatique dans la poche de son pantalon.

— Venez! insista Ken.

A sa suite, Johnny longea le couloir et monta sur le pont.

Sur le tableau de bord de la voiture d'Adams, la pendule lumineuse marquait onze heures vingt quand Adams stoppa devant le numéro 25 de l'Avenue Lessington.

Depuis leur départ de l'hôpital, il n'avait pas prononcé un mot, penché sur son volant, et Watson, assis à côté de lui, attendit en vain une explication.

Adams sortit de la voiture et Watson le suivit. Ils escaladèrent les marches du perron, ouvrirent la porte et montèrent l'escalier pour se rendre chez Raphaël Sweeting.

Sur le palier, avant de sonner, Adams confia à son subordonné :

— Ce type va faire une déclaration. Vous la prendrez par écrit.

— Entendu, fit Watson, se demandant de quel individu il pouvait s'agir.

Adams appuya sur le bouton de sonnette et attendit.

Au bout d'un long moment, la porte s'ouvrit prudemment et Sweeting, tenant une éponge mouillée sur son œil droit, regarda d'abord Adams, puis Watson. Il parut se ratatiner sous le regard dur d'Adams et recula précipitamment.

Les deux policiers entrèrent.

— C'est donc là que tu niches? Comment vont les affaires, Raphaël?

— Ecoutez, lieutenant, dit Sweeting d'une voix grave, je marche maintenant dans le droit chemin. Comment voulez-vous qu'un type reprenne une vie normale, si les flics viennent continuellement l'empoisonner?

— Je me le demande bien, dit Adams avec douceur, en allant s'asseoir sur une chaise. Ton entreprise de chantage est toujours florissante?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit Sweeting indigné. Il y a des mois que je ne m'en occupe plus.

— Tiens! Alors, qu'est-ce qu'il a, ton œil? On ne t'aurait pas rendu ce qu'on te devait, par hasard?

— J'ai eu un accident, dit Sweeting d'un air sombre. Allez-vous me laisser en paix, lieutenant? Je cherche à gagner honnêtement ma vie.

— Mais c'est dur, hein? fit Adams en allumant une

cigarette. Tu aimerais peut-être mieux revenir en prison pour dix ans?

— Vous n'avez rien contre moi, vous le savez bien.

— Je peux t'arranger ça très facilement, Raphaël, mais je te laisserai tranquille, si tu fais ce que je te demande. J'ai besoin d'un renseignement.

Sweeting s'assit. Quelle journée! Il avait mal à l'œil et se sentait vieux et fatigué. Il lança un regard nostalgique vers son lit, de l'autre côté de la pièce, sur lequel Léo était roulé en boule, et soupira.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir, lieutenant?

— Ce qui s'est passé hier soir. Tu as dit à Donovan que tu n'avais rien vu, rien entendu. Tu as menti. Vas-tu me dire la vérité, à moi?

— Avec vous, ce n'est pas pareil. Je suis toujours prêt à parler. L'autre, je ne le connaissais pas.

Adams regarda Watson et lui lança son calepin.

— Notez! dit-il brièvement.

Puis, s'adressant à Sweeting :

— Dis-nous tout. Je suis au courant, donc n'ometts pas de détails. A partir du moment où tu as vu Holland pour la première fois dans l'escalier.

Sweeting blêmit.

— Ah! vous l'avez arrêté, lieutenant, dit-il en se tortillant sur sa chaise. N'allez pas croire ce que raconte ce type-là. Je parie qu'il m'accuse d'avoir voulu le faire chanter.

— Il m'a dit qu'il t'avait poché l'œil, fit Adams sans s'émouvoir. Maintenant, parle.

Et Sweeting se mit à parler.

Une demi-heure plus tard, Adams alluma sa quatrième cigarette. Il s'étira, bâilla et hocha la tête.

— Ça me paraît à peu près conforme. Tu es certain de n'avoir pas vu le type qui a quitté l'appartement de Carson avant Holland?

— Je ne l'ai pas vu, dit Sweeting d'un ton piteux.

Il avait livré pour rien des renseignements de valeur et s'en affligeait.

— C'est bien. Vous avez tout noté? demanda Adams à Watson.

— Oui, monsieur.

— Signe « Raphaël » sur chaque page, dit Adams, vous contre-signerez, Watson.

Quand les deux hommes eurent fini d'apposer leur signature, Adams reprit le calepin.

— Vous pouvez rentrer chez vous, dit-il à Watson. Et ne dites mot à personne de tout ça.

Quand Watson fut parti, Adams alluma sa cinquième cigarette, se carra sur sa chaise et considéra pensivement Sweeting.

— Et toi, Raphaël, tu n'aurais pas une idée?

— Non, lieutenant, dit Sweeting, en tamponnant son œil. Je ne sais rien.

— Ecoute, dit Adams en allongeant les jambes. Si je te disais que Johnny Dorman a buté cette poule, comment réagirais-tu?

Sweeting parut grandement surpris.

— Johnny? Tuer quelqu'un! Il ne l'aurait pas tuée. Il avait rompu avec elle. La dernière fois que j'ai joué au billard avec lui — et c'était avant qu'on l'enferme — il m'a juré qu'elle ne l'intéressait plus.

— Je ne crois pas non plus que ce soit lui, car Holland l'a aperçu en sortant de la Rose Bleue et il ne connaissait pas l'adresse de Fay Carson. Il n'aurait pas pu arriver dans sa chambre avant eux.

Sweeting opina de la tête :

— En effet, vous avez peut-être raison.

— Mais si ce n'est ni Johnny ni Holland, qui cela peut-il être?

Sweeting cligna des yeux.

— C'est à moi que vous demandez ça?

— A toi, Raphaël. Tu as passé ton existence à

t'occuper des affaires des autres. Ne va pas me dire que tu n'as pas aussi fourré ton nez dans les affaires de Carson.

Sweeting hésita.

— Je voudrais bien vous être utile, lieutenant, mais je ne sais vraiment pas. Si j'étais vous, j'irais parler à Maurice Yarde; il a peut-être une idée.

— Qui c'est?

— L'ancien partenaire de Fay, avant qu'ils se fâchent.

— Pourquoi se sont-ils fâchés?

— Fay et Gilda habitaient ensemble. Yarde a eu le béguin de Gilda. Il a plaqué le numéro de danse et il est parti avec Gilda pour Los Angeles. Elle est revenue seule au bout de six mois. Lui est rentré il y a quelques jours. Il est venu voir Fay. Ils se sont disputés. J'ai entendu Yarde qui lui disait : « Je vais t'égorger! »

Adams retira son chapeau et passa les doigts dans l'épaisseur de ses cheveux blancs.

— Tu es sûr que Gilda est partie avec Yarde?

Sweeting acquiesça :

— Johnny me l'a dit. Ça l'embêtait assez. Yarde est un type moche, moche avec les femmes.

Adams se gratta la joue. La situation se compliquait. Il se serait volontiers arrêté à Johnny, mais puisque ça ne collait pas, Yarde ferait tout aussi bien l'affaire.

— Où le trouve-t-on, Yarde? demanda-t-il.

— Généralement, il traîne devant le Washington Hôtel. Il se peut qu'il soit là-bas.

— Bien, Raphaël. Garde la bouche fermée et les jambes croisées et ne t'éloigne pas. Je peux avoir besoin de toi comme témoin. Si tu fais ce que je te dis, tu n'auras pas d'ennuis.

Dès qu'Adams fut parti, Sweeting se replongea dans ses réflexions. Il lui fallait trouver de l'argent pour le lendemain. Il irait voir Gilda Dorman. Il était intéressant pour elle d'apprendre que son ancien amoureux, Mau-

rice Yarde, était revenu. Intéressant aussi de savoir que le lieutenant Adams croyait que son frère avait tué Fay. Les possibilités étaient infinies. Ces chanteuses de boîtes de nuit se couchent tard; il pouvait encore la rejoindre, en se dépêchant.

Il consulta l'annuaire.

— 45, Maddox Court, marmonna-t-il. C'est à cinq minutes d'ici.

Il prit son chapeau dans le placard, rabattit le bord d'un côté pour dissimuler son œil tuméfié, prit Léo sous son bras et sortit en toute hâte de chez lui.

Le Washington Hôtel avait mauvaise réputation. On y louait des chambres à l'heure. Serrée entre une salle de jeux divers et une brasserie, sa façade donnait sur le fleuve. Le sous-sol abritait une fumerie d'opium habilement dissimulée. A l'étage supérieur, une clientèle interlope occupait de belles chambres meublées. La plupart des clients sortaient de prison et se réhabilitaient à la vie libre en attendant de trouver un nouveau gagne-pain.

L'immeuble appartenait à Sean O'Brien et la police, sur les ordres du capitaine Motley, se gardait bien d'indisposer ses occupants.

Aussi le directeur de l'hôtel, Seth Cutler, trapu et comme taillé dans le roc, fut-il assez surpris de voir le lieutenant Adams traverser le hall d'entrée. Appuyé des deux coudes sur le bureau, le regard attentif, il l'attendit néanmoins sans broncher.

— Bonsoir, lieutenant, dit-il quand Adams s'arrêta en face de lui. Y a une paye qu'on ne s'est vus!

— Oui, dit Adams. Montrez-moi votre registre que j'y jette un coup d'œil.

Cutler leva les sourcils, s'enfonça le petit doigt dans l'oreille, puis examina longuement son interlocuteur.

— Alors, ça vient? aboya Adams, la voix soudain durcie.

Cutler dit :

— Excusez-moi, lieutenant, mais vous devez vous tromper d'adresse. Nous sommes en bons termes avec la police.

— Votre livre! répéta Adams.

Cutler haussa les épaules, produisit un jour un registre fatigué, souffla sur la poussière qui recouvrait la reliure et le posa sur le bureau.

La dernière entrée datait du 29 juin 1941.

— Vous avez de la veine d'être encore à cette place, dit Adams éccœuré, en repoussant le livre. Je cherche Maurice Yarde.

— Je ne sais pas qui c'est, lieutenant. Navré. Je suis tout prêt à vous rendre service.

Adams hocha la tête.

— Dommage! Nous serons obligés de faire toutes les chambres jusqu'à ce que je l'aie trouvé.

— Je n'aime pas qu'on importune ma clientèle, lieutenant. Le capitaine Motley peut arranger ça.

— Je vais vérifier les identités des clients, en commençant par la cave et en remontant jusqu'au grenier. Et n'essayez pas de m'en empêcher. Si vos autres clients doivent en souffrir, ce sera de votre faute.

— Il est tout en haut, au numéro 10, grogna Cutler en rougissant.

— Merci.

Adams pénétra dans l'ascenseur branlant, ferma la grille et tira sur la corde qui faisait monter la cabine malodorante dans la cage de l'escalier également pleine de relents suffocants. C'est avec un soupir de soulagement qu'Adams atteignit l'étage supérieur, ayant redouté tout le long de la montée de voir casser la corde ou crever le plancher.

Devant lui s'allongeait un corridor flanqué de portes. Adams s'arrêta devant le numéro 10, prêta l'oreille. Il n'entendit aucun bruit à l'intérieur de la pièce et

frappa. Pas de réponse. Il frappa encore une fois.

La porte d'en face s'ouvrit.

Une fille en peignoir de soie rouge et bleu, ses cheveux acajou lui tombant sur les épaules, s'appuya au chambranle, laissant entrevoir une longue jambe blanche et une cuisse bien arrondie.

— Il est sorti, dit-elle. Si vous voulez attendre dans ma chambre, je vous offrirai un siège.

— Vous parlez à un officier de police, dit Adams avec douceur.

La fille fronça le nez et haussa les épaules :

— Je ne peux pas me permettre de faire la difficile. Entrez quand même.

Adams s'approcha :

— Depuis quand Yarde est-il sorti?

— Depuis hier soir. Il a des ennuis?

— Je ne crois pas. A quelle heure, hier soir?

— A huit heures. Vous venez? Ou vous me faites perdre mon temps?

— Je vous ai dit que j'étais officier de police, répéta Adams patiemment. Vous ne tenez pas à vous faire arrêter, je pense?

La fille éclata de rire.

— Il est marrant, çui-là! On vous a pas dit que cette taule était protégée par les flics?

Elle lui fit la grimace et referma la porte.

Adams se gratta le menton pensivement, retourna à la chambre 10, fit jouer la poignée de la porte et poussa à tout hasard. A sa surprise la porte s'ouvrit. Il tâtonna pour trouver l'interrupteur et alluma.

Un désordre anormal régnait dans la pièce. On eût dit qu'un cyclone s'était abattu sur les lieux. Draps et couvertures lacérés, le bourrage du matelas et les plumes des oreillers répandus sur le sol, deux petits fauteuils mis en pièces, tableaux arrachés du mur et, devant le placard aux portes ouvertes, costumes, chaussures,

chemises et sous-vêtements jetés pêle-mêle. Tout avait été retourné de fond en comble, avec autant de minutie que de frénésie.

Adams décrocha le récepteur de téléphone et, sur la réponse de Cutler, ordonna :

— J'ai besoin de vous. Montez!

En l'attendant, il examina la chambre, mais ne trouva rien d'intéressant.

Quand Cutler vit le désordre, il demeura sidéré.

— Nom d'un chien! s'exclama-t-il. Qu'est-ce qui s'est passé ici?

— Comment voulez-vous que je le sache? J'ai trouvé la chambre dans cet état. Peut-on sortir autrement d'ici que par la grande porte?

— Oui, au bout du couloir, l'échelle d'incendie.

— Alors celui qui a fait ça est monté par là.

— Y a des chances.

Adams grogna :

— Allez me chercher la fille qui occupe la chambre d'en face. Elle a peut-être remarqué quelque chose.

Impressionné par le regard d'acier d'Adams, Cutler alla ouvrir la porte d'en face.

— Hé! Milly, viens un instant!

La fille apparut. En voyant le désordre, son regard s'alluma.

— Bon Dieu! On dirait que quelqu'un a perdu quelque chose?

— Yarde est-il parti par la sortie de secours hier soir? demanda Adams.

— Je dois lui répondre, à ce flic? demanda-t-elle à Cutler.

Le gérant opina du chef.

— Tout le monde se sert de la sortie de secours.

— On n'a pas retourné cette chambre sans faire de bruit. Vous n'avez rien entendu?

— J'avais la radio branchée. J'ai entendu remuer des meubles. Je n'y ai pas attaché d'importance.

— A quelle heure hier soir?

— Dix heures et demie à peu près.

— Vous n'avez pas vu d'inconnu dans le couloir?

— Si j'avais vu quelqu'un, je l'aurais signalé à Seth.

— Ça ne vous a pas paru bizarre d'entendre du bruit chez Yarde après son départ?

— Je ne savais pas que c'était dans sa chambre. J'ai entendu du bruit, c'est tout.

— Comment savez-vous que Yarde est parti à huit heures et demie, hier soir? Vous l'avez vu?

— Oui.

— Il vous a dit où il allait?

— Il m'a dit qu'il allait ramasser du pognon.

— Tiens, il vous a dit ça?

— Oui. Je lui ai réclamé les dix dollars qu'il m'avait empruntés. Il m'a dit qu'il ne les avait pas sur lui, mais qu'il me les rendrait à son retour. (Ses yeux firent le tour de la pièce.) Après ça, vous croyez qu'il reviendra, vous?

— Ça va, dit Adams en la congédiant du geste. Vous pouvez disposer.

— Merci, flic, trop aimable! fit-elle en rentrant bruyamment dans sa chambre.

— Vous comprenez ce qui s'est passé? demanda Adams à Cutler.

— Celui-ci hocha la tête.

— Si Yarde se montre, dites-lui que je veux lui parler. J'ai besoin d'un renseignement. Il n'est pas en cause, on ne lui fera donc aucun ennui, mais il en aura s'il ne me donne pas de ses nouvelles.

— Je ferai la commission. Vous voulez descendre par la sortie de secours?

— Tout vaut mieux que votre ascenseur.

Culter ouvrit une porte à l'extrémité du couloir, et Adams sortit sur la plate-forme de fer d'où l'on décou-

vrait les quais et les entrepôts. Juste en dessous, une ruelle obscure desservait les arrières de l'hôtel et débouchait sur le quai.

— A la prochaine, lieutenant, dit Cutler.

Mais l'attention d'Adams était concentrée sur deux hommes qui semblaient se dissimuler dans l'ombre. En face d'eux se tenait un agent. Le plus grand des deux hommes recula soudain, et se porta légèrement sur le côté, tandis que l'agent apostrophait son compagnon. Tout à coup la nuit calme fut ébranlée par le fracas d'une détonation.

L'agent recula d'un pas et tomba à genoux. L'homme qui venait de tirer attrapa son compagnon par le bras et l'entraîna dans le passage.

Adams porta la main à son veston, prit son 38 de police spécial, tira sur le plus grand des deux hommes et eut la satisfaction de le voir chanceler. Il allait tirer encore, lorsque Cutler, faisant semblant de déraiper, s'accrocha à lui. La balle se perdit dans l'obscurité.

Les deux hommes avaient maintenant disparu dans le passage.

Repoussant Cutler, Adams dégringola l'échelle d'incendie quatre à quatre.

VIII

Tout en ramant sur l'eau noire et huileuse de l'estuaire, Ken se demandait comment, sans éveiller ses soupçons, il allait pouvoir remettre Johnny entre les mains d'Adams. Mais il ne trouvait pas de solution à ce problème.

Johnny, le revolver à la main, était assis à l'arrière. Il regardait la silhouette du *Willow Point* disparaître dans l'obscurité.

— J'aurais dû tuer cette ordure, dit-il soudain. Il va nous cavalier après. Je suis idiot de ne pas lui avoir réglé son compte quand j'en avais l'occasion.

Puis regardant intensément Ken, à la clarté blafarde de la lune :

— Qui êtes-vous donc? Vous êtes arrivé à pic!

— Je m'appelle Holland, dit Ken. On m'avait dit qu'en cas de coup dur, il fallait aller trouver Tux. J'avais besoin d'une planque sûre. En arrivant près du bateau, j'ai entendu deux hommes qui discutaient sur le meilleur moyen de vous tuer. J'ai pensé que vous aviez besoin d'aide et j'ai foncé la tête la première.

— Y a pas d'erreur. Vous êtes tombé à pic, mais vous ne savez pas dans quel bain vous vous êtes mis. Tux ne vous oubliera pas. Je vais quitter la ville, vous devriez venir avec moi.

— Pour aller où?

— Je connais un type qui me prêtera sa voiture. On filera à Los Angeles. J'ai des amis là-bas.

— Je n'irais pas bien loin, dit Ken. Je suis recherché par la police.

— Je vais vous emmener, dit Johnny. Faites-moi confiance. Vous m'avez dépanné, je vais vous dépanner à mon tour. Les flics ici sont complètement abrutis! (Il glissa le revolver dans sa poche de pantalon.) Poussez-vous. Je vais prendre une des rames.

Au bout de vingt minutes, ils atteignirent une bande déserte sur la rive.

En débarquant péniblement, Ken perçut au loin le bruit d'un canot à moteur. Johnny l'entendit également et, scrutant l'eau noire, déclara :

— C'est Solly qui rentre. Il va falloir nous planquer rapido. Ces deux salauds vont nous filer le train et ils sont rudement plus dangereux que les flics.

Abandonnant le bateau, ils suivirent le sentier qui menait au quai.

— Si on rencontrait un flic, laissez-moi m'en occuper, dit Johnny.

Au bout de dix minutes, ils arrivèrent à la portion du quai, d'où Ken était parti.

La chaussée paraissait déserte. Le stand de jeux était plongé dans l'obscurité. La seule lumière provenait de l'enseigne lumineuse du Washington, qui couronnait la façade de l'hôtel et dont les lettres s'allumaient successivement.

Tout à coup un agent surgit de l'obscurité.

Johnny et Ken s'immobilisèrent aussitôt.

— Dites donc! fit l'agent en pointant son bâton vers Ken. J'ai un mot à vous dire.

— Qu'est-ce que c'est? fit Ken, sentant son cœur chavirer.

Johnny fit un pas en arrière.

— Vous répondez au signalement de Kenway Holland recherché par la police. C'est vous Holland?

Ken vit Johnny se déplacer légèrement, et porter la main à la poche de son pantalon.

— Non! s'exclama Ken. Pas ça!

L'agent fit volte-face, mais trop tard. La détonation ébranla le silence. Horrifié, Ken vit l'agent tomber sur les genoux et rouler par terre. Il allait se pencher sur lui, lorsque Johnny l'attrapa par le bras et l'entraîna dans une impasse obscure.

— Grouillez-vous, souffla Johnny. Venez, faites pas l'idiot. Ils vont nous prendre en chasse.

Directement au-dessus d'eux un revolver aboya. Ken sentit la balle passer tout près de son visage et vit Johnny chanceler.

— Courez! gronda Johnny, reprenant son équilibre.

Frappé de terreur, Ken courait à toutes jambes dans l'impasse derrière Johnny, tandis qu'un sifflet de police déchirait la nuit.

Ils n'avaient pas fait cinquante mètres que Johnny tituba et tomba sur les mains et les genoux.

Ken s'arrêta et se pencha sur lui.

— Où êtes-vous blessé? demanda-t-il, haletant.

— Au bras, râla Johnny. Je perds tout mon sang.

Ken, affolé, regardait autour de lui. Il entendit quelque'un dévaler l'escalier de fer de l'hôtel, et au loin les cris et les sifflets de la police. Il releva Johnny qui s'appuyait lourdement contre lui.

— Où conduit ce passage? demanda Ken.

— Je ne sais pas. Laissez-moi. Ils vont arriver d'un instant à l'autre.

— Non.

Ken aurait bien voulu s'enfuir, mais il ne pouvait se permettre d'abandonner Johnny, car Adams en avait besoin.

Il appuya Johnny au mur, près de la porte d'une

maison délabrée. Cette porte s'ouvrit tout à coup, et une silhouette féminine apparut dans l'encadrement :

— Entrez vite! dit-elle à voix basse.

Ken entendait le bruit sourd d'une galopade. Il n'hésita pas. Tirant Johnny, il lui fit passer le seuil et la fille ferma la porte à clé derrière eux. Presque aussitôt, quelqu'un passa en courant.

— Il est blessé? demanda la fille.

— Une balle logée dans le bras.

— Restez ici. Je vais chercher une lumière.

— Les femmes sont formidables, murmura Johnny. Chaque fois que je suis dans la mélasse, il s'en trouve une pour me tirer d'affaire. (Il s'appuya plus lourdement contre Ken.) Je me sens mal. Je crois que je vais crever.

Il tomba, manquant d'entraîner Ken dans sa chute et glissa tout de son long sur le sol.

La fille descendait l'escalier raide, en tenant au-dessus de sa tête une bougie dont la flamme vacillait.

— Je crois qu'il s'est évanoui, dit Ken.

— Pouvez-vous le porter? Ma chambre est tout en haut.

Ken hissa tant bien que mal Johnny sur ses épaules et monta l'escalier derrière la fille.

Il entra avec son fardeau dans une petite chambre, où brûlait une lampe à pétrole.

— Mettez-le sur le lit.

Quand il eut allongé Johnny sur le lit, il se tourna pour regarder la fille et reconnut avec stupeur l'employée du stand de jeux.

— Dites donc, mon joli, dit-elle avec un sourire. Ils sont pas encore terminés, vos ennuis, à ce que je vois! (Elle lui tendit la lampe.) Tenez ça, que je jette un coup d'œil.

Elle découpa rapidement la manche du veston et celle de la chemise. Ken sentit son cœur se soulever à la vue du sang et de la chair déchirée.

— Ça pourrait être pire, dit-elle. Mais il faut que j'arrête l'écoulement de sang.

Avec le plus grand calme, elle alla remplir une bassine d'eau, prit des serviettes dans un placard et revint vers le lit. En un rien de temps elle avait arrêté l'hémorragie et bandé le bras de Johnny.

— Voilà qui est réglé! dit-elle en enlevant le linge maculé de sang. Il va se sentir mieux à présent.

Ken posa la lampe sur la table. Pendant qu'elle donnait ses soins à Johnny, il avait prêté l'oreille aux sifflets lointains de la police, aux cris, à la plainte de la sirène, et en avait déduit que des cordons de police encerclaient le passage et ses alentours.

Il lui fallait prévenir Adams.

Quand la fille eut tout rangé, il lui dit :

— Il faut que j'appelle quelqu'un. Il y a un téléphone ici?

— Où vous vous croyez? fit-elle avec une pointe d'impatience. Il y a bien une cabine au coin du passage, mais je vous conseille pas de l'essayer.

— Je vais emmener mon copain. S'ils le trouvent ici, ils vous feront des ennuis.

La fille éclata de rire.

— Faites pas l'enfant, mon joli! dit-elle. Je m'en fous. Les ennuis, j'ai jamais connu que ça!

— Mais écoutez-moi, voyons! Il a tiré sur un agent et il l'a probablement tué.

— Et alors? Mon frère en a tué deux, de flics. C'est régulier : œil pour œil, dent pour dent. Restez tranquille. Dehors, c'est comme un essaim de frelons. Asseyez-vous je vais faire du café.

Ken s'assit, exténué. Tandis qu'elle préparait le café, il prêta l'oreille au remue-ménage du dehors.

— Ils vont sûrement venir ici, dit-il en s'agitant sur sa chaise. Ils vont fouiller tous les immeubles.

— Assez! dit-elle impatiemment. Ils sont pas encore là.

Dissimulé dans l'ombre, Sweeting observait le portier de nuit de Maddox Court qui, désœuvré, feuilletait un magazine. Si le portier l'apercevait, il ne le laisserait pas monter et s'il se faisait annoncer à Gilda, elle ne le recevait pas à une heure aussi tardive.

Avec une patience infinie, serrant Léo contre lui, il attendit plus de vingt minutes, à l'ombre d'une colonne, l'occasion espérée.

Enfin le portier regarda sa montre, abandonna sa revue, et se retira dans une pièce attenante au bureau.

Prompt comme l'éclair, Sweeting poussa la porte-tambour, traversa vivement et sans bruit le hall recouvert d'un épais tapis, monta quatre à quatre les marches et disparut au tournant au moment où le portier ressortait de la pièce.

Sweeting attendit, l'oreille tendue. Enfin, n'entendant pas le timbre de la sonnette d'alarme, il continua de monter l'escalier.

Il était minuit moins dix lorsqu'il arriva au sixième, devant le numéro 45. Il sonna. Au bout d'un instant, Gilda vint ouvrir, vêtue d'un déshabillé bleu pâle garni de fourrure bleue, les pieds chaussés de babouches bleues brodées. Elle tenta de refermer la porte, mais Sweeting, instruit par une longue expérience, avait glissé le pied dans l'ouverture.

— N'ayez aucune inquiétude, Miss Dorman, dit-il avec un sourire onctueux. Je viens au sujet de Maurice Yarde et de votre frère.

Il eut la satisfaction de la voir pâlir. Une femme effrayée est plus souple à manier.

— Je m'appelle Raphaël Sweeting. Je suis un ami de votre frère, dit-il encore.

— Je ne peux pas vous recevoir à présent. Allez-vous-en!

Sweeting sourit.

— Je m'en voudrais de vous importuner, Miss Dor-
man, mais je vous assure que le renseignement que je
vous apporte est du plus haut intérêt.

— Quel renseignement...

— Ça concerne votre frère.

Après une seconde d'hésitation, elle s'effaça pour le
laisser entrer.

Sweeting la suivit dans un salon très luxueusement
meublé. Il ôta son chapeau et s'assit dans le meilleur
fauteuil, Léo sur ses genoux.

— Que me voulez-vous? demanda-t-elle.

— J'ai un renseignement à vendre au sujet de votre
frère.

— Auriez-vous l'intention de me faire chanter? deman-
da-t-elle en ouvrant un étui d'argent et en y prenant
une cigarette.

— On ne peut pas appeler ça du chantage. Mon
renseignement vaut cinq cents dollars.

— Vous n'imaginez pas que j'ai une somme pareille
chez moi? fit-elle avec mépris.

— Pourquoi pas? Vous avez tous les signes exté-
rieurs de la richesse et la somme n'est pas exorbitante.
Mais si vous ne l'avez pas, vous pouvez me confier un
bijou que je vous rendrai demain contre du cash.

— Voyons ce renseignement, dit-elle.

Sweeting eut un sourire contraint.

— Vous ne croyez tout de même pas que je vous af-
franchirai, tant que je n'aurai pas touché l'argent ou le
bijou. Les femmes n'ont pas de parole, je le sais pas expé-
rience.

— Bon, eh bien! je vais voir ce que j'ai. Voulez-vous
attendre un instant?

Il y avait dans sa tranquillité quelque chose de félin
qui inquiétait Sweeting.

Elle passa dans la pièce voisine, tandis que Sweeting,

tamponnait de son mouchoir son œil douloureux.

Sa technique était-elle moins bonne qu'autrefois? Jamais il n'avait rencontré autant de difficultés. Déjà Holland l'avait flanqué à la porte dans un accès de colère et voilà maintenant cette fille qui le prenait de haut!

Mais lorsque Léo sauta des genoux de son maître pour aller se terrer sous le divan, Sweeting comprit qu'il avait définitivement perdu la partie.

Il regarda vivement par-dessus son épaule. Gilda, debout sur le seuil de sa chambre, braquait sur lui un automatique. 38.

Glacé à la vue du revolver, Sweeting, qui avait la terreur des armes à feu, se recroquevilla dans son fauteuil.

Gilda vint se planter devant lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce renseignement? Si vous ne parlez pas, je vous tire une balle dans la jambe et j'explique au gardien de nuit que vous vous êtes introduit chez moi. Que savez-vous au sujet de mon frère?

— Attention, dit-il avec des trémolos dans la voix. Votre revolver pourrait partir. Posez-le donc.

— Vous allez parler! dit-elle d'une voix qui claqua comme une lanière de fouet.

— Eh bien voilà. Le lieutenant Adams est venu me voir ce soir, dit Sweeting en se calant contre le dossier du fauteuil pour s'éloigner du revolver qu'elle braquait à vingt centimètres de son œil. Il est persuadé que c'est Johnny qui a tué Fay Carson. Je lui ai dit qu'il se trompait et qu'à mon avis c'est Maurice Yarde qui avait fait le coup.

Gilda se raidit.

— Pourquoi lui avez-vous dit ça?

— Parce que Yarde est venu voir Fay Carson la veille du crime et que j'ai entendu ses menaces.

— Et vous avez raconté ça à Adams?

— Oui. Je ne voulais pas que Johnny ait des ennuis.

J'ai de l'amitié pour lui et, sans moi, le lieutenant Adams serait encore à s'imaginer que c'est Johnny l'assassin.

— Et vous trouvez que ça vaut cinq cents dollars?

Sweeting se passa la langue sur les lèvres et hasarda :

— Je laisse cela à votre appréciation. Johnny est votre frère et je lui ai sauvé la vie.

Elle le regarda avec dégoût, mais, à son grand soulagement, s'écarta de lui.

— J'ai pensé que cela vous intéresserait d'apprendre que Yarde était revenu. Mais peut-être le saviez-vous déjà.

Elle posa sur lui le regard mystérieux de ses grands yeux verts.

— Je l'ignorais, mais cela ne m'intéresse pas.

Elle ouvrit un tiroir, y prit une liasse de billets dont elle détacha deux coupures de cinq dollars.

— Prenez ça! Votre renseignement ne vaut pas plus. Et maintenant fichez le camp!

Sweeting se leva péniblement et accepta l'argent d'une main qui tremblait.

— Vous ne pourriez pas me donner un peu plus? geignit-il. Je suis dans un dénuement complet.

— Sortez! dit-elle encore.

Il se dirigeait vers la porte du vestibule, Léo sur ses talons, lorsque la sonnette retentit. Sweeting s'arrêta pétrifié, les yeux rivés sur Gilda.

— Venez avec moi! dit-elle sèchement en braquant de nouveau le revolver sur lui. Et dépêchez-vous!

Terrifié à l'idée que le revolver pourrait partir par accident, Sweeting prit Léo sous son bras, plongea par la porte qu'elle venait d'ouvrir et qui donnait sur un couloir.

Elle lui désigna une porte au bout du couloir.

— L'escalier de service est là, prenez-le pour descendre et ne revenez jamais!

Sweeting s'en alla en trotinant. Comme il ouvrait la porte, la sonnette d'entrée principale retentit de nouveau. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il aurait bien aimé savoir qui était ce visiteur tardif.

Sur un geste d'impatience de Gilda, il franchit le seuil et referma la porte derrière lui. Là, il attendit, l'oreille collée au battant. Gilda avait fermé la porte du couloir, mais Sweeting avait un passe-partout dans sa poche de pantalon. Il l'introduisit dans la serrure, trouva le battant de quelques centimètres, puis, laissant Léo sur le palier, il avança en silence dans le couloir et appuya l'oreille à la porte qui donnait sur le salon de Gilda.

A peine entré, O'Brien remarqua que Gilda était tendue et nerveuse. Il demanda :

— Qu'as-tu, chérie? Tu parais ennuyée.

— On le serait à moins, répondit Gilda avec impatience. Johnny a disparu. As-tu de ses nouvelles?

— Je ne suis venu que pour ça. Je l'ai trouvé chez moi en rentrant. Il voulait me faire une proposition.

— Quelle proposition?

— Tu connais Johnny. L'argent, ça l'intéresse. Il m'a demandé de lui payer un voyage en Europe.

— Sean, tu n'aurais pas dû! Je ne veux pas qu'il te soutire de l'argent.

— C'est fait à présent. Tout au moins avons-nous la chance d'être débarrassés de lui pour un bout de temps.

— Comment? Il est déjà parti.

— Je viens de l'accompagner à l'aérodrome. J'ai dû faire des pieds et des mains pour lui obtenir une place.

— Comment a-t-il pu partir sans me dire au revoir? demanda Gilda, avec un regard incrédule.

— Il n'avait pas le temps de passer ici. Il t'a écrit un petit mot.

O'Brien prit l'enveloppe dans son portefeuille et la tendit à Gilda.

— Il a voulu te téléphoner, mais toutes les cabines de l'aérogare étaient occupées. Tu sais ce que c'est! Il a fini par t'écrire.

— J'aurais voulu lui souhaiter bon voyage, Sean.

— N'y pense plus, chérie. Il ne reviendra pas avant un certain temps. D'ici là, nous serons mariés. Je m'en occupe activement. Je crois que tout sera prêt à la fin de la semaine.

Le visage de Gilda s'éclaira.

— Quand tu voudras, Sean.

Il se leva.

— Bon. Maintenant va dormir et ne te tracasse plus. Je t'appellerai demain matin.

Sweeting écoutait ces propos avec un intérêt croissant. Ainsi Johnny avait mis les bouts et Gilda allait se marier. Qui pouvait être ce type qu'elle appelait Sean. Serait-ce Sean O'Brien? Il aurait bien volontiers entrouvert la porte pour jeter un coup d'œil sur le visiteur de Gilda, mais il n'avait pas le cran de s'exposer de nouveau.

Il les entendit converser sur le palier, puis la porte du vestibule se referma une fois de plus. Gilda traversa le salon, éteignit les lumières, passa dans sa chambre et ferma la porte mitoyenne.

Sweeting respira.

Il était temps de partir. Après tout, il disposait de dix dollars qui lui paieraient son loyer. Mais une fois le terme réglé, il ne lui resterait plus rien! Il se sentit tout à coup tiraillé par la faim. Il n'avait rien mangé de la journée et Léo ne serait pas fâché, lui non plus, de se mettre quelque chose sous la dent.

Quel mal y avait-il à aller jeter un coup d'œil dans

le frigidaire? Du poulet froid ou du jambon ferait l'affaire.

A pas de loup, il suivit le couloir jusqu'à la porte de la cuisine, tourna la poignée, trouva le bouton électrique et alluma.

Il découvrit devant lui un énorme réfrigérateur et un éclair avide s'alluma dans ses yeux. Il écouta un instant, mais n'entendit rien. Se glissant furtivement sur le sol brillant, il appuya doucement sur la poignée du frigidaire et tira le battant à lui.

La porte s'ouvrit.

Il ne put réprimer un cri d'effroi, fit un saut en arrière, et s'arrêta, tremblant de tous ses membres.

Il y avait là, recroquevillé, tassé sur le plancher du frigidaire, le masque sanglant, les lèvres retroussées en une grimace macabre, Maurice Yarde.

IX

Le canot à moteur, l'avant dressé bien au-dessus de l'eau, traçait derrière lui un long sillage blanc.

Tux était assis à l'arrière, Solly tenait le gouvernail.

Pour la première fois depuis des années, Tux avait peur. L'ordre que lui avait donné son patron n'avait pas été exécuté et il savait qu'O'Brien ne le louperait pas.

Tux passa la langue sur ses lèvres sèches. Il avait encore une chance de réparer son erreur : il fallait qu'il trouve Johnny, qu'il le supprime, qu'il fasse disparaître le corps, pour qu'O'Brien ignore toute sa vie l'évasion de Johnny.

En vue du quai, Tux se pencha soudain.

— Qu'est-ce qui se passe? cria-t-il d'une voix assez forte pour couvrir le bruit du moteur.

Solly tourna vers lui sa longue tête en forme de poire :

— On dirait les flics. Y a un car de police sur le quai.

— Va accoster au débarcadère de Sam. S'agit pas de se faire harponner par ces mecs-là.

Solly modifia la direction du canot. Quelques minutes plus tard, ils débarquaient sur la jetée.

Les deux hommes gravirent l'échelle et se hâtèrent vers le quai.

— C'est malsain par ici, constata Tux. Foutons le camp. Seth pourra peut-être nous dire de quoi il retourne.

Il s'enfonça dans une ruelle, suivi par Solly. Tux connaissait aussi parfaitement que la topographie de son propre bateau tous les raccourcis et tous les chemins aboutissant au quai. Mais il fut surpris de constater qu'un certain nombre de passages étaient gardés par les flics. Seules, l'obscurité et sa connaissance des lieux leur permirent de se faufiler sans se faire repérer.

Après avoir escaladé un mur et passé par des cours intérieures, ils arrivèrent à la porte de service du Washington Hôtel.

Cutler était revenu au bureau. Il fumait tout en regardant par la fenêtre qui donnait sur le quai.

Il sursauta en voyant arriver Tux.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda ce dernier.

— Johnny Dorman vient de descendre un flic.

Tux recula horrifié.

— Quoi?... Il l'a tué?

— T'as déjà vu Johnny Dorman faire quelque chose de propre, ricana Cutler. Le flic n'a presque rien: il n'est mort que de peur.

— Comment sais-tu que c'est lui?

— J'ai vu le cogne de là-haut. Adams était venu chercher Maurice Yarde. Nous étions sur la plate-forme quand j'ai repéré sur le quai Johnny avec un autre gars. Comme le flic interpellait son copain, Johnny a sorti son feu.

— Ils l'ont attrapé? demanda anxieusement Tux.

— Pas encore, mais ça ne va pas tarder. Adams a sorti son calibre et il a blessé Johnny. Je l'ai bousculé pour l'empêcher de l'avoir au second coup.

— Il faut que je retrouve Johnny, dit Tux.

— Eh ben! t'es pas le seul à le chercher. Le quartier grouille de flics. Jamais j'aurais cru qu'il y en avait tant.

— Où est-il allé? gronda Tux.

— Il est planqué chez Rose Little.

— Rose Little? Qui c'est?

— Une môme du quartier qui travaille à la Kermesse et qui fait le tapin le reste du temps.

— Comment sais-tu qu'il est là?

— Je l'ai vue qui lui ouvrait sa porte. Si Adams n'avait pas été aussi pressé de descendre l'escalier, il l'aurait vu comme moi.

— Comment y arrive-t-on?

— Pas question! Le quartier est cerné de toutes parts.

— Je reviens tout de suite, fit Tux qui, d'un coup de sifflet appela Solly.

Quand Solly se fut approché, vivement et sans un bruit, Tux lui annonça :

— Je sais où il est. Maintenant il faut le choper.

Tous deux retournèrent près du bureau.

— On va monter voir comment ça se présente. Viens nous montrer.

Cutler haussa les épaules.

— Comme vous voudrez, mais c'est inutile. Les flics ont déjà tout organisé.

Tous trois s'engouffrèrent dans la cabine de l'ascenseur qui les transporta lentement et avec de sinistres craquements à l'étage supérieur.

— Qu'est-ce que tu attends pour faire remplacer ton ascenseur? Celui-là n'est guère rassurant! dit Tux quand ils furent arrivés.

— C'est bien vrai, dit Cutler en rigolant. Mais j'aime encore mieux crever que de monter mes étages deux fois dans la même nuit.

Il alluma l'électricité dans le couloir et ouvrit la porte qui donnait sur l'escalier extérieur.

— Tiens-toi à carreau. Même les flics réussissent parfois un carton.

Tux avança à quatre pattes. Une fois sur la plateforme, il se mit à plat ventre. Cutler, en rampant, vint s'allonger près de lui.

— C'est là, en bas! dit-il en montrant une maison noire, à droite dans la ruelle.

— Bien, dit Tux. Retourne à la réception. Solly et moi on va voir ce qu'on a à faire.

Plongeant le regard dans l'allée obscure, ils distinguèrent la silhouette d'un agent qui faisait lentement les cent pas, passant et repassant devant la porte qui les intéressait.

— Veux-tu que j'aille l'estourbir? demanda Solly. Après, tu pourras entrer.

— Non, dit Tux. On va procéder autrement. Notre seule chance, c'est d'y parvenir par le toit. On va retourner d'où l'on vient, passer par chez Dave et monter sur son toit. Ça prendra du temps, mais ça sera plus sûr.

Solly ne protesta pas. C'était avant tout un homme d'action. Il ne demandait pas mieux que de se conformer aux instructions. Suivi de Tux, il dégringola rapidement l'escalier.

Johnny ouvrit les yeux, battit des paupières et souleva la tête. Ken, qui était assis à l'autre bout de la pièce, se leva.

— J'ai fait un beau ramdam, dit Johnny qui se redressa un peu, avec une grimace. Mon bras me fait mal. Y a combien de temps qu'on est là?

— Vingt minutes.

— Où est la fille?

— En bas. Elle est allée chercher du lait.

Johnny se laissa retomber sur l'oreiller avec un grognement douloureux.

— Je me sens vidé. Qu'est-ce qui se passe dehors?

— D'après les bruits, ils sont en train d'encercler le pâté de maisons.

— Je n'irai pas loin de toute façon. Vous croyez qu'on est hors de danger ici?

— Ça m'étonnerait. Ils vont fouiller tous les logements. Ils se doutent bien que nous sommes cachés dans le coin.

— Oui. (Johnny ferma les yeux.) Vous pourriez vous en sortir, si vous étiez seul.

— Pas pour l'instant, en tout cas.

— Eteignez la lampe et regardez dehors.

Ken baissa la mèche, souffla la lumière et écarta l'épais rideau de la fenêtre.

— Méfiez-vous! balbutia Johnny.

Ken souleva prudemment le coin du rideau et jeta un coup d'œil dans la nuit. Il ne vit rien tout d'abord, puis il distingua deux silhouettes qui se tenaient dans l'ombre, presque au-dessous de la fenêtre. Il lâcha vivement le rideau et recula.

— Il y en a deux dehors.

La porte s'ouvrit.

— Qu'est-ce qui est arrivé à la lampe? demanda Rose dans le noir.

— Je vais rallumer, dit Ken en s'exécutant. Je viens de jeter un coup d'œil par la fenêtre. La police est devant chez vous.

Johnny regardait la fille.

— Comment va? lui demanda-t-elle en s'approchant.

— Mal, dit Johnny en se forçant à sourire. Merci pour mon bras.

— Qu'est-ce que vous attendez? demanda-t-elle en se tournant vers Ken. Si vous voulez vous tirer, mon joli, vous pouvez partir par le toit. Moi je m'occuperai de ce gars-là.

Ken n'hésita pas. S'il pouvait s'échapper, téléphoner à Adams et le renseigner sur la planque de Johnny, il résoudreait le problème qui ne cessait de le tourmenter depuis son évaison du *Willow Point*.

Il se tourna vers Johnny :

— Qu'est-ce que vous en pensez?

— Filez! dit Johnny.

— Et vous?

— Vous allez faire quelque chose pour moi, dit Johnny. Approchez!

Ken se pencha sur lui.

— Toutes les routes vont être surveillées. Il va falloir vous planquer. Allez donc chez ma sœur, 45, Maddox Court. Elle vous gardera chez elle jusqu'à ce que les choses se soient un peu tassées. Dites-lui qu'O'Brien m'a couillonné en me faisant écrire une lettre pour lui faire croire que je partais pour Paris. Racontez-lui le coup du tonneau. Je veux qu'elle sache quelle espèce de type elle va épouser. Vous ferez ça pour moi?

Et comme Ken hésitait.

— Vous n'y perdrez pas. Elle vous filera du pognon. Elle vous aidera à vous débiter d'ici.

— Bien, dit Ken sans enthousiasme. J'irai chez elle, si je peux.

— Elle trouvera peut-être un moyen de me sortir de la mélasse. Elle est pleine d'idées. Prenez garde que le portier de nuit ne vous voie. (Et, montrant du geste son veston posé sur une chaise.) Passez-moi mon portefeuille.

Ken prit le portefeuille de cuir dans la poche intérieure et le tendit à Johnny. Celui-ci en tira une vieille enveloppe portant son adresse :

— Vous avez un crayon? (Ken lui prêta son stylo et Johnny écrivit au dos de l'enveloppe.) Donnez-lui ça! Elle saura que c'est moi qui vous envoie.

Ken prit l'enveloppe et la glissa dans sa poche.

— Bonne chance! dit Johnny. Je garde le feu. J'en aurai peut-être plus besoin que vous.

Rose conduisit Ken dans le couloir jusque sous une lucarne.

— Tâchez d'arriver jusqu'au cinéma Paramount. Vous trouverez là-bas une échelle de secours qui vous descendra dans le parc à voitures. C'était toujours comme ça que mon frère s'échappait quand les flics le seraient de trop près. Une fois en bas vous escaladerez le mur et vous vous trouverez dans un passage qui donne dans Lennox Street. Là, vous vous débrouillerez.

— Merci, dit Ken, ému. J'ai une dette énorme envers vous. Si je me sors de là, je ne vous oublierai pas.

— Vous vous en tirerez, mon joli. Filez vite! Je m'occuperai de votre copain.

— Je ne vous oublierai pas, répéta Ken avec insistance. Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude.

Il lui tendit la main.

Elle eut un petit rire en le regardant.

— Vous êtes un gros ballot, mon joli! dit-elle en s'approchant de lui. (Elle lui passa les deux bras autour du cou et l'embrassa sur la bouche.) Allez, filez, Roméo! Vous perdez du temps.

Il repoussa la vitre et, s'agrippant à l'encadrement de bois, se souleva légèrement. Rien ne bougeait dehors. Il se hissa sur le toit.

Courbé en deux, il traversa sans bruit l'espace libre, pour s'abriter dans l'ombre d'une cheminée. Il se mit à étudier la topographie des toits qui se découpaient dans la nuit. Certains étaient plats, d'autres en pente plus ou moins raide.

Ayant choisi son itinéraire, il quitta prudemment son refuge et entreprit d'escalader un mur de deux mètres

pour déboucher sur le toit voisin. Comme il redescendait de ce deuxième toit, il entendit un cri à sa droite. Il regarda par-dessus son épaule, le cœur battant, et aperçut de l'autre côté de la ruelle, un homme et une femme debout sur un balcon. L'homme criait à tue-tête en le montrant du doigt :

— Hé! Il y a un type sur le toit. Là-bas!

Ken se laissa glisser le long du chéneau et atterrit sur un autre toit avec un bruit sourd. Il chancela, reprit son équilibre, tandis qu'à ses pieds les sifflets de police déchiraient l'obscurité. Il se mit à courir, mais se trouva brusquement arrêté par une paroi de brique de trois mètres cinquante de haut.

Le bruit de pas pressés résonnait en bas et quelqu'un cognait à une porte directement au-dessous de lui. En longeant au pas de course la paroi, Ken trouva enfin une échelle de fer.

— Hé, là-bas! cria une voix.

Mais Ken ne s'arrêta pas. Il gravit les échelons, s'éraflant les mains et les genoux. Il arrivait en haut lorsqu'un coup de feu retentit. Des éclats de brique jaillirent tout près de sa figure. Ken de nouveau plongea dans le noir et atterrit sur un autre toit.

— Y en a qu'un! cria une voix d'homme. Il s'en va vers la droite.

Ken regarda en arrière, le cœur battant. En plus de l'homme et de la femme, il y avait maintenant sur le balcon un agent.

Ken s'aplatit juste à temps. La balle tirée par l'agent passa à vingt centimètres au-dessus de sa tête. Sans quitter la zone d'ombre, il courut désespérément se mettre à l'abri, derrière une rangée de cheminées. L'agent tira encore, mais au jugé et Ken n'entendit même pas le sifflement de la balle. Derrière son rempart de cheminées, il s'accorda une seconde de répit.

Le cinéma était encore loin. A présent, il ne pou-

vait plus espérer l'atteindre. Il fallait descendre tant bien que mal et risquer sa chance dans le dédale des ruelles.

Il y eut un bruit derrière lui. Ken regarda entre les cheminées et vit se détacher sur le ciel quatre silhouettes qui avançaient prudemment dans sa direction. Quatre toits les séparaient encore de lui, mais elles marchaient vite. Avisant des crampons qui conduisaient à un toit en retrait, il se mit à descendre. Une lucarne s'ouvrait sur la toiture. Ken se hâta vers l'ouverture souleva la vitre, mais ne put rien distinguer. Les pas de ses poursuivants se rapprochaient. Ken s'assit sur le bord de la lucarne, les jambes ballantes et doucement se laissa tomber à l'intérieur, refermant derrière lui la fenêtre à tabatière. Il atterrit sur un plancher.

Comme il se remettait d'aplomb, une fusillade crépita, suivie de trois détonations plus puissantes. Il perçut un cri, puis d'autres coups de feu. Il eut l'impression que les policiers s'entre-tuaient. Il s'appuya au mur, à bout de souffle, paralysé de terreur. Il entendit crier :

— Il y en a deux près de la cheminée! Je les vois!
Une arme de gros calibre aboya encore.

Abasourdi, Ken gratta une allumette, jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Il était dans un grenier poussiéreux et plein de vieilleries. Il gagna rapidement la porte, quitta la maison et enfila prudemment une petite rue obscure.

Tux et Solly cherchaient à atteindre par les toits la lucarne de Rose. Ils avaient essayé quelques chaudes alertes, avant d'arriver aux toits, mais, à présent, ils se sentaient les coudées franches.

Soudain Solly agrippa le bras de Tux.

— Regarde là-bas! dit-il en désignant une ombre qui bougeait à quelque distance.

— Il y a quelqu'un, chuchota Solly.

Tux tira son 45 de sa poche et ils s'immobilisèrent. La silhouette, sur l'un des toits voisins, se mit à grimper le long d'une murette.

— Tu crois que c'est Johnny? murmura Solly.

— Johnny est blessé. Ce doit être l'autre, dit Tux. Il peut aller se faire foutre. C'est Johnny que je veux.

Ils virent l'homme atteindre le faite du toit et passer de l'autre côté.

Une voix d'homme résonna dans la nuit et Tux sacra tout bas.

— Les flics vont se ramener. Grouille! Il faut que je coince Johnny.

Courbé très bas, il traversa vivement la surface découverte et descendit sur le toit voisin, suivi de Solly.

Un coup de feu retentit.

A quatre toits de là, Tux apercevait la lucarne de Rose.

— Les flics, marmonna Solly, en se glissant comme une ombre derrière une rangée de cheminées.

Tux, après une seconde d'hésitation, le suivit.

Tandis qu'ils avançaient, pliés en deux dans l'ombre, ils reconnurent quatre agents qui débouchaient sur le toit par une fenêtre à tabatière assez proche. Les policiers se séparèrent et, déployés en éventail, se mirent à progresser avec mille précautions.

— Ils viennent droit sur nous, grogna Tux.

Solly sortit un .38 de la poche de son veston.

— Ouais. Faut les choper, avant qu'ils nous chopent. Je prends celui du bord et toi celui de gauche.

Tous deux firent feu.

Deux agents tombèrent. Les deux autres se jetèrent à plat ventre et mirent les deux hommes en joue.

Le flic sur le balcon criait à tue-tête :

— Il y en a deux près de la grosse cheminée! Je les vois.

Tux, faisant volte-face, leva son arme et tira. Le flic du balcon tituba, s'abattit contre la balustrade et piqua une tête dans la rue.

Tux ressentit un coup violent et une douleur au bras. La détonation suivit aussitôt. Avec un juron, il lâcha son revolver et se prit le poignet.

Solly fit feu posément et l'un des agents en position de tir se souleva et roula sur le côté.

— Descends l'autre, dit Tux, en ramassant son arme de la main gauche.

Solly et l'agent tirèrent en même temps. L'agent bon-dit, fit quelques pas en courant et s'affaissa.

Tux sentit Solly se recroqueviller lorsque la balle tirée par l'agent pénétra dans son corps épais. Solly poussa un « han » rauque et lâcha son arme.

Tux ne chercha pas à savoir si sa blessure était grave. Il lui fallait retrouver Johnny. Il perdait son sang et, à chaque seconde, les difficultés augmentaient.

Son bras blessé pendait, inutile, à son côté, mais il se laissa néanmoins glisser le long du toit. Malgré ses précautions, il perdit l'équilibre et tomba lourdement sur le toit voisin. Il demeura sans connaissance pendant un instant, puis, à peine sorti de son évanouissement, il se remit debout et, titubant, se dirigea vers la lucarne de Rose.

Un agent qu'il n'avait pas vu et qui avait contourné la cheminée se précipita vers lui en criant :

— Haut les mains!

Tux virevolta et tira, le revolver à hauteur de la hanche.

L'agent vacilla, tomba sur un genou et tira à son tour sur Tux, le touchant au ventre. Tux fit feu pour la seconde fois et l'agent tomba de tout son long.

Alors Tux, plié en deux, recula. Mais il fit un faux pas et, dans un fracas de vitres, traversa une verrière et tomba dans le couloir au-dessous.

Johnny et Rose avaient écouté la fusillade.

Rose était appuyée au mur, la figure toute blanche et les yeux agrandis. Johnny, assis au bord du lit, tenait son arme sur les genoux, le visage crispé.

— Il n'aurait pas dû partir. C'est ma faute, disait Rose terrorisée. Ils vont le tuer.

— La ferme! cria Johnny. Laisse-moi écouter.

D'autres détonations retentirent au-dessus d'eux.

— Je ne savais pas qu'il avait un pétard, dit Johnny.

— On dirait qu'il y en a deux qui tirent.

— C'est vrai...

Deux revolvers. Johnny pensa aussitôt à Tux et Solly. Avaient-ils, Dieu sait comment, découvert sa retraite et s'étaient-ils heurtés aux flics en cours de route?

Il parvint à sortir du lit et se mit debout lentement.

— Il faut que je m'en aille, dit-il d'une voix brouillée.

— Vous ne pouvez pas partir maintenant, dit Rose. Ecoutez ça.

On courait sous la fenêtre. La police était donc toujours là.

Soudain, il y eut un fracas de verre brisé et le bruit sourd d'une chute, juste derrière la porte.

Johnny sursauta, tituba et s'étendit sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est? chuchota Rose, la main sur la bouche.

— Quelqu'un est entré, chuchota Johnny, oppressé. Eteignez la lampe.

Rose courut vers la table, baissa la mèche et souffla la flamme. Elle demeura dans l'obscurité, le cœur

battant, car elle entendait quelqu'un qui rampait dans le couloir.

— Fermez la porte à clé, haleta Johnny.

Elle bondit vers la porte, chercha la clé, mais, au même instant, elle sentit que le battant s'ouvrait. Un cri aigu s'échappa de ses lèvres.

Elle pesa de toutes ses forces sur la porte, mais quelque chose la coinçait. Elle avança la main à tâtons dans l'obscurité. Des doigts froids se refermèrent sur son poignet comme un étau. Elle poussa un cri sauvage, en se débattant pour se libérer, mais l'étreinte des doigts glacés ne faiblit pas.

Johnny se mit à quatre pattes, mais demeura tapi dans le noir, la figure baignée d'une sueur froide.

Rose, refoulée peu à peu vers l'intérieur de la chambre, balançait son bras : son poing rencontra un visage.

Une voix d'homme jura. Rose fut tirée en avant d'une secousse brutale et tomba sur un corps allongé par terre. Tux lâcha son poignet et, l'entourant de sa jambe, la serra contre lui.

Il n'avait qu'une main, mais elle lui suffisait. Sans souci des coups qui lui martelaient le visage, il saisit la fille à la gorge, et, de toutes ses forces, lui pressa le larynx, coupant son souffle. Elle lui griffait les doigts mais il ne relâchait pas son étreinte, sentant les sursauts et la tension effroyable de ce corps oppressé.

Johnny, cloué sur place, écoutait avec horreur les râles étouffés qui montaient de l'obscurité.

Le corps de la fille s'affaissa près de Tux. Le sang qui coulait de sa bouche gicla sur la main du tueur. Il repoussa Rose violemment, saisit le revolver et s'immobilisa, haletant, cherchant à repérer Johnny dans le noir.

Johnny entendait le souffle pesant de Tux. Il était à un mètre de lui, mais trop paralysé par la peur pour

tirer, sachant que, s'il le ratait, il se trahirait irrémédiablement.

Tux sentait son ventre comme transpercé au fer rouge. Il savait qu'il n'en avait plus pour longtemps.

— T'es là, Johnny? chuchota-t-il, le .45 braqué, l'oreille tendue.

Johnny retenait son souffle. Une sueur froide lui coulait dans les yeux. Et son cœur battait avec une telle violence qu'à chaque instant il croyait s'évanouir.

De lourds piétinements ébranlèrent le couloir, annonçant l'arrivée des policiers.

Johnny connaissait les méthodes de la police. Il savait qu'ils allaient ouvrir la porte d'un grand coup de pied et arroser la pièce de projectiles jusqu'à ce que tout le monde soit mort. Alors il perdit le contrôle de ses nerfs :

— Attention! cria-t-il comme un forcené. Tirez pas!

Le .45 de Tux partit, assourdissant. La balle frappa Johnny au front, lui faisant sauter la cervelle, le soulevant de terre, puis l'aplatissant contre le mur.

Tux se retourna vers la porte, mais n'eut pas la force de lever son arme et une rafale de mitraillette lui déchira la poitrine.

X

Après avoir échappé, en se fauillant dans les cours intérieures des maisons, aux cordons de police qui barraient l'extrémité des passages, Ken se retrouva enfin loin de la bagarre.

De la cabine téléphonique d'un drugstore, il appela la direction de la police, mais Adams était absent. A son domicile personnel, il n'obtint pas de réponse. Il se dit qu'Adams devait surveiller les opérations près de la rivière et décida d'aller directement à Maddox Court. Mais auparavant il rappela la police.

Le sergent de service ne semblait pas d'excellente humeur :

— Je ne sais pas quand il rentrera. Voulez-vous lui laisser un message?

Ken réfléchit un instant.

— Oui. Dites-lui que la personne qu'il a laissée chez lui est à présent au 45, Maddox Court. Il saura ce que ça veut dire.

— Bien, fit le sergent avec indifférence, avant de raccrocher.

Ken, en sortant du drugstore, mit dix minutes pour arriver à Maddox Court. Le portier de nuit n'était pas dans le hall. Ken passa la porte-tambour, et s'engouffra dans l'escalier.

Arrivé à la porte de l'appartement de Gilda, il consulta sa montre : il était une heure moins vingt. Il se demanda si la jeune femme serait encore debout et, le cas échéant, si elle appellerait le portier de nuit pour le faire flanquer dehors. De toute façon, il devait courir le risque.

Il appuya sur le bouton de sonnette et attendit. Au bout d'un moment il perçut des pas de l'autre côté de la porte, puis une voix de femme demanda impérativement :

— Qui est là?

— J'apporte un message de votre frère, dit Ken.

Il tira de sa poche l'enveloppe que Johnny lui avait remise, et la glissa sous la porte.

Il y eut un silence, puis la porte s'ouvrit toute grande. Devant lui se tenait la grande blonde qu'il avait aperçue la veille à la Rose Bleue. Elle était vêtue d'une chemisette rouge Magenta et d'un pantalon noir. Ses grands yeux verts étincelaient dans son visage pâle.

— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qui est arrivé à Johnny? demanda-t-elle.

— Il a des ennuis. Il m'a prié de venir vous voir.

Il ne savait pas si elle l'avait reconnu. Impassible, elle s'effaça devant lui :

— Entrez donc!

Il la suivit dans le salon.

— Asseyez-vous, dit-elle brièvement. Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

— La police recherche votre frère. Il a tiré sur un agent.

— Un agent? répéta Gilda, le visage tendu. Il ne l'a pas tué?

— Je ne sais pas. Mais votre frère a été blessé au bras.

— Racontez-moi ce qui s'est passé, dit Gilda impatientement.

Pendant son récit, elle le regardait avec étonnement. Puis, agitant l'enveloppe crasseuse que Johnny avait remise à Ken :

— Comment vous êtes-vous procuré cela?

— C'est votre frère qui me l'a donné. Il pensait qu'ainsi vous sauriez que je venais de sa part.

— Il me parle de vous aider. Il ne dit pas qu'il est blessé.

— Il avait de la difficulté à écrire. Son bras le faisait souffrir.

Elle l'examinait avec colère et méfiance :

— Ça vous étonnerait, sans doute, d'apprendre que mon frère est en ce moment dans l'avion qui vole vers Paris?

— C'est faux. O'Brien voulait le tuer. Il a obligé votre frère à vous écrire une lettre pour vous persuader qu'il allait à Paris.

— Plus on avance, plus ça devient compliqué, vous ne trouvez pas? dit-elle en s'approchant d'un buffet. Et vous avez la prétention de me faire croire que Sean O'Brien complotait la mort de Johnny?

— Je sais bien que cela semble incroyable, dit Ken, ennuyé par l'évidente méfiance de Gilda, mais si je vous racontais tout...

— C'est inutile, dit-elle en ouvrant un tiroir du buffet. (Elle y plongeait la main et se retourna, braquant sur Ken un automatique.) Ne bougez pas! Vous mentez! Je sais qui vous êtes. Vous êtes l'homme que la police recherche : l'assassin de Fay Carson.

Au moment où O'Brien entra dans le salon, la sonnerie du téléphone retentit.

— Répondez, dit-il à Sullivan en allant se verser un whisky à l'armoire à liqueurs.

Sullivan décrocha, écouta, fit la grimace et se tourna vers O'Brien qui commençait à boire :

— C'est le capitaine Motley. Vous voulez lui parler, patron?

O'Brien termina son verre, alluma une cigarette et vint à l'appareil.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il.

— Une histoire qui va faire du bruit. Johnny Dorman vient de se faire descendre.

O'Brien se raidit et son visage changea de couleur.

— Qu'est-ce que vous me racontez là?

— Un de mes hommes qui cherchait Holland l'a aperçu avec Johnny Dorman...

— Mais non, ce n'est pas possible. Il ne pouvait pas être avec Johnny...

Il s'arrêta net, ne voulant pas en révéler davantage.

— C'était bien Dorman, affirma Motley. L'agent a interpellé Holland et Dorman lui a tiré dessus. Holland et Dorman se sont alors sauvés et se sont cachés dans une maison du côté du quai. Adams a fait cerner le quartier. Holland s'est échappé par les toits. Adams a lancé ses hommes à sa poursuite et là-haut, ils sont tombés sur Tux et Solly.

O'Brien faillit lâcher le récepteur.

— Quoi?

— Ne me demandez pas ce qu'ils y faisaient, dit Motley. Ces imbéciles ont ouvert le feu. Ils m'ont tué cinq hommes. Tux a pénétré dans la maison où se cachait Dorman et il l'a descendu avant notre arrivée.

— Et qu'est-ce qu'il est devenu, Tux? demanda O'Brien en frémissant.

— Mes hommes en ont fait de la charpie.

Ainsi Tux avait fait des siennes! Johnny avait réussi à s'échapper du *Willow Point*! Qu'allait dire Gilda en voyant les journaux demain matin?

— Holland s'est échappé, poursuivit Motley. Nous le cherchons encore. Nous avons les journalistes dans nos pattes.

— Attrapez Holland. Vous entendez bien! hurla O'Brien. C'est un ordre!

Il raccrocha brutalement, et entra dans le hall où Sullivan l'attendait.

— Je sors, dit O'Brien. Vous m'attendrez.

Il sortit la Cadillac du garage et mit cap sur Maddox Court.

Pendant les dix minutes de trajet, il mit au point son histoire. Il allait expliquer à Gilda que l'avion était revenu par suite d'une panne de moteur et que Johnny était retourné en ville.

Quel choc elle allait recevoir!

Il prit l'ascenseur, arriva à l'étage, sonna à la porte.

Au bout d'un moment, la voix de Gilda demanda à travers la porte :

— Qui est là?

— Sean. Ouvre-moi, petit.

Elle ouvrit la porte. Il eut la surprise de constater qu'elle lui tournait le dos pour surveiller, semblait-il, la porte ouverte du salon. Elle tenait un revolver à la main.

— Qu'est-ce qui se passe?

Dans le salon, un homme assis dans un fauteuil, la figure pâle et tendue, le regardait avec frayeur.

— Un cambrioleur? demanda O'Brien. Donne-moi ça!

Il prit le revolver des mains de Gilda et pénétra dans la pièce.

— C'est l'homme qui a tué Fay Carson, dit Gilda, le souffle court. Il s'est introduit ici.

O'Brien se raidit.

— C'est vous Holland? demanda-t-il d'un ton impérieux.

— Oui, dit Ken, mais ce n'est pas moi qui l'ai tuée.

— Tiens! fit O'Brien. Allez donc raconter ça au jury. (Il regarda Gilda.) Qu'est-ce qu'il fabrique ici?

— Il doit avoir l'esprit dérangé. Il est venu ici avec l'idée que je consentirais à le cacher. Il prétend que Johnny a tiré sur un agent et qu'il est blessé. Il dit que tu as voulu faire assassiner Johnny et que c'est lui qui l'a sauvé.

— Quelle blague! dit O'Brien. Appelle la police, dit-il en désignant le téléphone. Ils vont être ravis de le voir.

— Attendez, dit Ken à Gilda. Essayez de me faire confiance. J'ai entendu cet homme...

— Fermez votre gueule! dit O'Brien en le menaçant avec son revolver. Si vous l'ouvrez encore, je vous descends. (Puis, s'adressant à Gilda.) Appelle Motley. Il va s'en occuper.

Elle s'approcha du téléphone. Au même instant, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Gilda consulta O'Brien du regard.

— Tu attends quelqu'un? demanda-t-il, tandis qu'un second coup de sonnette se faisait entendre.

— Non.

— Prends le revolver et surveille ce gars-là. Je vais voir ce que c'est.

Il lui remit l'arme et alla ouvrir la porte de l'appartement.

Le lieutenant Adams se tenait dans l'entrée, les mains dans les poches. Son visage ne trahit pas sa surprise à la vue d'O'Brien, bien que sa surprise fût grande.

— Qu'est-ce que vous venez foutre ici? grommela O'Brien.

— Holland est ici, n'est-ce pas? demanda Adams avec douceur.

— Comment le savez-vous?

— Une commission qu'on m'a faite.

— Entrez, vous allez l'emmenner, dit O'Brien en s'effaçant devant lui.

Adams pénétra dans le salon, remarqua l'arme dans la main de Gilda, adressa à Ken un clin d'œil complice.

— C'est l'homme qui a tué Fay Carson, déclara O'Brien. Vous allez l'inculper et l'emmenner.

Adams secoua la tête.

— Ce n'est pas l'assassin, dit-il.

— Mais puisque je vous dis que c'est lui! vociféra O'Brien. Le chef de la police possède toutes les preuves. Inutile de discuter plus longtemps. Vous l'inculpez et vous l'emmenez.

— Le chef de la police tient ses renseignements du sergent Donovan qui est, comme chacun sait, une lumière infallible, prononça Adams, en observant Gilda qui posait le revolver sur le buffet.

— Si Howard s'en contente, je n'en demande pas plus. Je vous ai dit d'arrêter cet individu.

— Mais il n'est pas coupable. On m'a chargé de mener une enquête de mon côté. Je l'ai menée indépendamment des autres. J'ai abouti à un résultat. Cet homme n'est pas l'assassin.

— Vous allez me dire que c'est Dorman qui l'a tuée, je parie? demanda O'Brien d'une voix rageuse.

— Non, ce n'est pas lui non plus.

O'Brien eut un mouvement d'impatience :

— Alors qui?

— C'est toute une histoire. Les faits...

— Je ne veux pas l'entendre, dit Gilda. Sean, qu'il emmène cet homme. Je suis à bout, je veux me coucher.

— Elle vous intéresse pourtant, Miss Dorman, dit Adams sans laisser à O'Brien le temps de placer un mot. Fay Carson a été tuée parce que vous aviez épousé

Maurice Yarde. Cela vous intéresse au tout premier chef.

— Qu'est-ce que vous dites? Mariée à Yarde? répéta O'Brien, le visage soudain coloré.

Gilda se tourna vers lui.

— Il ment, Sean. Ne l'écoute pas. Fais-les partir!

— Vous ne pouvez pas le nier, Miss Dorman, reprit Adams en s'asseyant près de Ken. J'en ai reçu confirmation de Los Angeles, il y a à peine dix minutes. Vous avez vécu quatre mois avec lui, puis vous l'avez quitté. Cela figure sur les registres de l'état civil.

Gilda fit un effort pour se dominer, haussa les épaules et se détourna.

— Bon, fit-elle d'une voix rauque, ça figure sur les registres. Mais ce n'est pas votre affaire.

— Si, dit Adams en croisant les jambes. Votre mariage explique l'assassinat de Fay Carson.

Gilda regarda O'Brien qui se tenait debout, immobile, les yeux brillants.

— Ne le crois pas, Sean. Il divague.

— Surveillez un peu vos paroles, gronda O'Brien.

— Je serai en mesure de produire la preuve de ce que j'avance demain matin, affirma Adams sans s'émouvoir.

O'Brien s'approcha de Gilda, la prit par le bras et scruta son visage.

— Tu es mariée à Yarde, chérie?

Elle hésita, puis avec un haussement d'épaules résigné reconnut :

— Oui. Je suis désolée, Sean. J'aurais dû te le dire. Je demande le divorce. J'ai fait une folie en l'épousant et je l'ai payée cher. Au bout d'un mois, je savais déjà quel abominable personnage c'était. J'avais honte de t'en parler.

O'Brien eut un petit sourire en coin.

— N'y pense plus. Nous commettons tous des erreurs.

(Il lui caressa le bras.) Tout est pour le mieux, mon petit.

Puis se tournant vers Adams :

— Vous avez mis votre nez dans trop d'affaires qui ne vous concernaient pas. Vous allez m'emmener ce coco-là et l'inculper de l'assassinat de Fay Carson et vous vous débrouillerez pour constituer un dossier complet. Et si je vous prends à faire de l'obstruction, je vous vide des cadres de la police.

En recontrant le regard furieux d'O'Brien, Adams se gratta le bout du nez :

— Pas question, dit-il. Il ne l'a pas tuée.

— Alors, qui est l'auteur de ce crime?

— Elle, fit Adams en désignant Gilda d'un signe de tête.

— Bon Dieu, explosa O'Brien. Vous me paierez ça! Je vais...

Mais il s'interrompit devant la figure de Gilda. Elle était à présent aussi blanche que la neige nouvelle. Ses yeux regardaient plus loin qu'O'Brien. Elle pressait la main sur sa gorge. O'Brien suivit la direction de son regard.

Sur le seuil de sa chambre, l'œil braqué sur elle, se tenait un pékinois roux.

Sans hésiter, le chien traversa la pièce et vint s'immobiliser devant la porte qui conduisait à la cuisine, grattant le bois, poussant des gémissements, puis grattant de nouveau.

Gilda poussait des cris perçants :

— Sortez-le! Sortez-le!

— Gilda! s'exclama O'Brien, frappé par cette réaction violente. Qu'est-ce qui te prend?

Adams, abandonnant son fauteuil, traversa la pièce en deux enjambées et ouvrit la porte.

Le chien pénétra comme une flèche dans la cuisine. Adams le vit courir vers Sweeting, allongé, face contre terre, au milieu d'une mare de sang. Il avait un pic à glace fiché entre les deux omoplates. L'animal s'arrêta près de lui, lui renifla la figure, puis, battant en retraite, et, gémissant, rampa sous la table de la cuisine.

Adams indiqua à Ken, avec un regard significatif, la porte communiquant avec le vestibule. Celui-ci se leva et alla s'y adosser. Il vit Gilda qui se rasseyait brusquement, le visage couleur de cendre.

— Venez jeter un coup d'œil! dit Adams à O'Brien.

O'Brien entra dans la cuisine, retourna d'un coup de pied Sweeting et, tout en examinant la figure du mort, demanda :

— Qui c'est?

Adams comprit qu'il était ébranlé.

— Raphaël Sweeting, un maître chanteur, expliqua Adams, sans cesser d'observer le manège du pékinois qui était ressorti de dessous la table pour renifler le frigidaire avec une évidente excitation.

Le chien finit par se dresser sur ses pattes de derrière, grattant la porte en geignant.

— Il ne peut pas être là, murmura Adams comme pour lui-même.

— Qu'est-ce que vous marmottez? demanda O'Brien, d'un ton agressif.

Adams appuya la main sur la poignée et tira.

O'Brien retint une exclamation étouffée en découvrant le corps recroquevillé de Maurice Yarde dans le réfrigérateur.

— Nom de nom! qui est celui-là?

— C'est son mari, Maurice Yarde. Je me demandais où elle l'avait caché.

O'Brien, ayant retrouvé son sang-froid, retourna au salon.

— Ce n'est pas moi, Scan, lui dit Gilda. Je les ai trouvés là. Je te le jure.

Il lui caressa légèrement l'épaule.

— Ne t'en fais pas chérie. Je suis avec toi.

Puis regardant Adams appuyé au chambranle de la porte de la cuisine, il ajouta :

— Réglons ça tout de suite.

— J'inculpe Miss Dorman d'un triple meurtre. Elle a tué Fay Carson, Maurice Yarde et Sweeting, prononça Adams. Nous verrons cela en détail à la Brigade.

— Nous allons voir cela ici et tout de suite, déclara O'Brien d'un ton bref. Miss Dorman proteste de son innocence. Vous n'avez aucune preuve contre elle.

— J'ai suffisamment de preuves pour l'inculper de l'assassinat Carson.

— Quelles preuves?

— C'est une question de mobile. Il n'y avait pas de mobiles apparents dans cette affaire. J'ai d'abord pensé que Dorman était le coupable. Il n'avait pas la tête bien solide, il avait menacé la victime de mort. Mais j'ai compris que ce ne pouvait être lui, car il se trouvait non loin de la Rose Bleue au moment du départ de Fay Carson et de Holland. Et comme il ne connaissait pas son adresse, il ne pouvait en aucun cas les avoir précédés chez elle. J'ai appris que Maurice Yarde avait également menacé Fay Carson. Je suis allé chez lui où j'ai trouvé sa chambre sens dessus dessous. Les meubles avaient été fouillés et j'ai compris qu'on avait cherché un document, un papier — peut-être un certificat de mariage. J'ai demandé à Los Angeles tous les renseignements sur Yarde et c'est ainsi que j'ai appris qu'il avait épousé Miss Dorman il y a treize mois.

Adams allait et venait dans la pièce, les mains dans les poches. O'Brien l'observait, avec une lueur dure dans le regard.

— On m'avait dit que Miss Dorman allait vous

épouser. Pour elle, vous étiez un beau parti. Je me suis demandé si Fay Carson, avertie par Yarde de son mariage, ne cherchait pas à en faire état contre Miss Dorman, avec laquelle elle avait un compte à régler. J'ai donc vérifié l'emploi du temps de Miss Dorman, la nuit du crime. On l'avait vue quitter la Rose Bleue une demi-heure avant Fay Carson et Holland. Ayant demeuré avec Fay, elle connaissait son habitude de laisser une clé sous le paillason. C'est grâce à cette clé qu'elle s'est introduite dans l'appartement, puisque la serrure n'a pas été forcée. Le portier d'ici m'a dit qu'elle était rentrée chez elle à deux heures du matin. Or l'assassin de Fay a quitté l'appartement de la victime à deux heures moins vingt. Il faut exactement vingt minutes pour faire le trajet d'un immeuble à l'autre. Tirez vous-même vos conclusions. D'autre part, le portier m'a dit que Yarde était monté hier chez Miss Dorman, après neuf heures du soir, et qu'il ne l'avait pas vu sortir. Elle a dû le tuer à ce moment-là et elle l'a mis dans la glacière, en attendant de pouvoir s'en débarrasser. Yarde lui avait peut-être laissé entendre que Fay Carson était au courant. Miss Dorman est donc allée chez lui chercher le certificat de mariage. Elle l'a trouvé et l'a détruit. Ensuite elle est passée à la Rose bleue, où elle a vu Fay Carson en compagnie de Holland. Elle s'est dit que Fay allait ramener Holland chez elle et qu'en cas de coup dur, il ferait le bouc émissaire. Elle a alors précédé Fay Carson dans son appartement, elle a tué son ancienne amie et, après avoir coupé la lumière, elle est revenue ici.

O'Brien se leva, prit une cigarette dans son étui et s'approcha du buffet pour y ramasser son briquet.

— Tout cela, c'est des inventions, dit-il, en allumant sa cigarette. Et un bon avocat aura vite fait de démolir votre hypothèse. De plus, Johnny m'a avoué que c'était lui, l'assassin.

— *Bien sûr*, fit Adams en hochant la tête. Ce n'était pas avec lui que vous alliez vous marier. Vous auriez sans doute hésité à prendre Miss Dorman pour femme, si vous aviez su qu'elle était coupable. Dorman lui, avait tout intérêt que ce mariage se fasse. Il avait besoin d'argent...

— Vos accusations ne tiennent pas, affirma O'Brien, le visage tendu. Vous allez laisser tomber l'affaire.

— *D'ici une semaine mes accusations seront solidement étayées* et je ne laisse rien tomber du tout.

O'Brien posa le briquet, et saisissant son revolver, il le braqua sur Adams.

— Ne bougez pas ou je tire, articula-t-il d'une voix râpeuse.

Puis regardant Ken appuyé à la porte.

— Venez vous mettre à côté de lui.

Ken obtempéra.

Adams ne paraissait nullement ému.

— *Ça ne vous avance pas, O'Brien. Comment voulez-vous qu'elle s'en sorte avec les deux macchabs dans sa cuisine?*

— Vous dites ça, parce que vous ne connaissez pas mon sens de l'organisation. Vous êtes peut-être malin, mais il vous reste encore beaucoup à apprendre.

Gilda s'était levée péniblement.

— Appelle Whitey. Speedwell 56778, lui dit O'Brien sans détourner le regard d'Adams. Dis-lui d'amener quatre bonshommes avec lui. Il y a du boulot.

Elle alla au téléphone.

— A votre place, je n'en ferais rien, dit Adams avec douceur. Ça n'arrangera pas les choses.

— *Vraiment? Voulez-vous que je vous dise ce qui va se passer?* cria O'Brien, le regard étincelant. Nous allons vous tuer ainsi que Holland, et le portier de nuit. Les gars emmèneront les deux cadavres qui nous encombrent et les feront disparaître. Vous, on vous trouvera,

dans le hall en bas, tué par une balle du revolver de Holland. Lui sera dans l'escalier, tué par une balle de votre revolver. Quant au portier, il se sera fait descendre accidentellement. Ça arrangera tout.

— Peut-être, dit Adams.

— Sûrement. Quant au meurtre de Fay Carson, il sera mis sur le compte de Holland, fit O'Brien découvrant ses dents en un sourire affecté.

Gilda tremblait tellement qu'elle avait de la peine à tenir le récepteur.

— Je ne peux pas, Sean, gémit-elle.

— Laisse tomber! dit-il d'un ton impérieux, je m'en occuperai, Va dans ta chambre. Et ne t'inquiète pas, chérie. Tu es sauvée.

Gilda, trébuchant à chaque pas, gagna sa chambre et referma la porte.

O'Brien se tourna vers Adams.

— A la revoyure, gros malin! dit-il.

Il ne vit pas Léo sortir de la cuisine. Le chien s'approcha de lui et se dressa, appuyant les pattes de devant sur le genou d'O'Brien.

O'Brien sursauta, baissa le regard, décocha un coup de pied à l'animal.

La main d'Adams plongea à l'intérieur de son veston et réapparut, armée d'un pistolet.

O'Brien tira, mais une seconde trop tard. Le revolver d'Adams avait aboyé et une tache de sang apparut sous l'œil droit d'O'Brien. Il lâcha son arme et recula en titubant. Adams tirait toujours. O'Brien buta contre le mur, puis tomba, la tête en avant.

— Le salaud! dit Adams en s'ébrouant. Ma parole, j'ai eu les foies! Et vous?

Ken ne répondit pas. Il se laissa tomber dans un fauteuil, la tête entre les mains.

Adams entra dans la chambre.

— Ratée, la combine! dit-il à Gilda. S'agit main-

tenant de vous débrouiller toute seule. Allez venez, ma belle, on va monter à la direction de la police et vous nous raconterez tout ça.

Gilda recula.

— C'est le chien qui a foutu en l'air ses beaux projets. Il avait tout prévu, sauf l'intervention du klebs. Si je n'avais pas descendu O'Brien, c'est moi qui y passais. Venez, la même, ne nous compliquez pas l'existence!

— Ne m'approchez pas! cria-t-elle, la figure grimaçante de terreur.

— Le jury sera sensible à la beauté de vos jambes, dit Adams d'un ton réconfortant. Vous vous en tirerez avec vingt ans. Vous serez à l'abri de tous les empoisonnements auxquels nous aurons droit, quand on aura mis au point la bombe H. C'en a peut-être pas l'air, mais vous avez de la veine.

Gilda fit demi-tour et se rua vers la fenêtre. Elle ne s'arrêta pas. D'un même élan elle passa à travers les rideaux, à travers la vitre... et Adams perçut son cri long et plaintif, tandis qu'elle plongeait dans les ténèbres, puis le choc mat de son corps atterrissant sur le trottoir, seize étages plus bas.

Il haussa les épaules, revint dans le salon et, sans s'occuper de Ken, toujours assis la tête entre les mains, appela le quartier général de la police.

— Envoyez une ambulance et une patrouille 45, Maddox Court, dit-il dans le récepteur, de toute urgence, vous entendez bien?

Il raccrocha, s'approcha de Ken, le redressa.

— Et vous, foutez le camp! Vous n'avez pas envie de rentrer chez vous, non?

Ken le regardait, abasourdi.

— Allez, ouste! cria Adams. Vous n'êtes pas en cause. Gardez la bouche cousue et vous n'entendrez plus jamais parler de cette histoire. Allez filez!

Trop bouleversé pour prononcer une parole, Ken se dirigea en titubant vers la porte.

— Dites donc, fit Adams, en montrant le pékinois qui s'était réfugié sous le buffet. Qu'est-ce qu'on va faire du chien? Vous ne voudriez pas l'adopter, par hasard?

Ken regarda l'animal avec horreur.

— Non, dit-il d'une voix tremblante. Tout ce que je souhaite, c'est de ne jamais revoir un pékinois de ma vie!

Et il dégringola l'escalier, trébuchant parfois dans sa hâte.

Le lendemain matin, un peu après huit heures, Ken arrêtait sa voiture au coin de l'Avenue Marshall. Au bout de quelques minutes, Parker sortit de chez lui et s'avança vers Ken.

La démarche de Parker avait perdu de son assurance. Pâle, égaré, déprimé, il marchait d'un pas lourd et traînant.

Ken sortit de sa voiture :

— Je vous emmène à la banque? demanda-t-il avec une fausse désinvolture.

Parker eut un haut-le-corps. Il toisa son camarade.

— Vous avez tous les culots! dit-il avec colère. Vous ne pouvez pas aller à la banque. La police vous recherche. Je ne veux pas vous voir à côté de moi de toute la journée, avec l'idée qu'à chaque instant les flics peuvent venir vous arrêter!

— Allons, ne vous excitez pas comme ça, dit Ken. Je suis allé m'expliquer à la police. Ils ont trouvé l'assassin cette nuit et je suis hors de cause.

Parker demeura bouche bée.

— Ils ont trouvé l'assassin! Ce n'est donc pas vous?

— Bien sûr que non! Vous n'êtes pas un peu malade?

— Ah bon! Mais, de toute façon, je ne veux plus avoir affaire avec vous. Vous avez brisé mon ménage.

Ken se risqua à poser la question qui le mettait à la torture depuis plusieurs heures.

— Avez-vous dit à votre femme que j'étais allé chez Fay?

— A ma femme? Vous n'y songez pas! Je n'irais pas lui raconter que je vous ai recommandé une poule!

Ken poussa un profond soupir de soulagement. Il sourit, allongea une tape dans le dos de Parker.

— Eh bien! n'en parlez pas à Anne, s'il vous plaît.

— Pourquoi voulez-vous que je vous mette dans le bain? Remarquez que ce serait une bonne leçon. Mais je ne dirai rien.

— Comment est Maisie ce matin?

— Elle a tout de la sainte qui aurait des coliques. Affreusement calme, suprêmement polie et distante. J'en ai pour des mois à subir ses humeurs!

— Achetez-lui un beau cadeau : un manteau de fourrure pour l'hiver.

— C'est ça, disposez donc de mon argent. Vous croyez que j'ai les moyens d'acheter des fourrures?

— Morale : n'avouez jamais, dit Ken. Mais on ne va pas rester là toute la journée! Vous montez, oui ou non?

En s'installant dans la voiture, Parker jeta à Ken un coup d'œil étonné. Ken paraissait avoir acquis au cours de la nuit une énergie nouvelle. Son caractère s'était trempé, il semblait plus confiant et peu disposé à se laisser mener.

— Qu'est-ce qui s'est passé? racontez-moi! demanda-t-il.

Ken s'en tira par un mensonge :

— J'en sais autant que vous. Je me suis présenté hier à la police, et j'ai avoué au lieutenant que j'avais passé avec Fay une partie de la nuit précédente. A vrai dire,

je m'attendais à être arrêté. Mais il m'a annoncé qu'ils avaient démasqué l'assassin et que je n'avais qu'à rentrer chez moi. Je ne me le suis pas fait dire deux fois.

En pénétrant dans le parc à voitures de la banque, Parker dit :

— Vous allez raconter à Anne ce qui vous est arrivé?
Ken hocha la tête.

— Vous vous êtes conduit comme un gamin. Il n'y a pas de raison que je fasse de même.

Cinq jours plus tard, Ken attendait sur le quai de la gare le train qui ramenait Anne dans ses pénates.

Il éprouvait la satisfaction du devoir accompli. Il avait consacré les quatre dernières soirées à travailler dans le bungalow et dans le jardin. Toutes les petites réparations qu'Anne lui demandait depuis des mois avaient été exécutées. Jamais le jardin n'avait eu aussi bel aspect. La cuisine était repeinte, les vitres des fenêtres nettoyées, le gond cassé de la grille remplacé, l'auto elle-même était astiquée.

Les journaux avaient fait grand tapage autour des bagarres nocturnes. Les autorités municipales avaient été mises au pilori et quelques-uns des dirigeants sommés de donner leur démission, entre autres le capitaine Joe Motley. Lindsay Burt semblait devoir prendre la tête de la municipalité dans un avenir proche et la presse annonçait la promotion du lieutenant Adams au grade de capitaine.

Comme le train avançait lentement le long du quai, Ken aperçut la tête blonde d'Anne penchée à la portière. Elle lui faisait de grands signes. Quelques secondes après elle était dans ses bras.

— Oh, Ken!

— Chérie, comme tu m'as manqué!

— Tout s'est bien passé? demanda Anne intriguée

par la minceur de son mari et par la ligne plus ferme de sa bouche, qu'elle trouvait séduisantes.

— Je suis en bonne forme, dit Ken en souriant.

— Pourtant tu as changé! Tu ne t'es pas ennuyé, au moins? Tu es... sorti le soir?

— Je n'ai pas eu le temps. J'ai repeint la cuisine, j'ai travaillé au jardin.

— C'est drôle. Tu es bien sûr que tu n'as pas fait de bêtises?

— Ce que tu peux être méfiante!

En chemin, elle lui raconta son voyage à Londres et, roulant dans la Lincoln verte, sa femme à son côté, Ken se sentit heureux et en paix avec le monde.

Ils arrivèrent au bungalow.

— Regarde le jardin, dit-il. Est-ce que je n'ai pas bien travaillé? Et tu as remarqué que la porte fonctionne?

— Chéri, je crois que je vais repartir, dit Anne, qui, depuis la grille, admirait le jardin désherbé, la pelouse bien tondue et l'allée ratissée. C'est merveilleux. Et tu as aussi lavé les fenêtres!

— A votre service, madame! dit Ken en sortant les valises de la voiture.

Anne eut soudain une exclamation enthousiaste.

— Oh! Ken, chéri. Quelle ravissante surprise! Il est adorable!

Ken suivit son regard.

Sur le seuil de la maison, ses yeux saillants fixés sur Ken, était assis un pékinois roux.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1

EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE
PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL !, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE !, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 17

GARCES DE FEMMES !, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE !, n° 21

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,
n° 23
À PIEDS JOINTS, n° 24
LE ZINC EN OR, n° 25
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE !, n° 26
LE JOKER EN MAIN, n° 27
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29
ON REPIQUE AU JEU, n° 30
C'EST LE BOUQUET !, n° 31
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33
UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34
QUI VIVRA, RIRA, n° 35
ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 36
C'EST MA TOURNÉE, n° 37
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 38
DÉLIT DE FUITE, n° 39
LE DENIER DU COLT, n° 40
DU GÂTEAU !, n° 41
L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 42
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 43
COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 44
UN TUEUR PASSE, n° 45

*Impression Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher), le 18 mai 1998.
Dépôt légal : mai 1998.
Numéro d'imprimeur : 982713/1.*

ISBN 2-07-049840-9/Imprimé en France.